
H. SALANDRE
R. CHEYSSAC
A. VANDENBOSCH
LE GOÛT
DE LIRE
COURS MOYEN 1re ANNÉE
FERNAND NATHAN

HENRI SALANDRE
ANDREE VANDENBOSCH
RENE CHEYSSAC
Inspecteurs départementaux de l'Education Nationale

LE GOÛT DE LIRE

COURS MOYEN PREMIERE ANNEE

ILLUSTRATIONS DE MONIQUE GORDE



FERNAND NATHAN EDITEUR
18, rue Monsieur-le-Prince - PARIS 6e

AVANT-PROPOS

Lecture, activité privilégiée.

L'accès à la langue, à la connaissance et à la culture n'a jamais été le seul fait du texte écrit réanimé par la lecture. Aujourd'hui, tout particulièrement, les enseignants disposent, pour atteindre ce but, d'importantes techniques nouvelles : cinéma, télévision, disque, machines enseignantes... Et la rénovation de notre enseignement implique notamment la maîtrise pédagogique de ces moyens modernes qui ne peuvent être en aucun cas ignorés ou délaissés. Cependant, tout en reconnaissant l'incomparable apport de l'audiovisuel pour la connaissance du milieu naturel et des créations humaines dans l'espace et le temps, il convient d'en marquer les limites pour tout ce qui touche à l'acquisition de la langue et à la prise de conscience de tout ce que celle-ci exprime et transmet.

La tradition orale joue un rôle important dans cette transmission du patrimoine linguistique et il était juste et opportun de réhabiliter à l'école l'enseignement de la langue parlée. En revanche, mépriser ou mal priser la langue écrite marquerait, rapidement, un affaissement de la correction et de la justesse de notre langue. Et cette attitude constituerait, à terme, une menace pour la formation d'une pensée fine et nuancée, un danger pour l'éveil et la vie d'une sensibilité délicate, pensée et sensibilité de chacun se nourrissant de la pensée et de la sensibilité de tous ceux qui ont exprimé, ou expriment, pensées et sentiments dans une langue parfaitement maîtrisée.

Variété, source d'intérêt.

L'école primaire ne peut faillir à sa mission : *apprendre à lire* et faire en sorte que l'enfant acquière, avec l'aisance, l'habitude et le goût de lire.

La collection « LE GOÛT DE LIRE » voudrait répondre à ce double objectif :

— du premier livre de lecture courante (fin de CP) au dernier de la série (CM 2), une progression s'établit qui tient compte de la difficulté de l'expression et de la diversité des intérêts du lecteur.

— d'un livre à l'autre se succèdent et s'enchaînent des thèmes variés. Du merveilleux, de la fantaisie des premiers livres, on passe insensiblement, dès le CE 2, aux histoires vécues où les animaux et les hommes se partagent les aventures. De proche en proche, on aborde des thèmes plus imprégnés de dynamisme humain qui exciteront la réflexion de l'enfant à l'essor et affineront sa sensibilité.

La variété dont nous avons fait un impératif se marque encore par le caractère d'universalité des textes des deux derniers volumes. Promener l'élève dans l'espace géographique c'est l'amener à se situer par rapport à ses contemporains ; le mettre en contact avec les êtres et les choses du passé, même récent, c'est lui faire toucher du doigt son propre devenir.

Les deux démarches — ouvertes — sont de l'ordre de la culture personnelle et c'est bien un objectif que nous assignons à la lecture.

Résonance, source d'enrichissement personnel.

Ainsi, en eux-mêmes, les textes devraient permettre aux enfants d'assimiler progressivement et de dominer finalement les réalités de la langue maternelle mais de constituer, aussi, des points de départ, des occasions de réfléchir, de juger et de sentir.

Qui était mieux placé pour offrir cette riche matière que « les authentiques écrivains » ?

« Il n'y a pas vraiment d'enfants auxquels on doive s'adresser précisément » écrit Maurice Druon qui poursuit : « Il y a de futures grandes personnes et puis aussi d'anciens enfants. Jamais, dans la vie courante, je ne prends le ton enfantin pour parler à un enfant ; je ne l'imagine pas si niais qu'il me faille niaiser pour m'en faire entendre ».

C'est pourquoi nous avons largement puisé dans les œuvres d'auteurs contemporains dont les extraits portent, avec une incontestable résonance, la marque d'une pensée vigoureuse et d'une langue sans faiblesse.

Imprégnation, source d'acquisition de la langue.

Langue sans faiblesse! Certes, il faudra beaucoup de temps, d'efforts, de répétitions, d'exercices pour que l'enfant, puis l'adolescent, s'expriment avec justesse, correction et expressive vivacité. Il n'en reste pas moins que le contact répété et prolongé avec des pages bien écrites constitue un moyen privilégié d'acquisition de tournures de phrases, de structures de la langue et de moyens d'expression en général. Peut-être objectera-t-on que la langue des écrivains est un modèle idéal et qu'il importe d'abord de s'exprimer avec les mots de tout le monde. C'est oublier, d'une part, les vivants dialogues de bon nombre de lectures et méconnaître, d'autre part, le rôle régulateur de la langue écrite par rapport à la langue parlée.

Le texte de lecture, point de départ d'un enseignement global du français.

Les textes d'auteurs présentent donc une valeur exemplaire dans l'apprentissage de la langue et la pratique même de la langue parlée ne peut qu'en bénéficier. Convenablement exploités, ils peuvent fournir aux maîtres des terrains d'appui à des exercices variés. Ils peuvent offrir encore des occasions de réflexion et des supports aux exercices d'expression littéraire, picturale ou plastique.

Les fiches qui accompagnent les manuels de CE 1 au CM 2 constituent avec leurs multiples exemples concrets une illustration de cette méthode d'enseignement global du français.

En conclusion, la collection « LE GOÛT DE LIRE » est une tentative pour présenter des textes de qualité, éveilleurs de pensée et de sentiments. Les élèves en tireront linguistiquement parti par lente imprégnation. Avec les prolongements pédagogiques, les maîtres y trouveront l'outil et les matériaux pour l'édification toujours remaniée, toujours remodelée, toujours rajeunie, d'une langue maternelle respectée.

1 | LES PETITS PASQUIER

Départ pour l'école

La scène se passe au début du siècle à l'époque où, dans Paris et les grandes villes, les voitures tirées par des chevaux n'avaient pas encore cédé la place aux voitures automobiles.

MÈRE m'embrassa trois ou quatre fois pour me donner courage. Elle me serrait très fort, humait • à petits coups mes cheveux et faisait entendre un léger ronron, comme les gourmets quand ils mangent quelque chose de fin.

Puis maman, d'un coup d'œil, inspecta mon équipement : le tablier noir, le grand béret, la pèlerine à capuchon, mon cartable neuf.

« Ça va bien, dit-elle. Ferdinand est prêt. Vous allez partir. J'ai vu le directeur. On vous attend là-bas. Désiré Wasselin vous conduira. Il est de ta classe, Laurent, et c'est déjà presque un petit homme. »

Désiré nous attendait sur le palier, car nous habitions porte à porte. Il avait l'âge de Ferdinand, trois ans de plus que moi, pas davantage; mais c'était un colosse •. De larges pieds, de grosses mains toujours moites •, une tête globuleuse •, bossuée, avec des yeux noirs, enfouis, au regard désolé. Il devait être laid pour les étrangers, et pourtant il me plut, tout de suite, il me toucha le cœur. Je lui pris la main avec beaucoup de confiance et d'élan. Sa mère était debout contre leur porte. Je la vis à peine, ce matin-là. C'était une personne au visage flétri •, assez belle encore, malgré sa mise négligée •.

— Votre fils a l'air si doux! disait maman.

Et Mme Wasselin répondait d'une voix rauque :

— C'est un ange, un ange! Et pas vicieux comme les autres.

Nous descendions cependant l'escalier. Je me sentais soulevé d'une gratitude exquise pour ce fort garçon dont la patte chaude serrait mes doigts. Ferdinand trottait derrière nous, avec cet air un peu égaré que lui donnait, que lui donne toujours sa myopie.

• — Ma mère *humait* : elle sentait, en aspirant, l'odeur de mes cheveux.

• — Un *colosse* : au sens propre, un *colosse* est une statue de grandeur extraordinaire. Dans le texte, le mot est employé pour désigner un garçon plus grand et plus fort que ceux de son âge.

• — Des mains *moites* : légèrement humides parce qu'elles sont couvertes de sueur.

• — Une tête *globuleuse* : de forme sphérique, ronde; le mot vient de *globule*, *globe*.

• — Un visage *flétri* : fané, ayant perdu sa fraîcheur, son éclat. Une fleur *flétrie* est une fleur fanée.

• — Sa *mise négligée* : sa tenue, ses vêtements peu soignés.

Il dit, à un certain moment :

— Tu es plus grand que moi, Désiré. Et tu es seulement dans la classe de Laurent ?

— Oh ! moi, répliqua Désiré, moi, je suis un mauvais élève.

Ferdinand gloussa • doucement. Cette confidence l'étonnait. Il était lui-même considéré comme un élève médiocre et mal doué ; mais il travaillait et il en tirait orgueil, car il ne pouvait, dès cet âge enfantin, concevoir qu'un effort grand et douloureux dût, en bonne justice, demeurer stérile.

• — Ferdinand *glousse* : Ferdinand fit entendre en riant un bruit analogue au cri de la poule qui appelle ses petits.

Comme nous cheminions dans le brouhaha matinal, il harcelait Désiré de questions :

— Tu ne travailles pas ?

Désiré secoua la tête.

— Non.

— Tu n'aimes pas ça ?

— Non.

— Tu ne comprends pas ce qu'il y a dans tes livres ?

— Si.

— Alors ? fit Ferdinand stupéfait.

Désiré hochait lentement sa grosse tête.

— Ça ne m'intéresse pas.

— Ah ! Et qu'est-ce qui t'intéresse, toi ? Rien ?

— Si.

— Quoi ?

— Des choses, des choses...

Désiré rougit très fort et ne dit plus rien. Les gros camions du chemin de fer de l'Ouest, tirés par des percherons satinés •, ébranlaient le pavage. Nous arrivions rue Desprez.

• — Des *percherons satinés* : de lourds chevaux (du Perche) à la robe brillante comme du *satin*.

(à suivre)

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *Maman, d'un coup d'œil, inspecta mon équipement* : relisez les expressions qui précisent l'équipement du petit écolier. Qu'en pensez-vous ? Cette énumération vous permet-elle de dire si cet enfant est un écolier d'aujourd'hui ?

2 *Il est de ta classe, Laurent, et c'est déjà presque un petit homme,* dit la mère en parlant de Désiré. Montrez comment la suite du texte prouve que Désiré est déjà *un petit homme.*

3 Relisez le portrait de Désiré. Quelle sorte de traits l'auteur précise-t-il ? Quel mot résume l'ensemble de ces détails ? Pourquoi Laurent lui prit-il la main avec confiance et élan ?

4 Pourquoi Laurent manifeste-t-il de la *gratitude,* de la reconnaissance pour Désiré ?

5 *Ferdinand ne pouvait concevoir qu'un effort grand et douloureux dût, en bonne justice, demeurer stérile.* Que veut dire *stérile ?* Quel est le contraire de ce mot ? Pouvez-vous exprimer l'idée contenue dans cette phrase en employant le contraire de stérile et en construisant une phrase affirmative ?

2 | UN MONDE NOUVEAU

LA cour fourmillait • d'enfants dont les cris me terrifièrent, ignorant que j'étais encore de l'école et de ses coutumes. Un gringalet • grimaçant s'approcha de moi, saisit mon béret et prit la fuite. J'étais perdu. Désiré, sans bouger, fit alors entendre une voix énorme et brutale. Il criait, comme pour appeler un chien :

« Ici, Gabourin! Ici! »

Le gringalet revenait, l'air soumis, presque rampant. Il tendit le béret en prenant maintes précautions pour ne pas recevoir une torgnole •. Désiré grondait :

« Va-t'en!

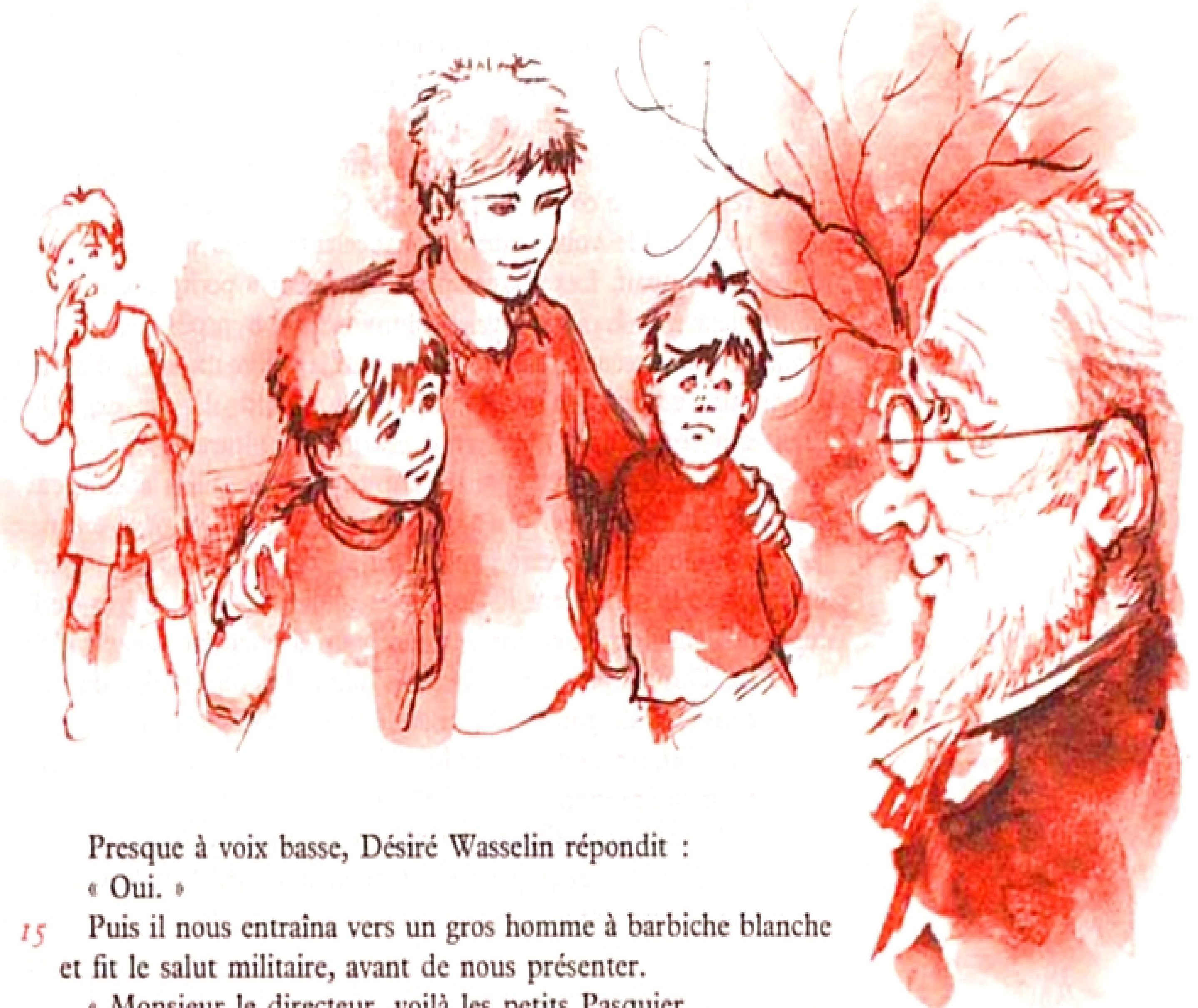
— Toi, tu es fort », soupira Ferdinand, soudain respectueux.

• — La cour *fourmillait* d'enfants : les enfants étaient dans la cour, aussi nombreux que les *fourmis* dans une *fourmilière* et s'y agitaient en tous sens.

• — Un *gringalet :* un être petit, maigre et chétif. Citez un nom de la première lecture ayant un sens contraire.

• — Une *torgnole :* un soufflet, un coup de poing violent. Ce mot est du langage populaire et familier.





Presque à voix basse, Désiré Wasselin répondit :

« Oui. »

Puis il nous entraîna vers un gros homme à barbiche blanche et fit le salut militaire, avant de nous présenter.

« Monsieur le directeur, voilà les petits Pasquier.

— Bien, dit le gros homme. Charge-toi du plus jeune. Je vais m'occuper de l'autre. »

Là-dessus, le directeur introduisit un sifflet d'étain entre les poils de sa barbe, et, gonflant ses joues, siffla.

Comme par magie, les centaines d'enfants qui remplissaient la cour, s'arrêtant de courir et de crier, demeurèrent pétrifiés • à l'endroit même où l'appel les avait surpris. Un silence prodigieux remplit l'espace et l'on entendit, au lointain, un charretier qui sacrait, derrière l'écran • des maisons, et faisait claquer son fouet.

Un second coup de sifflet, et la foule enfantine commença de marquer le pas, frappant le sol de la cour, en cadence, avec une énergie farouche. Troisième coup de sifflet et chacun des danseurs de cet étrange ballet, orienté subitement, se mit en route, en vertu d'une harmonie préétablie, vers certains points de la cour

• — Les enfants sont *pétrifiés :* immobiles comme s'ils étaient transformés en *pierre*.

• — L'*écran* des maisons : un *écran* est, au sens propre, un éventail permettant de se protéger de la chaleur du feu ou une sorte de plaque ayant le même usage. Tout ce qui permet de cacher, de masquer, est appelé aussi *écran*. Les maisons font *écran* car elles cachent la vue aux enfants qui sont dans la cour.

qui semblaient agir comme des pôles d'attraction. Les différentes classes se groupaient en longues files doubles. Désiré me reprit la main et me conduisit à ma place. J'y parvins comme la cérémonie changeait de tour. Les enfants, ivres de mouvement et de jeu, semblaient encore trop loin du calme. Un coup de sifflet retentit et la cour entière chanta. C'était un chœur à l'unisson •, tout fait de voix acides et chancelantes. Pourtant, le charme se développait. Les visages prenaient, petit à petit, une expression placide •. La musique accomplissait son prodige naïf et l'on oubliait qui son mal aux dents, qui la colère matinale d'un papa, qui l'embuscade et la bataille au coin de la rue de l'Ouest, qui son ventre creux, qui ses galoches percées. L'une après l'autre, les cohortes se mirent en marche. Elles abordaient en chantant l'escalier qui se divise à mi-course; les unes tournaient à droite, les autres à gauche. Et les coups de sifflet, maintenant pressés, scandaient le heurt des souliers sur les degrés de bois.

J'allais, saisi, écœuré, enivré pour la première fois par l'odeur de l'école, par cette odeur d'humanité misérable, de cendre refroidie, de paperasse, de colle, d'encre, de nourriture et d'eau de Javel, cette odeur dont la seule pensée suffit encore aujourd'hui pour me plonger dans un abîme de tendre tristesse.

Je me dépouillai de ma pèlerine, dans le couloir, comme les autres élèves et je pénétrai, battant des cils, dans le jour blanc bleu de la classe.

Georges DUHAMEL
Le Notaire du Havre
MERCURE DE FRANCE

• — Un *chœur à l'unisson* : Un chant à plusieurs exécutants. On peut aussi faire chanter plusieurs personnes ensemble mais avec des voix différentes : il s'agit alors d'un chœur à plusieurs voix.

• — Une expression *placide* : un air calme, paisible.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Pourquoi Laurent est-il *horrifié* en arrivant dans la cour de l'école ? Quelles sont les *coutumes* dont il parle ? Quel incident met le comble à son désarroi ? Quelle phrase très courte traduit ce désarroi profond ?

2 Pourquoi Ferdinand est-il soudain *respectueux ?* Que respecte-t-il en Désiré ? Celui-ci est-il fier de ce qu'admire Ferdinand ? Relevez l'expression qui le prouve.

3 Que déclenche le coup de sifflet du maître ? Pour Laurent qui assiste pour la première fois à une mise en rangs et une rentrée, comment apparaît cet événement ? Relevez l'expression et le mot employés pour désigner la mise en rangs ordonnée. Quels sont les quatre temps de la cérémonie ? Pourquoi les enfants frappent-ils le sol avec une *énergie farouche,* une ardeur violente ?

4 Par quel moyen le maître obtient-il le calme désiré ? Relevez les mots qui se rapprochent de l'expression *par magie.*

5 Quelles sont les sensations éprouvées par Laurent en entrant dans l'école et la salle de classe ? Quel souvenir en garde-t-il ?

3 | Voilà votre père !

DANS la salle à manger, brûlait, dès le crépuscule •, notre grosse lampe de cuivre, toujours bien fourbie •, toujours un peu moite de pétrole. Nous venions travailler et jouer là, sous cette lumière enchantée. Maman, pour disposer les assiettes du couvert, repoussait en grondant nos cahiers et nos livres.

Ferdinand alignait avec minutie • des caractères soigneusement moulés •. Il écrivait, le nez sur la page. Il avait déjà grand besoin de lunettes. On ne s'en aperçut que plus tard. Joseph, les coudes sur la toile cirée, faisait semblant de répéter ses leçons, mais il lisait le journal posé devant lui, contre un verre. Cécile jouait sous la table et, de minute en minute, cessant de psalmodier • « huit fois huit » et « huit fois neuf », je cherchais et taquinais du pied la petite sauvage. Nous entendions maman remuer une casserole de fer, dans la cuisine, de l'autre côté du mur.

Joseph bâilla vigoureusement, à plusieurs reprises, et cria : « On a faim! »

Maman parut dans le cadre de la porte. Elle s'essuyait les doigts à son tablier de toile bleue. Elle dit :

« Votre père est en retard. Mes enfants, nous allons commencer sans lui. Venez vous laver les mains. »

Nous passâmes dans la cuisine pour nous laver les mains, tous, sauf Joseph qui haussait les épaules et disait : « J'ai les mains propres. »

Quand nous fûmes assis de nouveau, maman vint avec la soupière. Maman! Elle était petite, bien faite, un peu grasse, la peau tendue sur le visage plein, un gros chignon non pas dressé sur le sommet de la tête, comme c'était la mode en ce temps-là, mais bas, contre la nuque, et pesant comme un beau fruit. Des bandeaux noirs, si sages!

C'était une soupe aux lentilles. Joseph dit : « Toujours! »

Nous étions à la fin de l'hiver. Nous n'aimions pas beaucoup la soupe; mais la bonne chaleur descendait tout le long de la

• — Le *crépuscule* : la tombée du jour.

• — La lampe est *fourbie* : nettoyée, polie, frottée.

• — *Avec minutie* : avec le plus grand soin.

• — *Des caractères soigneusement moulés* : des lettres formées avec application.

• — *Psalmodier* : déclamer avec monotonie, réciter sur le même ton comme on le ferait pour un *psaume*, c'est-à-dire un cantique ou un chant sacré toujours chanté sur la même note.



• — Des pieds *gourds* : engourdis par le froid, rendus presque insensibles.

• — Un *brouet* : un aliment presque liquide, une soupe claire peu appétissante.

gorge et, un moment après, on la sentait jusqu'aux jarrets, jusqu'aux pieds un peu gourds • dans les grosses chaussettes de laine.

De temps en temps, Ferdinand se penchait sur l'assiette pleine de brouet • et il y piquait un oignon. Il gémissait : « J'aime pas ça! » Alors, Cécile tendait sa cuiller et criait : « Moi, j'en veux bien. »

Après la soupe, maman posa sur la table le plat de lentilles avec une saucisse. Les deux grands commencèrent de se disputer à qui aurait le plus gros morceau, et pourtant la saucisse n'était pas encore coupée. Cécile chantait, chantonnait. Elle chante encore ainsi. Elle a toujours chanté. Maman coupa la saucisse et les grands se mirent à manger. Maman leva sa fourchette et, tout à coup, s'arrêta, comme pétrifiée. Elle écoutait quelque chose, la bouche ouverte. Elle dit :

« Voilà votre père! Écoutez le pas de votre père dans l'escalier. »

Mais nous n'entendions plus.

Père entra. Il remua d'abord les clefs, derrière la porte, puis il faisait jouer la serrure avec vivacité.

Il entra. Les patères se trouvaient dans le petit vestibule. Papa ne s'y arrêta point. Il vint jusque dans la salle à manger. Il tenait une lettre.

(à suivre)



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *Nous venions travailler et jouer là, sous cette lumière enchantée,* merveilleuse, presque magique. Observez chez vous comment la lumière transforme en les embellissant les choses et les gestes des personnes dans une pièce. Observez les ombres. Enfin, la lumière attire et rassemble comme le ferait un charme, un enchantement, tous les êtres de la maison. Ici, où sont rassemblés les enfants ?

2 Relisez le deuxième paragraphe. Nommez les enfants qui sont là. Pouvez-vous essayer d'indiquer le caractère de chacun d'eux ? Précisez-le encore en observant les enfants à table. Le père a-t-il l'habitude de rentrer tard ? Qu'est-ce qui vous permet de répondre à cette question ?

3 L'auteur fait le portrait de sa mère. Comment s'y prend-il pour faire comprendre qu'il pense à sa mère avec attendrissement ?

4 La lettre apportée par le père devait être très importante. Comment le devinez-vous ?

4 En attendant la lettre du HAVRE

La lettre annonce un gros héritage prochain. Elle réjouit toute la famille, et le père surtout qui, à quarante ans, poursuit des études de médecine, et arrive difficilement à gagner la vie de sa famille. Les parents espèrent donc une nouvelle « lettre du Havre ». Hélas! elle se fera attendre longtemps... Mais, déjà, on a déménagé et habillé les enfants de neuf.

NOUS fûmes tous habillés de neuf. Grande affaire et qui mit en état de siège l'appartement à peine installé. En général, Ferdinand reprenait les habits de Joseph, et les habits de Ferdinand, lavés, reprisés, pliés, attendaient dans un tiroir que je fusse en âge de leur donner le coup de grâce •. Mais maman voulait que notre début rue Vandamme fût considéré comme une date capitale • et nous reçûmes tous des vêtements neufs.

« Oh! disait-elle, je ne jette pas les vieux. Tu sais bien que je ne jette rien. J'ai fait mes comptes. Avec ce que tu me donnes, ils auront aussi du linge. Pour les chaussures, je dépasserai peut-être un peu ce que tu me donnes.

— Attention, Lucie!

— Il faut absolument aller jusqu'aux chaussures pendant qu'on le peut. Je suis raisonnable, Raymond. Mais pour ça, tant pis! Au bout, le bout! Que les enfants soient propres pour commencer. Je m'arrangerai. Ne te tourmente pas. »

Elle partit en expédition dans ces mystérieux « magasins » où les personnes prédestinées • parviennent, à travers mille tentations, à dénicher exactement ce qu'elles souhaitent, et à des prix plus avantageux qu'on n'oserait l'espérer. Notre nouvelle salle à manger fut transformée, comme l'ancienne, en atelier de couture et maman commença de rêver sur des patrons de papier gris. Elle avait l'air d'un général qui consulte ses cartes et combine une bataille. De gros ciseaux en main, elle, si vive, réfléchissait longuement avant de tailler à même l'étoffe. Parfois, elle nous criait : « Taisez-vous une minute, mes enfants, que je voie clair. » Nous faisions silence, frappés par la gravité de son accent, de son geste. Et, soudain, avec un bruit crissant • et glouton •, les ciseaux mordaient le drap.

• — *Donner le coup de grâce* : achever. *Donner le coup de grâce à un animal*, c'est achever la bête blessée. *Donner le coup de grâce aux vêtements*, c'est achever de les user.

• — Une date *capitale* : très importante.

• — Les personnes *prédestinées* : celles dont le *destin* est tracé d'avance, bon ou mauvais ; ici, celles qui ont la chance avec elles.

• — *Des patrons de papier* : des modèles d'après lesquels on taille l'étoffe. Ne pas confondre avec le *patron* qui est le chef d'une entreprise, d'une usine, d'un commerce.

• — *Crisser*, c'est faire entendre un bruit aigre et agaçant avec les dents. Un bruit *crissant* est produit par les ciseaux mordant le tissu.
Glouton se dit d'une personne qui mange avec avidité. Les ciseaux, coupant le drap, sont personnifiés : ils semblent dévorer le drap avec avidité, *gloutonnerie*.

Joseph devait recevoir un complet de jeune homme, avec, pour la première fois, un pantalon long. Il se montrait plein d'exigence, ne quittait plus maman d'une ligne, car les vacances de Pâques étaient venues. Il réclamait opiniâtrement• des revers à la mode, des boutons de fantaisie, des poches innombrables. Maman disait : « Sois tranquille, ce sera comme chez le tailleur. »

Elle savait tout faire : couper les vêtements d'homme, faufiler, piquer, broder, tricoter, passer à la teinture, laver, repasser. Quoi donc encore? Eh! tout, dis-je.

• — *Opiniâtrement* : avec opiniâtreté, entêtement.

Joseph, rassuré, s'asseyait sur un petit banc et surveillait mère, en dessous, comme un chat dont on prépare la pitance. Ferdinand, dans un coin, s'acharnait à quelque lecture. Cécile et moi, nous organisions notre royaume, sous la table. Parfois, dans le calme du jour, un coup de sonnette retentissait. Père ne devait rentrer qu'au soir, toute la couvée pépiait à l'entour, qui donc venait troubler la paix du nid? Maman portait la main à son cœur. « Oh! disait-elle, cette sonnette me tourne le sang. Qu'est-ce qu'on nous veut? Va voir, Ferdinand! Non, Cécile! Non! Ah! je finirai bien par trouver. C'est Joseph que je veux dire. » Joseph se levait. Une bouffée d'air étranger entrait dans notre monde. C'était une lettre. « Donne! criait maman. Peut-être une lettre du Havre... » C'était une lettre de quelque fournisseur. Le silence, un moment troublé, reprenait son vol, plus tendre et plus grave.

Mère se reprenait à chanter. Parfois, elle faisait, à la cantonade•, quelque confidence pensive touchant son travail. Elle disait: « Je vais bâtir. » Je savais bien qu'elle allait prendre une aiguillée de fil et coudre à grands points. J'avais toutefois le temps d'imaginer qu'elle pouvait, par magie, faire surgir de la table des murailles, des palais, des tours.

• — *A la cantonade* : sans s'adresser particulièrement à quelqu'un de présent.

Georges DUHAMEL
Le Notaire du Havre
MERCURE DE FRANCE

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 L'appartement fut *mis en état de siège*. Expliquez cette expression dans le texte. Dans quelle circonstance l'emploie-t-on habituellement?

2 A qui est comparée la mère? Justifiez la comparaison. N'y a-t-il pas, au début du même paragraphe, une expression qui prépare la comparaison?

3 Pourquoi la mère réfléchit-elle longuement avant de couper? La famille Pasquier est-elle une famille riche, aisée, modeste, pauvre?

4 Pourquoi dit-on que Ferdinand *s'acharnait* à lire? (La lecture précédente doit vous aider à répondre.)

5 Quelle est l'attitude de Joseph pendant que sa mère travaille pour lui? Correspond-elle à ce que vous savez de son caractère?

6 A qui Joseph est-il comparé? Cette comparaison est-elle juste? Expliquez.

7 Quels sentiments éprouve la mère, d'abord en voyant une *lettre*, ensuite en constatant qu'elle est *de quelque fournisseur*?

5 | LE GRAND MEAULNES

le pensionnaire •

• — Un *pensionnaire* : une personne qui paie une *pension* pour qu'on lui fournisse la nourriture et le logement. Une *pension* est, d'ordinaire, un établissement qui reçoit de nombreux enfants qui sont internes, c'est-à-dire qui logent dans l'établissement et y sont nourris. Dans le texte, la maison de M. Seurel n'est pas une *pension* et le Grand Meaulnes est le seul *pensionnaire*.

• — Des *ajoncs* sont des arbustes épineux à fleurs jaunes d'or qui poussent dans des endroits arides.

• — Des *nasses* sont des sortes de paniers d'osier ou de fil de fer pour prendre les poissons.

• — Un *collet* est une sorte de nœud coulant en laiton pour prendre au col les oiseaux, les lapins, les lièvres.

• — Un *réduit* : un grenier, un galetas sous les combles.

• — Les *pièces d'artifice* sont les assemblages de fusées disposées en diverses formes.

• — Un pas *assuré* : ferme, ne marquant pas d'hésitation.

IL arriva chez nous un dimanche de novembre 189...

J'avais quinze ans. C'était un froid dimanche de novembre, le premier jour d'automne qui fit songer à l'hiver.

Ils étaient venus tous les deux en voiture, de La Ferté-d'Angillon.

Ce qu'elle contait de son fils avec admiration était fort surprenant : il aimait à lui faire plaisir, et parfois il suivait le bord de la rivière, jambes nues, pendant des kilomètres, pour lui rapporter des œufs de poules d'eau, de canards sauvages, perdus dans les ajoncs •... Il tendait aussi des nasses •... L'autre nuit, il avait découvert dans le bois une faisane prise au collet •.

Moi qui n'osais plus rentrer à la maison quand j'avais un accroc à ma blouse, je regardais Millie avec étonnement.

Mais ma mère n'écoutait plus. Elle fit même signe à la dame de se taire; elle se leva silencieusement comme pour aller surprendre quelqu'un...

Au-dessus de nous, en effet, dans un réduit • où s'entassaient les pièces d'artifice • noircies du dernier Quatorze Juillet, un pas inconnu, assuré •, allait et venait, ébranlant le plafond, traversait les immenses greniers ténébreux du premier étage, et se perdait enfin vers les chambres abandonnées où l'on mettait sécher le tilleul et mûrir les pommes.

« Déjà, tout à l'heure, j'avais entendu ce bruit dans les chambres du bas, dit Millie à mi-voix, et je croyais que c'était toi, François, qui étais rentré... »

Personne ne répondit. Nous étions debout tous les trois, le cœur battant, lorsque la porte des greniers qui donnait sur l'escalier de la cuisine s'ouvrit; quelqu'un descendit les marches, traversa la cuisine, et se présenta dans l'entrée obscure de la salle à manger.



Jean-Gabriel Albicocco a porté à l'écran avec une grande fidélité le roman d'Alain-Fournier (Ph. C.F.D.C.)

« C'est toi, Augustin ? » dit la dame.

C'était un grand garçon de dix-sept ans environ. Je ne vis d'abord de lui, dans la nuit tombante, que son chapeau de feutre paysan coiffé en arrière et sa blouse noire sanglée d'une ceinture comme en portent les écoliers. Je pus distinguer aussi qu'il souriait...

Il m'aperçut, et, avant que personne eût pu lui demander aucune explication :

« Viens-tu dans la cour ? » dit-il.

J'hésitai une seconde. Puis, comme Millie ne me retenait pas, je pris ma casquette et j'allai vers lui. Nous sortîmes par la porte de la cuisine et nous allâmes au préau, que l'obscurité envahissait déjà. A la lueur de la fin du jour, je regardais, en marchant, sa face anguleuse au nez droit, à la lèvre duvetée.

« Tiens, dit-il, j'ai trouvé ça dans ton grenier. Tu n'y avais donc jamais regardé ? »

Il tenait à la main une petite roue en bois noirci; un cordon de fusées déchiquetées courait tout autour; ç'avait dû être le soleil ou la lune au feu d'artifice du Quatorze Juillet.

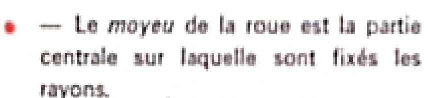
« Il y en a deux qui ne sont pas parties : nous allons toujours les allumer », dit-il d'un ton tranquille et de l'air de quelqu'un qui espère bien trouver mieux par la suite.

Il jeta son chapeau par terre et je vis qu'il avait les cheveux complètement ras comme un paysan. Il me montra les deux fusées avec leurs bouts de mèche en papier que la flamme avait coupés, noircis, puis abandonnés. Il planta dans le sable le moyeu • de la roue, tira de sa poche — à mon grand étonnement, car cela nous était formellement interdit — une boîte d'allumettes. Se baissant avec précaution, il mit le feu à la mèche. Puis, me prenant par la main, il m'entraîna vivement en arrière.

Un instant après, ma mère qui sortait sur le pas de la porte, avec la mère de Meaulnes, après avoir débattu et fixé le prix de pension, vit jaillir sous le préau, avec un bruit de soufflet, deux gerbes d'étoiles rouges et blanches; et elle put m'apercevoir l'espace d'une seconde, dressé dans la lueur magique, tenant par la main le grand gars nouveau venu et ne bronchant pas...

Et le soir, au dîner, il y eut, à la table de famille, un compagnon silencieux, qui mangeait, la tête basse, sans se soucier de nos trois regards fixés sur lui.

(à suivre)


• — Le *moyeu* de la roue est la partie centrale sur laquelle sont fixés les rayons.



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *Ils étaient venus tous les deux en voiture.* Qui sont les deux personnes ? Pourquoi ne les présente-t-on pas tout de suite ?

2 Qu'y avait-il de *surprenant* dans les récits faits par la mère d'Augustin ?

3 Que pensez-vous de la façon de faire d'Augustin ? Est-il gêné d'avoir visité une maison qui n'est pas la sienne ? Qu'est-ce qui peut expliquer cette façon de se comporter ?

4 Pourquoi le jeune garçon hésite-t-il à suivre le Grand Meaulnes ?

5 Relevez le mot qui prouve que le Grand Meaulnes espère bien trouver mieux par la suite. Observez-le se préparant à mettre le feu à la mèche. Que pensez-vous de son attitude ?

6 Relisez le dernier paragraphe. Croyez-vous que ce soit la timidité qui rende Augustin silencieux ?

6 | L'écolier inconnu

Augustin et François deviennent vite des amis. Mais leurs camarades de classe acceptent difficilement « le pensionnaire ». Un soir d'hiver, le grand Meaulnes et son ami sont attaqués par les grands élèves dans une petite rue obscure. « Il y avait là quelqu'un que nous ne connaissions pas et qui paraissait être le chef... Un morceau de linge blanc lui enveloppait la tête à la façon d'un bandage. » Meaulnes et François font face mais sont vaincus par le nombre. Ils passent la nuit dans leur chambre « comme deux compagnons d'armes le soir d'une bataille perdue ». Le lendemain matin...

A HUIT heures et demie, à l'instant où M. Seurel allait donner le signal d'entrer, nous arrivâmes tout essoufflés pour nous mettre sur les rangs. Comme nous étions en retard, nous nous glissâmes n'importe où, mais d'ordinaire le Grand Meaulnes était le premier de la longue file d'élèves, coude à coude, chargés de livres, de cahiers et de porte-plume, que M. Seurel inspectait.

Je fus surpris de l'empressement silencieux • que l'on mit à nous faire place vers le milieu de la file; et tandis que M. Seurel, retardant de quelques secondes l'entrée au cours, inspectait le Grand Meaulnes, j'avançai curieusement la tête, regardant à droite et à gauche pour voir les visages de nos ennemis de la veille.

• — On mit à nous faire place *un empressement silencieux* : avec hâte et sans bruit, on se serra pour que nous puissions nous intercaler dans la file.

Le premier que j'aperçus était celui-là même auquel je ne cessais de penser, mais le dernier que j'eusse pu m'attendre à voir en ce lieu. Il était à la place habituelle de Meaulnes, le premier de tous, un pied sur la marche de pierre, une épaule et le coin du sac qu'il avait sur le dos accotés au chambranle • de la porte. Son visage fin, très pâle, un peu piqué de rousseur, était penché et tourné vers nous avec une sorte de curiosité méprisante et amusée. Il avait la tête et tout un côté de la figure bandés de linge blanc. Je reconnaissais le chef de bande, le jeune bohémien • qui nous avait volés la nuit précédente.

• — Une épaule et le coin du sac qu'il avait sur le dos sont *accotés* au *chambranle* de la porte : ils sont appuyés à l'encadrement de bois de la porte.

• — Un *bohémien* désigne le plus souvent un vagabond, un mendiant. Un Bohémien est un habitant ou un originaire de la *Bohême*, pays de l'Europe centrale. On appelle aussi *Bohémiens* des nomades Tziganes que l'on croyait originaires de Bohême.

Mais déjà nous entrions dans la classe et chacun prenait sa place. Le nouvel élève s'assit près du poteau, à la gauche du



Le Grand Meaulnes (Jean Blaise) semble prêter peu d'attention à la discussion animée de ses camarades de classe (Ph. C.F.D.C.)

long banc dont Meaulnes occupait, à droite, la première place. Giraudat, Delouche et les trois autres du premier banc s'étaient serrés les uns contre les autres pour lui faire place, comme si tout eût été convenu d'avance...

Souvent, l'hiver, passaient ainsi parmi nous des élèves de hasard, mariniers pris par les glaces dans le canal, apprentis, voyageurs immobilisés par la neige. Ils restaient au cours deux jours, un mois, rarement plus... Objets de curiosité durant la

première heure, ils étaient aussitôt négligés et disparaissaient bien vite dans la foule des élèves ordinaires.

Mais celui-ci ne devait pas se faire aussitôt oublier. Je me rappelle encore cet être singulier et tous les trésors étranges apportés dans ce cartable qu'il s'accrochait au dos. Ce furent d'abord les porte-plume « à vue » qu'il tira pour écrire sa dictée. Dans un œillet du manche, en fermant un œil, on voyait apparaître trouble et grossie, la basilique • de Lourdes ou quelque monument inconnu. Il en choisit un et les autres aussitôt passèrent de main en main. Puis ce fut un plumier chinois rempli de compas et d'instruments amusants qui s'en allèrent par le banc de gauche, glissant silencieusement, sournoisement •, de main en main, sous les casiers, pour que M. Seurel ne pût rien voir.

Passèrent aussi des livres tout neufs, dont j'avais, avec convoitise, lu les titres derrière la couverture des rares bouquins de notre bibliothèque : *La Teppe aux Merles*, *La Roche aux Mouettes*, *Mon ami Benoist*... Les uns feuilletaient d'une main sur leurs genoux ces volumes, venus on ne savait d'où, volés peut-être, et écrivaient la dictée de l'autre main. D'autres, brusquement, tandis que M. Seurel tournant le dos continuait la dictée en marchant du bureau à la fenêtre, fermaient un œil et se collaient l'autre sur la vue glauque • et trouée de Notre-Dame de Paris. Et l'élève étranger, la plume à la main, son fin profil contre le poteau gris, clignait des yeux, content de tout ce jeu furtif qui s'organisait autour de lui.

Peu à peu cependant toute la classe s'inquiéta : les objets qu'on « faisait passer » à mesure, arrivaient l'un après l'autre dans les mains du Grand Meaulnes qui, négligemment, sans les regarder, les posait auprès de lui. Il y en eut bientôt un tas diversement coloré. Fatalement • M. Seurel allait découvrir ce déballage insolite • et s'apercevoir du manège. Il devait songer, d'ailleurs, à faire une enquête sur les événements de la nuit. La présence du bohémien allait faciliter sa besogne...

Bientôt, en effet, il s'arrêtait, surpris, devant le Grand Meaulnes.

« A qui appartient tout cela? » demanda-t-il en désignant « tout cela » du dos de son livre refermé sur son index.

— « Je n'en sais rien » répondit Meaulnes d'un ton bourru, sans lever la tête.

Mais l'écolier inconnu intervint :

• — Une *basilique* est une église très importante qui a reçu ce titre du pape lui-même.

• — *Sournoisement* : d'une manière dissimulée. Le contraire est *franchement, ouvertement*.

• — *Glauque* est une teinte verte tirant sur le bleu.

• — *Fatalement* : inévitablement.

• — Un déballage *insolite* : inaccoutumé, contraire aux règles, à l'habitude. Le contraire est *habituel, normal*.



« C'est à moi » dit-il.

Et il ajouta aussitôt, avec un geste large et élégant de jeune seigneur auquel le vieil instituteur ne sut pas résister :

« Mais je les mets à votre disposition, monsieur, si vous voulez regarder. »

Alain FOURNIER
Le Grand Meaulnes
Éd. Émile PAUL FRÈRES

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *Je fus surpris de l'empressement silencieux.* Expliquez les raisons de l'attitude des camarades et pourquoi l'auteur est surpris.

2 Observez *le jeune bohémien, le premier de tous.* Dites son attitude, son comportement avec les camarades. Essayez de les expliquer.

3 Pouvez-vous dire pourquoi le *nouvel élève s'assit à la gauche du long banc dont Meaulnes occupait, à droite, la première place ?*

4 Expliquez les expressions : *des élèves de hasard, objets de curiosité.*

5 Le bohémien était un *être singulier :* seul de son espèce, il ne ressemblait pas aux autres. Dites en quoi il était singulier.

6 Énumérez *les trésors étranges* et dites ce que vous en pensez.

7 Observez le manège qui se déroule pendant la dictée :
— La mise en route des *trésors, le jeu furtif.*
— La curiosité des élèves.
— M. Seurel *tournant le dos.*
— Le bohémien triomphant.
— Le Grand Meaulnes indifférent.
— La surprise du maître.
— Le bohémien, *jeune seigneur.*

7 | Es-tu content ?

ou l'histoire du NEZ

A DEWITZ, aux environs de Prague, il y avait une fois un fermier, riche et bizarre, qui avait une jolie fille à marier. Les étudiants de Prague (en ce temps-là il y en avait vingt-cinq mille) allaient souvent du côté de Dewitz, et il en est plus d'un qui eût volontiers conduit la charrue pour devenir le gendre du fermier.

Mais comment faire? La première condition que le rusé paysan imposait à chaque nouveau valet était celle-ci : « Je t'engage • pour un an, c'est-à-dire jusqu'à ce que le coucou chante le retour du printemps; si d'ici là tu me dis une seule fois que tu n'es pas content, je te coupe le bout du nez.

« Du reste, ajoutait-il en riant, je te donne le même droit sur ma personne. » Et il faisait comme il avait dit. Prague était rempli d'étudiants auxquels on avait recollé le bout du nez, ce qui n'empêchait pas la cicatrice • et encore moins les mauvaises plaisanteries. Revenir de Dewitz défiguré et ridicule, c'était de quoi refroidir la passion •.

Un certain Coranda, assez lourd de sa personne, mais froid, fin et rusé, ce qui n'est pas un mauvais moyen de faire fortune, voulut tenter l'aventure. Le fermier l'accueillit avec sa bonhomie • ordinaire, et, le marché conclu, l'envoya aux champs labourer. A l'heure du déjeuner, on appela les autres valets, mais on eut soin d'oublier notre homme; à dîner, on fit de même. Coranda ne se troubla point, revint au logis, et tandis que la fermière portait du grain aux poules, il décrocha dans la cuisine un énorme jambon, prit un grand pain dans la huche •, et s'en alla aux champs dîner et faire un somme.

Lorsqu'il revint le soir :

— Es-tu content? lui cria le fermier.

— Très content, répondit Coranda; j'ai mieux dîné que vous.

Voici la fermière qui accourt en criant au voleur; et notre homme de rire. Le fermier pâlit.

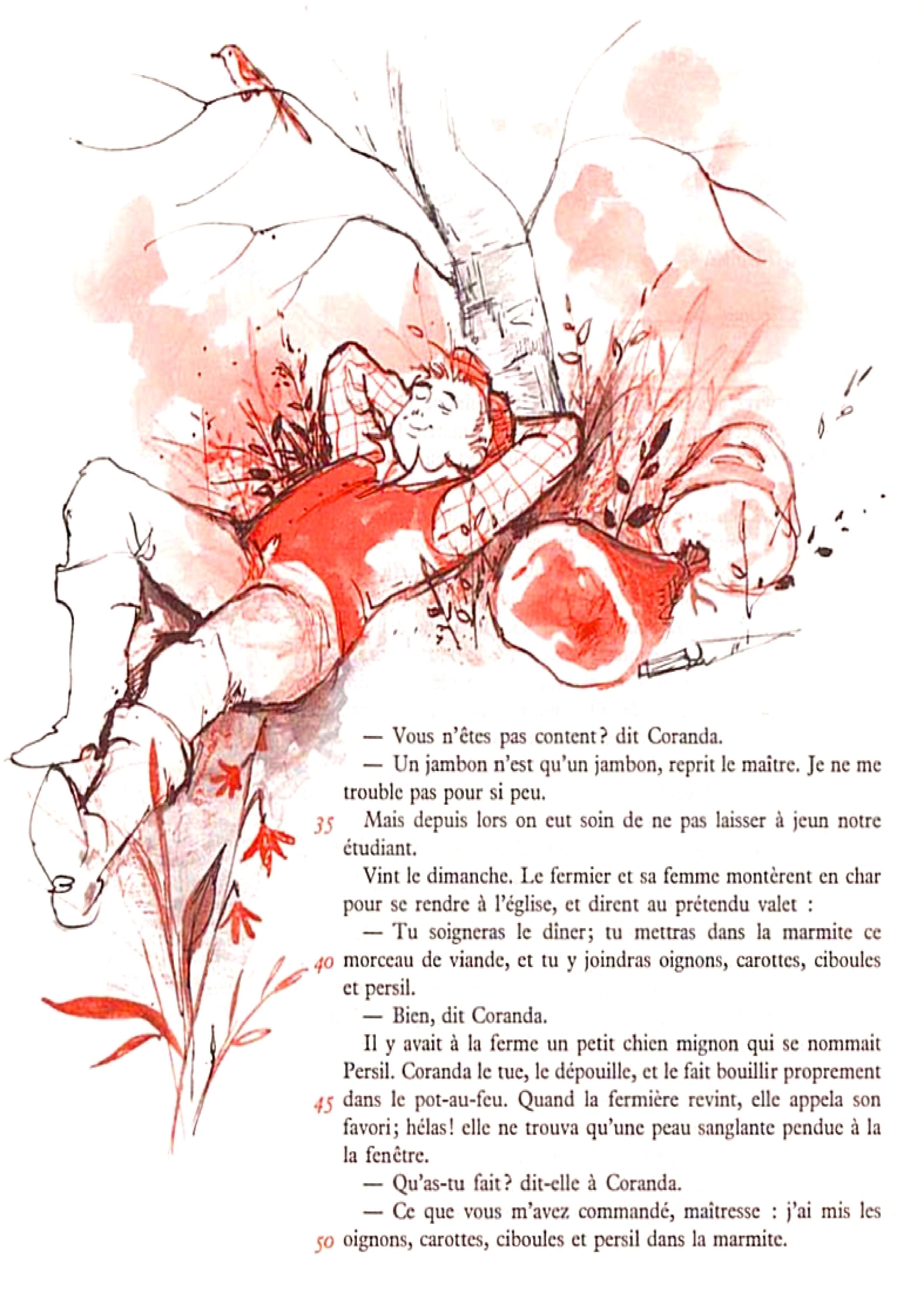
• — Je *t'engage* : je te prends à mon service.

• — Une *cicatrice* est une trace laissée par une plaie ou une blessure.

• — *Refroidir la passion* : calmer l'ardeur des prétendants, faire disparaître leur envie de *devenir le gendre du fermier*.

• — Le fermier l'accueillit avec *bonhomie*, avec un air plein de bonté et de simplicité. Le fermier est-il vraiment *bonhomme* ?

• — Une *huche* : un grand coffre de bois pour pétrir ou pour ranger le pain.



— Vous n'êtes pas content? dit Coranda.

— Un jambon n'est qu'un jambon, reprit le maître. Je ne me trouble pas pour si peu.

Mais depuis lors on eut soin de ne pas laisser à jeun notre étudiant.

Vint le dimanche. Le fermier et sa femme montèrent en char pour se rendre à l'église, et dirent au prétendu valet :

— Tu soigneras le dîner; tu mettras dans la marmite ce morceau de viande, et tu y joindras oignons, carottes, ciboules et persil.

— Bien, dit Coranda.

Il y avait à la ferme un petit chien mignon qui se nommait Persil. Coranda le tue, le dépouille, et le fait bouillir proprement dans le pot-au-feu. Quand la fermière revint, elle appela son favori; hélas! elle ne trouva qu'une peau sanglante pendue à la la fenêtre.

— Qu'as-tu fait? dit-elle à Coranda.

— Ce que vous m'avez commandé, maîtresse : j'ai mis les oignons, carottes, ciboules et persil dans la marmite.

— Méchant sot ! cria le fermier, tu as eu le cœur de tuer cette innocente créature, qui faisait la joie de la maison !

— Vous n'êtes pas content, dit Coranda en tirant son couteau de sa poche.

— Je ne dis pas cela, reprit le bonhomme. Un chien mort n'est qu'un chien mort.

Et il soupira.

Quelques jours plus tard, le fermier et sa femme allèrent au marché. Comme ils se méfiaient • de leur terrible valet, ils lui dirent :

— Tu resteras au logis, tu ne te permettras rien de ton chef •, tu feras exactement ce que feront les autres.

— Bien, dit Coranda.

Il y avait dans la cour un vieil appentis • dont le toit menaçait ruine. Vinrent les maçons pour le réparer ; suivant l'usage, ils commencèrent par le démolir. Voilà mon Coranda qui prend une échelle et monte sur le toit de la maison, qui était tout neuf. Bardeaux, lattes •, clous, crampons, il arrache tout et en disperse au vent les débris. Quand le fermier revint, la maison était à jour.

(à suivre)

• — Le fermier et sa femme *se méfiaient* du valet : ils n'avaient pas confiance en lui.

• — *Tu ne te permettras rien de ton chef* : tu ne feras rien de ta propre autorité.

• — Un *appentis* : un petit bâtiment appuyé contre un grand ou contre un mur.

• — Les *bardeaux* et les *lattes* sont des pièces de bois, des planchettes servant à constituer le toit et à supporter les tuiles.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Relisez le deuxième paragraphe. Précisez la *condition imposée* par le fermier. Vous semble-t-elle difficile ? Pourquoi y avait-il tant d'*étudiants auxquels on avait recollé le bout du nez ?*

2 Le fermier *donne le même droit sur sa personne.* Expliquez ce que cela signifie.

3 Un *marché* est *conclu* entre le fermier et Coranda. Rappelez-en les termes.

4 Comment Coranda se tire-t-il de la première épreuve ? En quoi consiste son habileté ? Quel résultat obtient-il ?

5 En faisant bouillir le petit chien, Coranda désobéit-il aux ordres du fermier ? Expliquez pourquoi Coranda a pu faire semblant de ne pas avoir compris.

6 Croyez-vous que le fermier pourra se plaindre de Coranda qui a démoli le toit de la maison ? Pourquoi ?

8 Es-tu content ?

ou l'histoire du NEZ (fin)

— DRÔLE, s'écria-t-il, quel nouveau tour m'as-tu joué?

— Je vous ai obéi, maître, reprit Coranda ; vous m'avez dit de faire ce que feraient les autres.

Est-ce que vous n'êtes pas content ?

Et il tira son couteau.

— Content, dit le fermier, content; pourquoi serais-je mécontent ? Quelques lattes de plus ou de moins ne me ruineront pas.

Et il soupira.

Le soir venu, le fermier et sa femme se dirent qu'il était grand temps d'en finir avec ce diable incarné •. Comme c'étaient des gens sensés •, ils ne faisaient jamais rien sans consulter • leur fille; l'usage était en Bohême que les enfants aient toujours plus d'esprit que les parents.

• — Un *diable incarné* : une personne très méchante comme si le *diable* était en elle, dans sa *chair*.

• — Des gens *sensés* : ayant du bon *sens*, des personnes raisonnables.

• — *Consulter* quelqu'un, c'est prendre son avis, c'est lui demander conseil.

— Père, dit Hélène, je me cacherai de bon matin dans le grand poirier, et je ferai le coucou; tu diras à Coranda que l'année est passée, puisque le coucou chante; tu le payeras et tu le renverras.

Chose dite, chose faite. Dès le matin, on entend dans la campagne le cri plaintif de l'oiseau du printemps : cou-cou, cou-cou.

Qui parut surpris ? ce fut le fermier.

— Or çà, mon garçon, dit-il à Coranda; voici la saison nouvelle; le coucou chante sur le poirier là-bas : viens que je te paye et séparons-nous bons amis.

— Un coucou, dit Coranda, je n'ai jamais vu ce bel oiseau.

Il court à l'arbre et le secoue à tour de bras. On entend un cri, et voilà que de l'arbre tombe une jeune fille, Dieu merci avec plus de peur que de mal.

— Scélérat •! criait le fermier.

• — *Scélérat* se dit de quelqu'un capable de crime. Quel « crime » a commis Coranda ? Quelle raison donne-t-il pour secouer l'arbre ? En réalité, pourquoi le secoue-t-il ?

— Vous n'êtes pas content ? dit Coranda en tirant son couteau.

— Misérable! tu me tues ma fille et tu veux encore que je sois content; je suis fou de colère; va-t'en, si tu ne veux périr de ma main.

— Je partirai quand je vous aurai coupé le nez, dit Coranda. J'ai tenu ma parole, tenez la vôtre.

— Holà! dit le fermier en mettant la main devant son visage, tu me laisseras bien racheter • mon nez?

• — *Racheter* mon nez : me libérer de ma promesse à prix d'argent et sauver ainsi mon nez.

— Soit, dit Coranda.

— Veux-tu dix moutons?

— Non.

— Deux bœufs?

— Non.

— Dix vaches?

— Non, j'aime mieux vous couper le nez. Et il aiguisa son couteau sur le seuil de la maison.

— Père, dit Hélène, j'ai fait la faute, je la réparerai. Coranda, voulez-vous ma main au lieu du nez de mon père.

— Oui, dit Coranda.

— J'y mets une condition, dit la jeune fille; je prends pour ma part la suite du marché. Le premier de nous qui ne sera pas content en ménage, on lui coupera le nez.

— Bien, dit Coranda, j'aimerais mieux que ce fût la langue, mais après le nez on y viendra.

Jamais il n'y eut plus belle noce à Dewitz, et jamais on ne vit plus heureux ménage. Coranda et la belle Hélène furent des époux accomplis. Jamais on n'entendit se plaindre ni le mari ni la femme; ils s'aimèrent à couteaux tirés, et grâce à leur ingénieux contrat •, ils gardèrent pendant une longue union et leur amour et leur nez.

• — Un *contrat* est un pacte entre deux ou plusieurs personnes. Pourquoi le *contrat* est-il *ingénieux*, plein d'esprit?

Contes bleus — Conte bohême

Édouard LABOULAYE

FLAMMARION-JEUNESSE

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Coranda est très rusé et très habile. Dans les diverses situations où il s'oppose au fermier, comment s'y prend-il pour s'en tirer sans dommage?

2 Quel était, dès le début de sa présence chez le fermier, le but visé par Coranda? Comment est-il arrivé à ses fins?

3 Pourquoi Coranda aurait-il préféré couper la langue de la jeune fille?

4 Pourquoi la belle entente entre les époux régna-t-elle lontemps? S'aimaient-ils vraiment? Relevez l'expression qui le prouve.

9 | TROIS PETITES AMIES

Le rêve de bonheur d'Elisabeth

Au lieu de recopier sur son cahier les exemples de verbes à l'imparfait du subjonctif que la maîtresse écrivait au tableau noir, Élisabeth se retournait vers son amie Claire, cherchait son regard et lui souriait avec gratitude •.

Claire n'était pas jolie, mais ses cheveux étaient si blonds, qu'on ne voyait qu'elle dans la salle. Son père était clown au cirque Médrano. Élisabeth savait très bien ce que c'était qu'un clown. Elle était déjà allée deux fois au cirque, quand elle était beaucoup plus petite, avec sa mère. Pourtant, à cette époque-là, elle n'avait pas encore rencontré Claire et n'imaginait pas qu'un clown pût avoir des enfants. Le papa de Claire ne venait jamais chercher sa fille à l'école. Personne ne l'avait vu. Peut-être avait-il honte de son gros nez rouge? Depuis longtemps, Claire promettait d'apporter des billets de faveur • en classe. Elle oubliait toujours, ou bien il n'y en avait pas. Et voici qu'aujourd'hui, elle en avait donné deux à Élisabeth pour le dimanche suivant, en matinée. Élisabeth les avait glissés dans la poche de son tablier, où ils bruissaient dès qu'elle remuait les genoux. Elle avait hâte de rentrer à la maison pour apprendre la bonne nouvelle à ses parents. Maman l'accompagnerait au spectacle. Elles se feraient belles, toutes les deux. Elles sortiraient ensemble. Cela leur arrivait si rarement!

La maîtresse tira un trait, à la craie, sous les mots : « que je dusse », et se retourna, face aux élèves, qui, instantanément, baissèrent la tête sur leurs pupitres. Élisabeth écrasa sa plume sur la page de son cahier et feignit • d'écrire avec application. Autour d'elle, ce n'étaient que soupirs besogneux et raclements de pieds sur la barre des bancs. Les fenêtres étaient ouvertes. Un rayon de soleil poudreux illuminait la carte de la France et les dessins épinglés au mur. Celui qui représentait une maison jaune, avec un toit rouge et des poules blanches, dans un pré vert, était l'œuvre d'Élisabeth.

• — Elle souriait avec *gratitude* : avec reconnaissance pour ce qu'elle venait de recevoir. Qu'a-t-elle reçu de son amie Claire ?

• — Des *billets de faveur* : des cartes d'entrée gratuite pour le spectacle. Les acteurs, les participants à un spectacle ont droit à quelques billets gratuits qu'ils distribuent à leur gré.

• — Elle *feignit* : elle fit semblant. A quel temps est ici le verbe *feindre* ?

Ph. Rapho - Zalewski ▶



• — La maîtresse *consulta* sa montre : *consulter* c'est prendre avis, conseil de quelqu'un : on *consulte* le médecin ; c'est aussi chercher des renseignements, des explications : on *consulte* un indicateur de chemin de fer, un dictionnaire. La montre lui donne le renseignement recherché ; il lui suffit, pour cela, de la regarder.

• — Une bouche *menue* : une petite bouche, de proportions agréables dans le visage.

• — Un signe de *connivence* : d'entente secrète, de complicité. Quel est le secret commun de Madeleine et Élisabeth ?

La maîtresse consulta • sa montre :

— Dépêchez-vous, mes enfants ! Je vous interrogerai demain.

Il y eut quelques protestations étouffées :

— Tout ça pour demain ?

— On n'aura pas le temps, mademoiselle !

— Mademoiselle ! Huguette m'a poussée ! J'ai fait une tache !

L'institutrice claqua dans ses mains :

— Silence, ou gare aux punitions !

Perdue dans son rêve de bonheur, Élisabeth laissait courir sa plume sans se soucier ni du sens, ni de l'orthographe des mots. Sa voisine, Madeleine, écrivait plus vite encore. Mais elle était bonne élève, elle ne faisait pas de fautes.

— Tu me prêteras ton cahier, chuchota Élisabeth.

Madeleine était presque aussi blonde que Claire, avec des joues rondes et roses, des yeux bleus et une bouche menue •, qui lui donnaient un air de poupée en celluloïd. Elle inclina la tête en signe de connivence • et tira la langue sur le côté. Elle aussi avait reçu deux places de cirque pour le dimanche prochain. Mais la distribution des billets s'était arrêtée là. Toute la classe enviait les heureuses bénéficiaires. En les distinguant de la sorte, Claire leur avait accordé une grande preuve d'amitié. « Comment la remercier ? pensait Élisabeth. Elle est si gentille ! Il faudrait lui offrir un cadeau... »

(à suivre)

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Relisez le premier paragraphe. Que pensez-vous de la conduite d'Élisabeth dans la classe ? Pourquoi est-elle distraite ?

2 Pourquoi Élisabeth n'*imaginait-elle pas qu'un clown pût avoir des enfants ?*

3 Élisabeth était-elle la seule à être distraite dans la classe ? Relevez l'expression qui montre que bien des fillettes avaient le nez en l'air et se sentaient en faute.

4 Qui sont les *heureuses bénéficiaires ?* Expliquez cette expression en vous aidant du texte.
Que signifie l'expression : *en les distinguant de la sorte ?* Que signifie ordinairement le verbe *distinguer ?*

5 Élisabeth se sent remplie de *gratitude*. Comment pense-t-elle prouver cette gratitude ? Quel trait de caractère cette pensée d'Élisabeth révèle-t-elle ?

10 | Claire a bien de la chance

Le tintement de la cloche l'interrompit dans ses réflexions. Enfin, midi, les cahiers fermés, la sortie en rangs et l'éparpillement dans la rue Antoinette, où quelques mères patientes attendaient leur progéniture • sur le trottoir.

Élisabeth, Madeleine et Claire faisaient toujours une partie du chemin ensemble. Comme elles étaient toutes trois de la même taille, l'une d'un brun chaud, les deux autres très blondes, Élisabeth était persuadée que leur groupe gracieux charmait les regards des passants. La mode, à l'école, était de porter la ceinture basse devant et haute derrière, ce qui conférait un mouvement plongeant • au tablier noir. La coiffure avait aussi son importance. Madeleine arborait • un nœud blanc, un peu défraîchi, dans ses cheveux, Claire un nœud bleu et Élisabeth un nœud grenat, car le grenat était la couleur préférée de sa mère. Personnellement, elle eût choisi du vert pâle. Quand elle serait grande, le vert pâle dominerait dans sa toilette et dans sa maison.

Au coin de la rue d'Orsel et de la place Dancourt, il y avait une confiserie, où les trois amies avaient coutume • de s'arrêter avant de rentrer chez elles. La patronne, qui les connaissait bien, prit un marteau pour casser quelques bouts de sucre candi • à leur intention. Élisabeth paya : deux sous pour tout le monde. C'était un prix spécial. Elles sortirent de la boutique, la bouche en fête. Le gros caillou sucré qui gonflait leurs joues ne les empêchait pas de bavarder en marchant. Il n'était question entre elles que du spectacle de dimanche prochain. Claire, qui l'avait déjà vu dix fois, affirmait qu'il était magnifique. Elle citait le dompteur et ses tigres royaux, l'écuyère • dansant sur son cheval blanc, les trapézistes en maillots roses qui exécutaient le saut de la mort... Mais elle ne parlait pas de son père. Élisabeth s'enhardit à lui demander :

— Et ton papa, que fait-il ?

— Tu verras, dit Claire.

• — Les mères attendaient leur *progéniture* : leurs enfants. Cette façon de désigner les enfants est ironique, elle fait comprendre que chaque mère considère son enfant ou ses enfants comme quelque chose d'unique, de parfait, de supérieur aux autres.

• — La ceinture *conférait* un mouvement *plongeant* au tablier : elle donnait, en étant placée plus bas que la taille, un mouvement de haut en bas.

• — Madeleine *arborait* un nœud blanc : elle portait en évidence ce nœud blanc ; elle le mettait avec l'intention qu'on le voie bien.

• — Elles *avaient coutume* de s'arrêter : elles en avaient l'habitude.

• — Qu'est-ce que du *sucre candi* ? Trouvez dans le texte une expression qui vous explique ce que c'est.

• — Une *écuyère* : une femme qui fait des exercices sur un cheval, dans un cirque.

— Il est drôle?

— Oui.

— Il casse des assiettes?

Claire parut agacée par l'insistance d'Élisabeth et soupira :

— Tu verras, je te dis! A l'entracte, je viendrai te chercher. On ira dans sa loge.

— Dans sa loge?

— Oui, là où il s'habille.

Élisabeth défaillait de joie. Voir un clown de près, grimaçant et parlant pour elle seule, avec ce drôle d'accent qui déchaînait les rires en cercles autour de lui! C'était plus qu'elle n'avait espéré.

— Moi aussi, je pourrai venir dans sa loge? demanda Madeleine.

— Mais oui.

Élisabeth songea à ses propres parents, si sérieux, si occupés, et se dit que Claire ne connaissait pas sa chance d'avoir un père qui fût clown. Était-il aussi amusant à la maison que dans le cirque? Faisait-il des cabrioles, criait-il des bêtises, tombait-il de la chaise sur son derrière, pour égayer sa femme et sa fille? Elle n'osa interroger Claire à ce sujet devant Madeleine, mais se promit de lui poser la question plus tard, confidentiellement.

(à suivre)



NOUS RÉFLÉCHISSONS

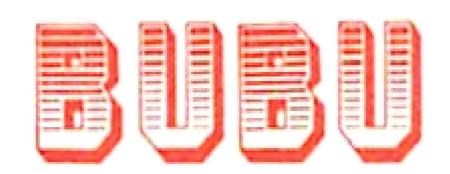
1 Les petites filles semblent très soucieuses de leur toilette. Sur quels détails leur coquetterie se porte-t-elle?

2 Dans la lecture précédente, nous avons vu qu'Élisabeth avait bon cœur et n'était pas égoïste. Qu'est-ce qui le confirme dans la lecture d'aujourd'hui?

3 Les fillettes parlent avec animation du *spectacle de dimanche prochain*. Pouvez-vous, à l'aide du texte, préciser de quoi se compose ce spectacle? Que fera chacun des participants?

4 Pourquoi Claire ne parle-t-elle pas de son père? Pourquoi dit-on qu'Élisabeth *s'enhardit* à lui poser des questions? Pourquoi Claire se montre-t-elle *agacée?*

5 Pourquoi Élisabeth se propose-t-elle de poser *confidentiellement* une question à Claire? De quelle qualité fait-elle preuve en agissant ainsi? Comment croyez-vous que se comporte le père de Claire à la maison?

11 | PAUVRE 

Le spectacle passait trop vite au gré d'Élisabeth, qui, à demi soulevée sur son siège, le cœur contracté •, le sang aux joues, écarquillait • les yeux par crainte de ne pas tout voir. A peine avait-on fini de trembler pour les acrobates, volant d'un trapèze à l'autre avec une légèreté d'oiseaux, qu'il fallait s'attendrir devant les chiens costumés en équilibre sur une balançoire, admirer le courage du dompteur, dont le fouet, claquant sec, obligeait des tigres à rugir en baissant la tête, envier l'écuyère, toute en paillettes, en plumes et en sourires, et céder au vertige des quilles argentées que se renvoyaient les jongleurs chinois.

Quel dommage que maman eût refusé de venir au cirque! Elle ne se doutait pas du plaisir dont elle s'était privée! Il faudrait tout lui raconter, ce soir! La salle immense, ronde et haute, n'était qu'un poudroiement de lumière. Une musique violente, pleine d'éclats de cuivres et de roulements de tambours, vous entrait par la tête et vous sortait par les pieds. De la piste montait une senteur complexe • de crottin, d'ammoniaque et de bonbons à la menthe. Tous les gradins étaient garnis de visages. Il y avait beaucoup d'enfants dans la foule. Élisabeth avait mis une blouse blanche toute plissée et sa jupe presque neuve, en tissu écossais. Un ruban du même tissu écossais ornait ses cheveux. Pourtant, malgré le soin qu'elle avait apporté à sa toilette, elle n'y pensait plus depuis que les premières scènes du spectacle avaient ravi • ses yeux. De minute en minute, elle attendait l'arrivée des clowns. Claire lui avait dit que le nom d'artiste de son papa était Bubu. D'après le programme, il devait passer aussitôt après les jongleurs. Ces jongleurs ne se lassaient pas de jeter des objets en l'air et de les rattraper.

Les jongleurs s'éclipsèrent •, salués par un tonnerre de musique et d'applaudissements. Sur le rond de sable jaune, apparurent M. Loyal, en habit violet, et un clown enfariné, au chapeau pointu et au costume de satin blanc parsemé d'étoiles.

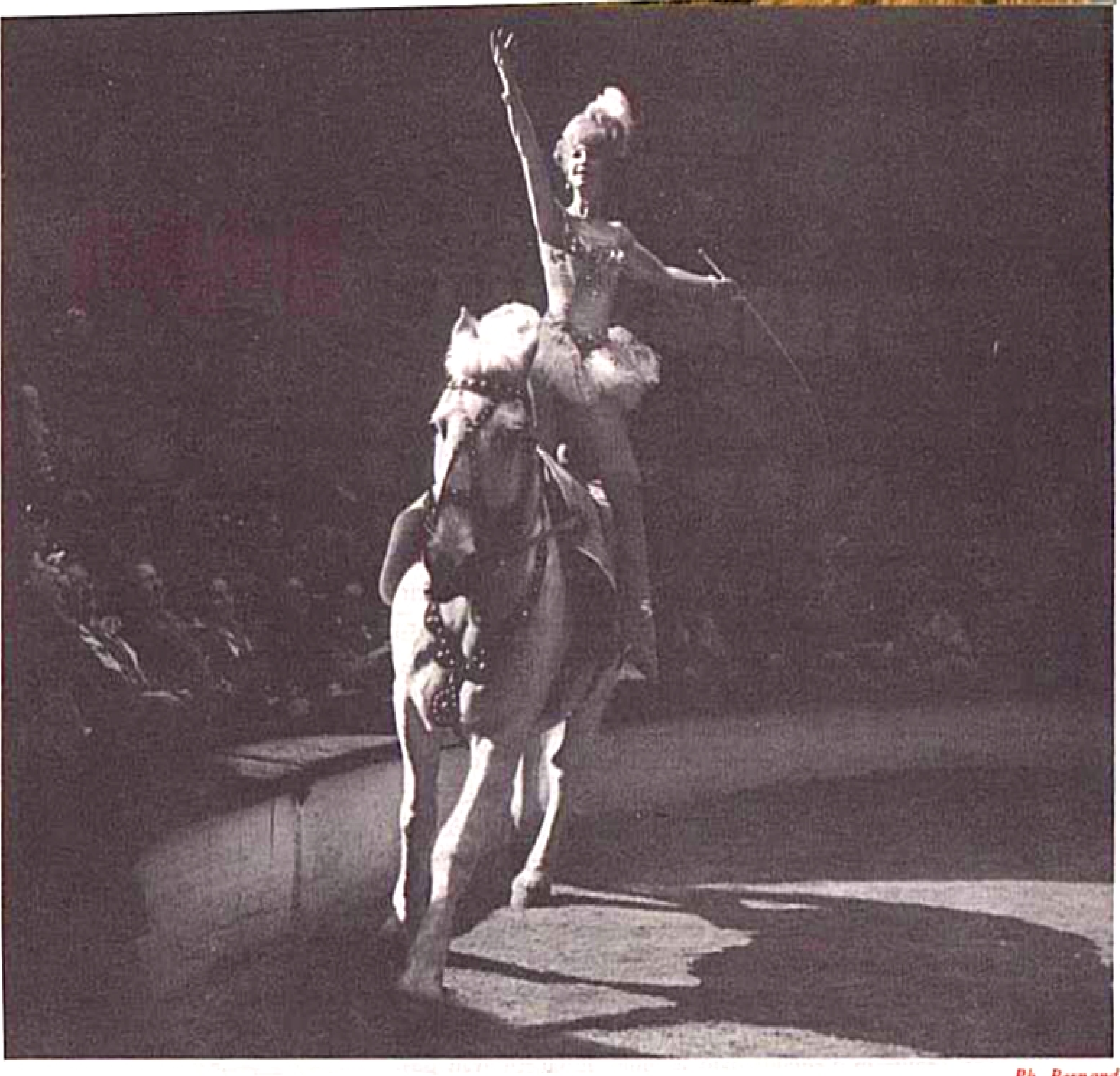
• — Le cœur *contracté* : le cœur serré. Élisabeth est tellement passionnée par le spectacle que son cœur se serre. Contracter peut avoir une autre signification : *contracter* une habitude, c'est prendre une habitude de; *contracter* une maladie, c'est la gagner par contagion, en être atteint.

• — *Écarquiller* les yeux : les ouvrir tout grands.

• — Une *senteur complexe* : une odeur composée de plusieurs odeurs mélangées. Quelles odeurs forment cette senteur complexe ?

• — Les premières scènes du spectacle avaient *ravi* ses yeux : elles les avaient comme pris de force si bien qu'Élisabeth était transportée d'aise, charmée, enchantée.

• — Les jongleurs *s'éclipsèrent* : s'en allèrent sans être remarqués, disparurent. (Rapprocher : une éclipse de lune.)



Ph. Bernand

Zanzi, le partenaire • de Bubu, venait offrir ses services à la direction comme violoniste. Il parlait très fort et tournait lentement sur lui-même, pour être entendu de tous. Quand il empoigna son violon et commença à jouer, une tête hirsute •, aux cheveux roux, surgit entre ses jambes. Mille voix enfantines hurlèrent de surprise. C'était Bubu.

La bouche large comme un tiroir, deux carrés blancs autour des yeux, une tomate en guise de nez, Bubu tapait sur une boîte de conserve avec une cuillère. Pour le faire taire, Zanzi lui donna une claque, et un jet d'eau sortit de son oreille droite. Une autre claque, et ce fut de son oreille gauche que jaillit une fontaine. Le public s'étranglait de rire.

• — Le *partenaire* de Bubu est celui avec lequel il est associé pour le spectacle, celui avec lequel il fait équipe et avec qui il s'est entendu par avance pour le numéro qu'ils exécutent. Semble-t-il être un *partenaire* ou un *adversaire* ? Pourquoi ? Qu'en pensez-vous ?

• — Une tête *hirsute* : à la chevelure mal peignée, touffue, hérissée.

Élisabeth riait mais avec un sentiment de contrainte. Chaque fois que Zanzi reprenait son violon, Bubu interrompait la mélodie en clouant une caisse, en sciant une planche, en agitant une clochette, ou en aiguisant des couteaux. Cela lui valait des corrections terribles. Les coups de pieds, les coups de trique, les gifles s'abattaient sur lui, et il pirouettait, ivre de bourrades et d'injures, s'affalait sur son derrière, sur sa tête, sur son ventre, se disloquait dans ses vêtements trop larges, aux manchettes amidonnées et à l'ample nœud papillon.

Élisabeth avait de la peine pour son amie Claire, dont le papa se faisait ainsi malmener en public. Bien sûr, c'était pour rire, Bubu ne sentait rien. Mais elle détestait les enfants, qui encourageaient Zanzi à redoubler de vigilance et de fureur :

— Il est là!... Derrière toi!... Attention!...

Pauvre Bubu! Les semelles de ses énormes chaussures se décollaient à chaque pas. Une épingle de nourrice géante fermait son veston à carreaux verts et rouges. Il perdait son pantalon, et on voyait son caleçon troué. Il avait peur, et ses cheveux se dressaient sur son crâne.

Enfin, on emporta Bubu dans une malle, mais le fond se détacha, et il resta par terre, ahuri, jouant d'une toute petite mandoline, au milieu de l'hilarité universelle •.

Des gymnastes succédèrent aux clowns. Élisabeth, soulagée, se renfonça dans son fauteuil.

Henri TROYAT
Les Semailles et les moissons — La Grive
PLON

• — *L'hilarité universelle* : l'explosion de rire générale.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Élisabeth est passionnée par le spectacle. Relevez tous les détails qui montrent son excitation.

2 Comment une musique peut-elle *entrer par la tête* et *sortir par les pieds ?*

3 Relisez le deuxième paragraphe. Relevez deux traits du caractère d'Élisabeth qui ont déjà été notés dans les lectures précédentes.

4 En fait, le numéro comporte deux clowns. Quels sont-ils ? Relisez le portrait de chacun d'eux. Quel est le plus important ? Pourquoi ?

5 Pourquoi Élisabeth riait-elle avec un *sentiment de contrainte ?* Que signifie cette expression ? Pourquoi ne se laissait-elle pas aller à rire comme les autres enfants ? Pourquoi les autres enfants étaient-ils « dans le camp » de Zanzi ? Qu'en pensez-vous ?

12 | LE PETIT bohémien

En sortant de l'épicerie du village, avec une bouteille, il courut auprès des moutons que leur berger ramenait à la ferme. Il ne dit rien à ce berger qui avait la tête de plus que lui et n'aurait pas répondu, mais il suivit le troupeau et s'en occupa, de loin, comme un second berger.

Quand une brebis • restait en arrière, c'était sa part : il pouvait la flatter, tremper ses doigts dans sa laine, lui parler en maître jusqu'à ce que le chien vînt la reprendre.

A la porte de la bergerie, le petit bohémien fut sérieusement utile.

Les agneaux nouveau-nés, qui n'avaient pas vu leurs mères de la soirée, se précipitaient dehors, sous elles. Il les aida à retrouver chacun la sienne. Il en sépara deux qui s'obstinaient • à donner des coups de tête au même ventre. Il en rattrapa un autre qui, joyeux d'être libre, oubliait de téter et bondissait imprudemment vers la mare.

Puis, pour sa récompense, le petit bohémien voulut pénétrer dans la bergerie. Il se croyait chez lui. Mais le berger lui ferma au nez le bas de la porte divisée en deux parties. Le petit bohémien posa à terre sa bouteille, se pendit à la porte basse, et regarda par-dessus. Ses yeux essayaient de percer l'ombre.

Il n'eut pas le temps de se fatiguer les poignets. Le berger, sa besogne terminée, ressortit, ferma cette fois la porte tout entière, le haut et le bas, au verrou, et s'en alla du côté de la soupe, avec son chien.

Le petit bohémien, qui le suivait encore, le vit entrer dans la maison et s'asseoir près des autres domestiques, à la table commune. Il resta seul au milieu de la cour.

Personne ne faisait attention à lui, et la fermière ne se dérangea pas pour le chasser.

Il renifla fortement et revint à la bergerie coller son oreille à la porte. Les agneaux calmés se taisaient un à un. Il s'assura que le verrou extérieur était bien poussé, et par précaution, il chercha une grosse pierre afin de caler • la porte. Cela fait, n'imaginant

• — Une *brebis* est la femelle du bélier ; ses petits sont des agneaux.

• — *S'obstiner*, c'est s'entêter, s'attacher avec ténacité à quelque chose.

• — *Caler* la porte, c'est la fixer avec une *cale*, un objet quelconque que l'on place sous la porte pour l'empêcher de bouger, de s'ouvrir.

plus rien à faire, il reprit sa bouteille et se décida à quitter la ferme.

C'est à ce moment qu'il aperçut un Monsieur sur la route. Il ôta ses sabots, mit ses mains dedans, et pieds-nus, rattrapa vite le Monsieur...

. . . .

Écoutons le « Monsieur » :

Il ne me dit pas bonjour.

Ses mains rendirent les sabots à ses pieds et, sans un mot, il marcha près de moi, non comme un petit mendiant, mais comme un petit compagnon. Il s'efforçait seulement de faire des pas aussi grands que les miens et il allait où j'allais.

Je parlai le premier et lui dis :

— Qu'est-ce qu'il y a de jaune dans ta bouteille ?

— De l'huile et du vinaigre que j'ai achetés chez l'épicier.

— Pour mettre dans ta salade ?

— Dame ! pas dans ma soupe.

— Ce que tu la ballottes •, ta bouteille !

— Ça mélange l'huile et le vinaigre.

— Où la portes-tu ?

— A notre voiture.

— A ta roulotte ?

— Oui. Elle est là-bas, au pont du canal. Nous sommes arrivés ce matin et nous repartirons ce soir.

(à suivre)

• — Tu *ballottes* ta bouteille : tu la secoues, tu l'agites dans tous les sens.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Pourquoi le petit bohémien *ne dit-il rien à ce berger qui avait la tête de plus que lui ?* L'expression *de loin* doit vous aider à répondre.

2 Que signifie l'expression : *c'était sa part ?* Peut-il vraiment *flatter* la brebis, la caresser librement, la considérer comme sienne ?

3 Parfois deux agneaux *s'obstinaient*, s'entêtaient, *à donner des coups de tête au même ventre.* Pourquoi ? Que cherchaient-ils l'un et l'autre ?

4 Qui accorde *sa récompense* au petit berger ? Quelle est cette récompense ?

5 Le petit berger veut à toute force se rendre utile, participer à la vie des autres. Relevez tous les détails qui le prouvent. Les interventions sont-elles appréciées ? Compte-t-il pour les autres ?

6 Le petit bohémien a d'abord suivi le berger. Dès qu'il voit qu'on ne s'intéresse pas à lui, il suit le Monsieur. Que cherche-t-il réellement ? Pourquoi ?

7 Dans la conversation avec le Monsieur, le petit bohémien joue à être un homme. Relevez les expressions qui montrent qu'il se considère comme l'égal de son interlocuteur.

13 LE PETIT bohémien (fin)

— ÇA t'amuse de courir les chemins •?

— Oh non! j'aimerais mieux travailler.

— A ton âge? Tu me fais rire.

— J'ai neuf ans.

— Qu'est-ce que tu pourrais faire à neuf ans?

— Me louer • chez les autres.

— Tu es trop petit.

— J'en ai connu un plus petit que moi qui n'avait que sept ans et qui menait un chariot de bœufs.

— Ce n'est pas vrai.

— Si, Monsieur, avec un aiguillon •. Je lui ai dit : « Tu vas verser •, crapaud! » Mais il me répondit : « N'aie pas peur, mon vieux! » et il n'a pas versé.

— Je ne te crois pas.

— Que jamais je ne voie Dieu si je mens!

— Tu te figures que tu serais capable de conduire des bœufs?

— En tout cas, je garderais les moutons ou les cochons.

— Ton papa ne voudrait pas. Il préfère que tu l'aides à poser, la nuit, des lignes de fond dans les rivières.

— Il serait très content de me trouver une place, maman aussi.

— Moi, je te répète que tu es trop gosse.

— Non, Monsieur, non, Monsieur! dit le petit bohémien en trépignant •.

— Puisque tu es un malin, place-toi à la ferme de ce village.

— J'en viens, dit-il; ils m'auraient bien pris, mais ils ont leur monde.

Ainsi nous faisions un bout de route ensemble.

Tantôt le petit bohémien courait, tantôt il marchait à mon pas. Il avait une vieille casquette de cycliste. C'est maintenant la coiffure qu'on use et qu'on jette le plus et elle se porte beaucoup chez les vagabonds.

• — *Courir les chemins*, parcourir les routes, voyager sans cesse.

• — *Se louer* chez les autres, c'est entrer à leur service comme domestique.

• — Un *aiguillon* est un long bâton muni d'une fine pointe de fer à son extrémité et qui sert à piquer les bœufs pour les diriger. Quels mots plus simples retrouvez-vous dans *aiguillon ?*

• — Tu vas *verser* : faire tomber le chariot sur le côté.

• — En *trépignant* : en frappant vivement des pieds sur le sol.



Il était vêtu de morceaux rapiécés et redéchirés. Il semblait peler des genoux à la tête, et de toutes ses loques, comme un arbuste de toutes ses feuilles, il frissonnait au vent.

— Tu ne me demandes rien, lui dis-je. Est-ce que tu as quelquefois des sous!

— Jamais.

— En veux-tu un?

— Oh oui!

— Qu'est-ce que tu en feras?

— J'achèterai du pain.

— Pourquoi du pain? pour me faire plaisir? Va, ça m'est égal. Achète plutôt un sucre d'orge.

— J'achèterai ce que vous voudrez.

— Écoute, lui dis-je, du ton grave d'une personne généreuse qui tient à ce que le sou qu'elle offre fasse du profit •, je vais te donner un sou, et tu achèteras des bonbons avec, mais pas du pain, tu m'entends, pas du pain, des bonbons.

— Je vous le promets.

— Tu ne montreras pas ce sou à ta famille.

— Non.

• — La personne généreuse tient à ce que le sou qu'elle offre *fasse du profit*, soit employé le plus utilement possible.

— Tu dis non, mais elle le verra, elle te le prendra.

— Je le cacherai,dit-il.

— Où donc?

— Là, dit-il, en écartant une déchirure qui lui servait de poche.

Je tirai cinq sous de la mienne, j'en remis un dedans et je donnai au petit bohémien les quatre autres.

— Oh! quatre! fit-il.

— Oui, quatre! Un, deux, trois, quatre.

Ses yeux soudain avaient fleuri; et sa voix aigre de gamin était redevenue une voix douce d'enfant.

— Je vous remercie, dit-il, merci bien tout à fait, beaucoup. Au revoir, Monsieur, bonne santé!

Il fallut se quitter pour la vie. Il s'éloignait déjà, mais il se retourna comme s'il avait oublié quelque chose et m'apporta sa main tendue que je serrai, sur la route déserte, d'une pression furtive•.

• — Une pression *furtive :* à la dérobée, qui ne se voit pas et se devine à peine.

J. RENARD
Le Vigneron dans sa vigne
MERCURE DE FRANCE

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Pourquoi pensez-vous que le petit bohémien, qui n'a que neuf ans, soit si désireux de travailler ? Quelles devraient être, normalement, ses occupations ? Pourquoi n'a-t-il pas les activités d'un enfant de son âge ?

2 Qu'y a-t-il d'amusant dans les propos échangés entre le petit bohémien et le petit de sept ans ? Quel rôle veut jouer le petit bohémien auprès de lui ?

3 Que signifie l'expression : ils *ont leur monde ?* Est-il bien sûr que le petit bohémien *aurait bien été pris ?* Le petit bohémien sait bien lui-même qu'il ne dit pas la vérité et qu'il se vante. Relevez la phrase qui le prouve.

4 Lisez le paragraphe décrivant le petit bohémien. A quoi est-il comparé ? Expliquez ces comparaisons.

5 Dans la lecture précédente, nous avons vu le petit bohémien s'efforçant de converser comme un grand. Vers la fin de la conversation, le bohémien redevient un petit garçon. Qu'est-ce qui lui a fait retrouver son âge réel ?

6 Que signifie : ses *yeux avaient fleuri ?*

7 *Il m'apporta sa main tendue,* dit l'auteur qui aurait pu dire : *il me tendit la main.* En offrant, en donnant sa main, que donne aussi le petit bohémien ? Comprenez-vous pourquoi le Monsieur la lui serre d'une *pression furtive ?*

14 | FONABIO et le LION

NABA, le prince de la brousse

Fonabio est un jeune garçon d'Afrique noire qui vit avec un vieux sorcier, Tiémokô. Un jour, une lionne blessée à mort entraîne Fonabio jusqu'à un antre où est caché son lionceau, Naba. Une amitié merveilleuse commence à naître entre Fonabio et Naba...

C'EST la nuit que la grande forêt est vivante. Elle respire avec le vent et reprend haleine. Elle bruit de légers craquements de feuilles et de branchages sur le passage des grands et des petits fauves qui vont chasser.

La lune commençait à descendre dans le ciel quand Fonabio arriva à la petite mare aux grenouilles... Encore une centaine de pas à travers l'éboulis des rochers et la grotte serait là.

C'est quand il arriva tout près que l'enfant commença vraiment à trembler pour Naba. Fonabio était épuisé par sa longue course. Ah! qu'il avait hâte de savoir en quel état il allait trouver le petit prince de la brousse.

Des bêtes grognaient devant l'entrée de la caverne. Fonabio ne fut pas long à reconnaître les aboiements de la plus désagréable engeance • qui soit : les grands singes à tête de chien. Leur mâchoire est aussi armée que celle de la hyène. En bande, ils attaquent n'importe quel animal, même les fauves, même le lion. Ils se tenaient devant l'antre • où Naba, s'il était toujours en vie, devait être terrorisé. Les singes qui n'avaient pas entendu venir le jeune garçon continuaient à japper sourdement. Ils n'avaient pas encore osé pénétrer dans la caverne et se contentaient de provoquer • la lionne qu'ils croyaient réfugiée là.

Fonabio était seul avec sa sagaie contre la troupe de cynocéphales •. Les singes ne fuiraient pas devant lui.

Alors le garçon se rappela ce que lui avait enseigné Tiémokô. Deux doigts entre les lèvres, il commença d'imiter le sifflement du grand python.

• — Une *engeance* : une race d'animaux. La plus désagréable *engeance*, ce sont les grands singes à tête de chien ou *cynocéphales*.

• — Un *antre* : une caverne de bête féroce, une tanière sombre et profonde.

• — *Provoquer* : défier, exciter, inciter au combat. Comment les singes s'y prennent-ils pour provoquer la lionne ? Pourquoi se sentent-ils assez forts pour la provoquer ?

Tous les animaux de la brousse redoutent le serpent. En particulier les singes qui en ont une peur panique.

L'effet ne se fit pas attendre. Subitement, les aboiements se turent. Les plus vieux singes escaladèrent prestement • les rochers. Ils se retournaient pour voir si le serpent sortait de sa cachette, et appelaient par gestes les plus jeunes de la bande qui restaient en arrière.

• — *Prestement* : adroitement et rapidement, d'une manière agile. Pourquoi les singes escaladent-ils prestement les rochers? Qu'est-ce qui leur permet d'être si habiles et prompts?

En quelques instants la place fut nette. Les singes s'étaient enfuis.

Le cœur battant, Fonabio se glissa dans la grotte. Il appela :

« Naba!... »

Le silence...

« Naba! »

Au fond de la caverne, le petit lionceau gisait sur le flanc. Sa langue était sèche. Sa fourrure toute fripée gardait encore quelque chaleur.

Fonabio sortit de la grotte avec le lionceau dans ses bras.

« Naba, m'entends-tu? »

La bête ouvrit les yeux. Elle n'avait plus que la peau sur les os. Son flanc battait à peine.

Naba serait incapable de manger de la viande. Heureusement que Fonabio avait pensé à apporter la boîte de lait. Il l'ouvrit avec son couteau, trempa son doigt, le donna à sucer à la bête.

La petite langue déjà râpeuse commença de lécher doucement.

« Bois, Naba... »

Le lionceau qui tenait à peine sur ses pattes plongea le museau dans la boîte. Il reprenait des forces. Fonabio dut l'empêcher de se gaver •.

• — *Se gaver* : manger avec excès.

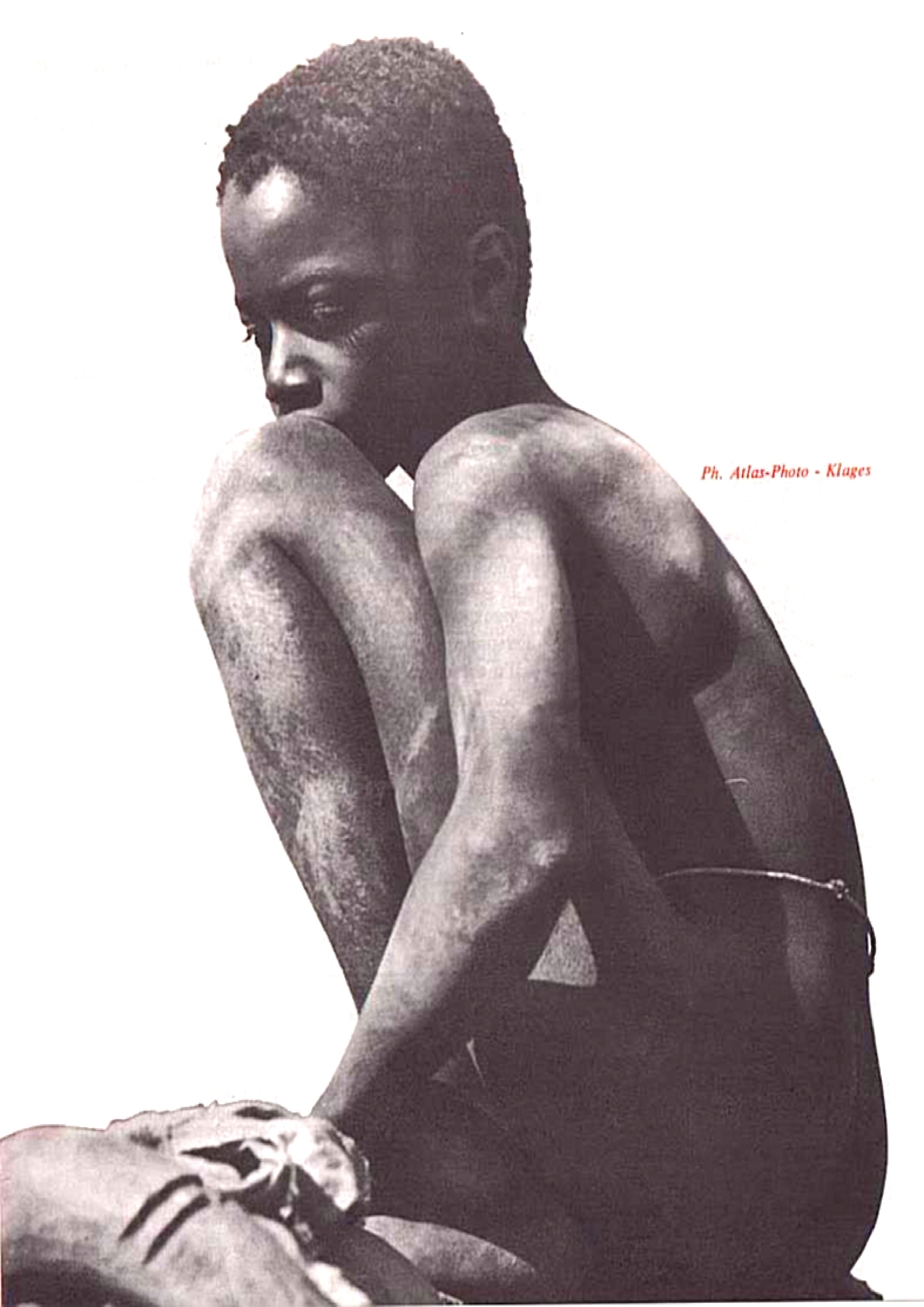
« Doucement, doucement... on ne viendra pas te prendre ton lait. »

Repu, faisant patte douce, Naba grimpa sur les genoux de Fonabio accroupi sur le sol. Il s'y fit une place douillette. Puis, avant de piquer un somme, il lécha la main de son ami.

Fonabio le porta tout endormi au fond de la grotte. Il en sortit pour aller ramasser une brassée de fougères et de mousse. Il fallait à Naba une litière • digne du fils de la reine. Le garçon fendit sa gibecière en peau d'antilope, et l'étendit sous le petit prince.

• — La *litière* est la paille que l'on répand sur le sol des étables, des écuries et sur laquelle se couchent les animaux. De quoi est constituée la *litière* de Naba? Pourquoi cette *litière* est-elle *digne* du fils de la reine, convenable à son rang de prince?

Fonabio n'avait pas oublié la menace des grands singes à gueule de chien. Avant de descendre des collines, il entassa les



Ph. Atlas-Photo - Klages

unes sur les autres quelques grosses pierres à l'entrée de la caverne et revint tranquillement au village.

« D'où viens-tu ? »

C'était bientôt la fin de la nuit.

« Pourquoi es-tu sorti, Fonabio ? Il y a des heures que j'attends ton retour, que je me fais du souci à cause de toi. Répondras-tu ?

— Écoute, Tiémokô... »

Son beau secret, Fonabio ne pouvait pas le garder pour lui plus longtemps. A qui le confier si ce n'était à ce vieil homme qui avait été pendant de longues années le devin du village, celui qui sait tout des choses cachées.

« Écoute, Tiémokô... »

Le garçon raconta par le détail sa rencontre avec Ouara blessée, le regard de la lionne qui ne vous quitte plus, la marche sous les arbres.

« Elle se retournait pour s'assurer que je la suivais. Elle m'a donné son petit, tu comprends, Tiémokô. A moi, tu comprends ?..

— Je comprends. »

Le vieux sorcier branlait la tête.

« Personne ne le saura que toi, Tiémokô...

— Tu as raison. Personne ne doit le savoir. Tu as été choisi, Fonabio. Tu peux en être fier. »

(à suivre)

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 A quel moment Fonabio se rend-il à la caverne où il pense retrouver Naba ? Relevez les expressions qui permettent de le préciser. Pourquoi choisit-il cette heure ?

2 Fonabio tremble pour Naba. Trouvez les raisons pour lesquelles il a peur pour lui.

3 Fonabio est seul contre la troupe de *cynocéphales*, de grands singes. Il n'a que sa *sagaie*, une sorte de javelot, de lance ornée d'une pointe de fer. Comment s'y prend-il pour faire fuir les singes. Qu'en pensez-vous ?

4 Relevez les gestes, les attitudes qui, chez le lion et chez l'enfant, montrent qu'ils sont *amis*.

5 Pourquoi Fonabio peut-il *revenir tranquillement au village ?*

6 Pourquoi est-ce à Tiémokô que Fonabio confie son secret ? Trouvez dans le texte une définition du mot *devin*. Le *devin* prédit aussi l'avenir.

15 | NABA grandit

CHAQUE jour, au petit matin, Fonabio sortait du village, passait la rivière et revenait aux collines de Tankon.

Dans la grotte bien close, Naba guettait avec impatience l'arrivée de son ami. Dès que le garçon avait déplacé les grosses pierres qui bloquaient l'entrée, le lionceau lui faisait fête • et s'élançait vers lui.

Alors, les jeux commençaient dans une clairière • qui s'ouvrait derrière les rochers.

Dans les arbres, les petits singes verts venaient voir les joutes • d'un enfant noir et d'un lionceau qui se faisait les muscles.

Fonabio lui apprenait à sauter. Il lui lançait un oiseau blessé ou un lapin dégagé d'un collet pour que Naba s'élance à sa poursuite.

Le garçon conduisait son protégé jusqu'à la mare aux grenouilles. Après une chasse maladroite, Naba rapporta fièrement une petite bête dans sa gueule.

« Viens, Naba..., approche-toi; allons! que je te fasse voir comment est fait un lion! »

Jusque-là le petit fauve avait bu l'eau d'une calebasse • que lui portait Fonabio dans sa grotte. Mais jamais encore aux flaques de la mare.

« Penche-toi, regarde-toi... »

Naba resta un moment médusé • en apercevant dans l'eau de la mare la tête bourrue de la bête à moustache qui le fixait dans les yeux.

Chaque jour, Naba apprenait de son ami quelque chose de nouveau.

C'est Fonabio qui trouva l'arbre à écorce tendre sur lequel Naba pouvait aiguiser ses griffes.

C'est Fonabio qui lui apprit patiemment à suivre une trace à l'odeur. Et d'abord son odeur à lui, le garçon...

Il laissait Naba en train de dévorer une pintade ou un gros lézard qu'il lui avait apporté dans la caverne. Il s'enfuyait à

• — Le lionceau lui *faisait fête* : il l'accueillait bien, avec des manifestations de joie. Comment le lionceau pouvait-il montrer sa satisfaction?

• — Une *clairière* : (de l'adjectif *clair*), un endroit dégarni d'arbres, dans la forêt.

• — Les *joutes* sont des combats courtois entre des hommes à cheval. Ce sont aussi des combats d'animaux. Dans le texte, ce sont des combats amicaux entre l'enfant et le lionceau.

• — Une *calebasse* est le gros fruit d'un arbre tropical, le *calebassier*. Ce fruit, vidé et séché, sert de récipient.

• — Naba resta *médusé* : immobilisé par la stupeur, l'étonnement. Qu'est-ce qui l'étonnait à ce point? Pourquoi?

toutes jambes, croisait sa piste à travers les buissons et allait se cacher au plus épais des fourrés.

Il attendait alors que le petit prince se lance à sa poursuite et vienne le découvrir dans sa cachette.

« C'est bien, Naba. »

Le lionceau bondissait sur le garçon comme sur une proie. Ils roulaient ensemble dans l'herbe et Naba rageait de n'être pas le plus fort.

Pour combien de temps?

En quelques mois un lionceau prend de la taille.

Naba vit rapidement fondre son gros ventre de chaton. Sa tête n'était plus trop lourde pour son corps qui s'allongeait. Ses épaules aux muscles saillants devenaient puissantes.

Et ses griffes!... Naba ne les rentrait pas toujours, et Fonabio portait sur les cuisses quelques estafilades •.

Le fils d'Ouara prenait du corps et de la voix.

La brousse savait qu'un prince de chez les lions habitait cette caverne où tous les matins un enfant de Baoukrou venait le servir comme un page. Maintenant qu'il grandissait, la brousse aussi veillait sur Naba.

• — Des *estafilades* : de grandes coupures. Dans le texte, ce sont des égratignures faites par les griffes du lionceau.



Ph. Jacana - Kerneis

Un jour, Fonabio découvrit dans un buisson, tout près de l'entrée de la grotte, toute une famille de ces oiseaux pas plus gros qu'une noix de kola et dont les cris stridents mettent tout un coin de forêt en alerte. Ils sont de l'espèce des mange-mil.

Ce sont les gardiens des seigneurs de la brousse. Le caïman • a les siens qui picorent, dans ses mâchoires, les lambeaux de chair accrochés dans ses dents en scie.

Les fauves ont les leurs qui s'envolent en piaillant lorsqu'un danger menace.

Maintenant que Naba promettait de devenir un beau lion, la brousse vigilante lui avait envoyé cette nuée de gardes du corps.

Mais les oiseaux minuscules avaient vite appris à reconnaître Fonabio. Ils ne s'enfuyaient plus à l'approche du garçon.

Fonabio avait abattu la barrière de pierres qui défendait l'entrée de la grotte. Le prince n'avait plus besoin de cette protection. Il allait boire seul à la mare, rôdait autour de son antre et s'aventurait seul assez loin de son repaire. Souvent, il descendait les pentes herbeuses et venait jusqu'au bas des collines de Tankon à la rencontre de son ami...

(à suivre)

• — Un *caïman* : une espèce de crocodile.



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Pourquoi Naba *guettait-il avec impatience l'arrivée de son ami?* Relisez la phrase dans laquelle est exprimée la satisfaction du lionceau.

2 Précisez pourquoi Naba est appelé le *protégé* de Fonabio.

3 Énumérez tout ce que Fonabio dut apprendre à Naba. Pourquoi Fonabio fut-il obligé de tout apprendre à Naba ?

4 Pour la brousse, ou plutôt, pour les animaux habitant la brousse, Naba devient un personnage important. Relevez les expressions qui montrent la toute-puissance naissante de Naba.

5 A quel signe comprenons-nous que Naba est devenu presque adulte ? Quel mot répété deux fois fait comprendre qu'il a acquis son indépendance ?

16 | TU N'ES qu'une petite mouche

Le vent d'octobre chasse les derniers nuages qui s'amassaient au ras des collines.

Finis les orages.

Une nouvelle saison sèche allait griller la brousse.

Naba était devenu un animal magnifique. Quand ils jouaient ensemble, il renversait Fonabio et l'envoyait rouler très loin, d'une simple tape de sa large patte.

Après les sangliers, les antilopes de toutes tailles, il s'était attaqué aux buffles. La première fois que le jeune garçon vit son lion affronter un vieux taureau au frontal puissamment armé •, il trembla pour le prince. Naba terrassa l'animal.

Souvent, Fonabio s'endormait, couché entre les pattes de son lion, en pleine forêt ou dans la grotte.

Une nuit, en arrivant près des rochers éboulés, Fonabio appela en vain :

« Naba! »

Tu te caches, pensa le garçon, en se préparant à recevoir l'assaut un peu brutal • de la bête qui aimait jouer à le surprendre.

« Naba! »

Le lion ne se montra pas.

Un peu désemparé •, Fonabio contourna les fourrés, et suivit la sente qui menait à la mare. Il traversa la clairière et descendit la pente des collines jusqu'à la plaine.

Ce qu'il vit le bouleversa.

Naba chassait avec une lionne. La femelle lui rabattait les kobs •. Elle vint s'allonger près de son seigneur qui avait tué et ouvrait la proie de ses griffes.

De loin, Fonabio regarda les deux fauves se repaître •, puis au bout d'un moment, il appela :

« Naba! »

Le lion tourna la tête de son côté. Il se leva.

Allait-il obéir à l'appel?

Non.

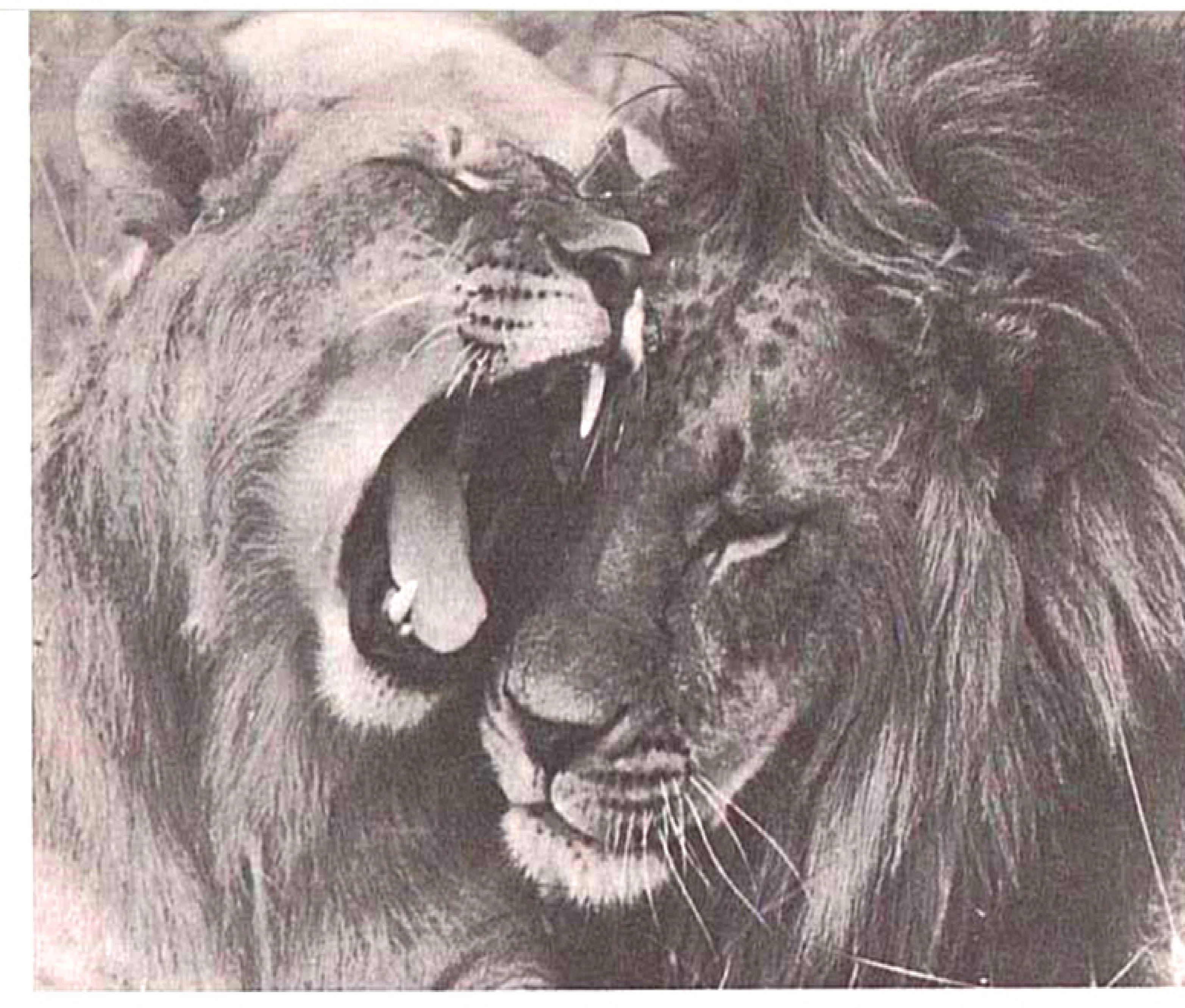
• — Le *frontal* est l'os du *front*. Il est *puissamment armé* car il est généreusement pourvu de cornes qui sont des armes redoutables. Dans la même phrase, trouvez un mot qui contient aussi le mot front. Que signifie-t-il ?

• — L'*assaut brutal* : l'attaque violente de la bête qui s'élance.

• — Fonabio est *désemparé*, déconcerté, privé de ses moyens par l'étonnement. Qu'est-ce qui déconcerte Fonabio ?

• — Un *kob* ou *kobus* est un genre d'antilope de grande taille.

• — *Se repaître* : se nourrir, se rassasier, manger avec avidité.



Lion et Lionne (Ph. Rapho - Zuber)

L'antilope dans la gueule, Naba s'éloignait vers les broussailles pour y cacher sa proie. Sa lionne le suivait. Attentive et jalouse, la femelle s'arrêtait parfois pour regarder Fonabio.

La nuit suivante, Fonabio revint encore avec l'espoir que le lion serait au rendez-vous. Il n'y était pas... Un long moment, le garçon explora des yeux cette clairière où il avait surpris Naba chassant avec une lionne.

Le prince avait quitté les collines de Tankon. Tout le pays de Kanga lui appartenait. Il allait reconnaître, et sans Fonabio, les frontières de son royaume.

La peine du garçon était immense. Son prince l'avait abandonné. Fonabio ne méritait pas cette disgrâce •.

Il ne pleura pas devant Tiémokô.

« Tu as cru que tu étais autre chose qu'une petite mouche, dit le vieux sorcier d'un ton rude. Maintenant tu sais que tu n'es rien de plus.

• — Une *disgrâce* est la perte des faveurs de quelqu'un.

— Mais Tiémokô...

— Il n'y a pas de mais. Tu ne pensais pas que tu étais un lion, non!

— Tu crois que Naba ne reviendra plus?

— Je ne sais pas.

— Il ne pourra pas m'oublier, j'en suis sûr.

— Je ne sais pas.

— J'en suis sûr, répétait l'enfant.

— Tu crois toujours tout savoir, toi, petite mouche. »

D'une voix sèche, le vieux bonhomme coupait court à la discussion. Le petit était inconsolable. Tiémokô, sans le montrer, mesurait l'étendue de sa peine. Mais ce sont les épreuves qui trempent un homme. Et plus elles sont rudes, plus l'homme est fort.

« Fonabio, allume le feu et fais cuire le riz.

— Oui, Tiémokô. »

(à suivre)

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Naba était-il devenu un animal redoutable ? Qu'est-ce qui nous prouve qu'il avait atteint son plein développement et une force remarquable ? Pourquoi Fonabio ne le craignait-il pas ? Quel mot indique le lien qui existait entre Fonabio et Naba ?

2 Pourquoi Fonabio fut-il *bouleversé* par ce qu'il vit ?

3 Fonabio eut une *peine immense*. Ne se mêlait-il pas un autre sentiment à cette peine ?

4 Fonabio se sentait exclu, rejeté. Recherchez les deux phrases où cette idée, confirmée par le mot *disgrâce*, est exprimée.

5 Pourquoi Tiémokô parle-t-il *d'un ton rude ?* Trouvez une autre expression, de sens voisin, employée aussi à propos de Tiémokô. Tiémokô était-il insensible ? Relisez la phrase qui fait comprendre pourquoi il se comportait de cette manière.

6 Que veut dire : *ce sont les épreuves qui trempent un homme ?* A quelle épreuve Fonabio venait-il d'être soumis ? Pourquoi l'avait-elle particulièrement atteint ?

17 | La chasse aux ÉLÉPHANTS

FONABIO revenait à Baoukrou par la forêt. Le garçon fit demi-tour dès qu'il entendit l'appel des sifflets de chasse.

La vieille brousse lui refusait son lion mais elle lui donnait les éléphants. Fonabio les aperçut se découpant comme une fresque gigantesque sur l'arête dénudée du champ de pierrailles où il avait cette nuit effrayé les engoulevents •.

Un vieux chef ouvrait la marche, la tête courbée sous le poids de ses défenses jaunies. La peau de sa cuirasse battait ses cuisses. Il allait seul à vingt pas de la harde •, balançant la trompe et scandant son pas. Derrière lui se pressaient les grosses têtes, les mâles au manteau gris, aux pointes luisantes.

Venaient ensuite les femelles, lourdes, rondes, de peau presque rosée. Les éléphanteaux marchaient sous le ventre de leur mère et jusque sous leurs pattes.

Enfin, fermant la marche, de très jeunes mâles dont les défenses pointaient à peine de chaque côté de leur petite gueule triangulaire.

Le troupeau défila à deux cents pas de Fonabio.

« Le rogue... » murmura le garçon.

L'animal isolé suivait de loin la harde dont on l'avait chassé. C'était un mâle puissant, plus jeune et mieux armé que le chef de la tribu. Une bête hargneuse et redoutable...

Ses oreilles avaient été lacérées au cours des combats de printemps. Une de ses défenses était tronquée.

Hors du clan où il aurait dû recevoir sa place parmi les grosses têtes, le banni s'entêtait à suivre sa tribu.

Fonabio regarda le troupeau descendre la pente presque abrupte semée de gros blocs de rochers.

Les grands animaux doués d'une souplesse incroyable se balançaient en équilibre sur leurs longues jambes.

Marlow arriverait à temps aux abords de la forêt claire étagée en avant du vallon pour couper la route aux éléphants. Et Fonabio serait aussi là pour assister à la rencontre. Il était au vent de la bête. Il pouvait courir et dévaler la pente sans alerter le troupeau.

• — Les *engoulevents* sont des oiseaux d'une trentaine de centimètres, au bec largement fendu, qu'on trouve dans les grands bois, particulièrement le soir.

• — La *harde* : la troupe de bêtes fauves. Dans le texte, il s'agit de la troupe d'éléphants. Par quels autres mots (trois), cette troupe est-elle désignée ?

Les sifflets de chasse s'étaient tus.

Marlow et ses hommes se cachaient à leurs postes de guet, un peu en retrait du vaste espace aux arbres clairsemés • qu'allaient traverser les pachydermes •.

Fonabio s'approcha sans se montrer. Il participait déjà à cette chasse. Fodé, son père, avait été le plus intrépide • meneur des chasseurs de Baoukrou, le plus grand comme disait Tiémoko.

Le sang du garçon brûlait de cette fièvre qui vous monte brusquement dans le corps quand approche le moment décisif. Avant la rencontre de l'homme et de la bête, la brousse se tait. Elle fait silence comme pour prévenir ses seigneurs que le danger est là.

Imitant à cet instant le chef pisteur de Marlow, Fonabio s'accroupit, déposa par terre son arc et son carquois •, détacha de son cou le collier de gris-gris •. Puis les ayant séparés, il les rangea côte à côte sur une termitière et récita les phrases de l'invocation •. Tous les chasseurs les connaissent.

Elles conjurent le mauvais sort •, donnent la force et le courage. Mais surtout elles demandent à la brousse la permission de s'attaquer aux plus nobles de ses bêtes...

Les éléphants s'avançaient. Un barrissement sauvage éclata comme un son de trompette. Le signal d'alerte. Et aussitôt une détonation... Une autre...

Le meneur de la harde se dressa, tordant sa trompe, battant l'air de ses deux pattes de devant. Puis il s'écroula comme une masse.

La panique s'emparait du troupeau. Les animaux affolés fuyaient de tous les côtés, se bousculant, ouvrant leurs vastes épaules.

Une fuite éperdue...

Fonabio vit Marlow recharger son fusil, viser, tirer...

Le rogue n'accusa pas le coup.

Dans cette débandade, l'éléphant à la défense tronquée avait tourné en rond avant de charger. Surpris par cette attaque imprévue, Marlow ne parvint pas à l'arrêter avec sa première balle.

Le rogue, furieux, arrivait sur le chasseur.

Marlow faillit être renversé et foulé au pied. Il se jeta de côté, bondit, la carabine au poing, évita de justesse l'éléphant lancé sur sa trace.

• — Des arbres *clairsemés* : peu serrés

• — Les *pachydermes* sont des animaux à peau épaisse; les éléphants, les rhinocéros, les hippopotames sont des pachydermes.

• — Est *intrépide* celui qui ne craint pas le danger, le péril. En quoi Fonabio se montra-t-il *intrépide ?* Qu'y avait-il à redouter ?

• — Un *carquois* : un étui destiné à recevoir des flèches.

• — Une *invocation* est une prière. Fonabio adresse cette prière aux *gris-gris* : ce sont des amulettes, des fétiches, des petits objets auxquels il confère un pouvoir magique, capable de *conjurer le mauvais sort*, de détourner de lui les forces mauvaises qui pourraient lui être destinées. Dites ce que Fonabio sollicitait encore en récitant comme tous les chasseurs les *phrases de l'invocation*.



Ph. Jacana - Bel - Vienne

Les Noirs épouvantés avaient prestement grimpé dans les arbres.

Talonné de si près, Marlow ne pouvait pas se retourner pour tirer un second coup.

Il essayait seulement d'échapper à la poursuite effrayante, en faisant perdre sa trace à l'animal. Il tournait brusquement autour d'un gros arbre, repartait en ligne droite et faisait aussitôt un autre crochet.

Mais l'éléphant, les défenses basses, la trompe à la pointe des herbes, le suivait à l'odeur comme un limier.

Marlow s'épuisait. Le pied accroché dans une liane, il buta et faillit s'abattre à vingt pas de l'éléphant. Essoufflé, il reprit sa course. Fonabio le vit se diriger vers les buissons près desquels il se tenait accroupi.

Le garçon n'hésita pas une seconde. Il s'élança et, à toutes jambes, se précipita au-devant de Marlow coupant la route du rogue. Et si près de l'animal que l'éléphant abusé changea de piste et se lança sur la trace de cette nouvelle odeur. Celle de l'enfant noir.

La « petite mouche » était plus leste que Marlow et sa poitrine pouvait soutenir longtemps un grand souffle.

Fonabio tourna à son tour d'arbre en arbre pour freiner l'élan de l'éléphant. Il s'éloigna, revint vers le découvert, cherchant des yeux l'endroit où Marlow s'était arrêté et reprenait haleine. Fonabio entendait derrière lui le martèlement lourd et le souffle rauque de la bête. Il courait... courait... emmenant sur sa trace l'éléphant pour qu'il passe devant le canon de fusil de Marlow.

Le rogue prit la balle à la saillie de l'épaule. Il fléchit sur son avant-train, se releva. Emporté par son élan, il alla s'abattre à vingt pas, fauchant les herbes de sa trompe.

A quelques mètres de là, Fonabio à bout de souffle s'était laissé tomber dans les fougères.

« Mon petit gars.. »

(à suivre)

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Lorsqu'il entendit *l'appel des sifflets de chasse,* Fonabio était-il près des éléphants ?

2 Malgré la distance, Fonabio les *aperçut* parce que leurs formes massives se *découpaient,* se détachaient, se profilaient *sur l'arête dénudée du champ de pierrailles* comme *une fresque gigantesque,* une peinture aux dimensions énormes et il put observer le troupeau. Dans quel ordre les bêtes défilaient-elles ?

3 Relisez la description du *rogue.* Le mot *rogue* signifie fier, arrogant. Pourquoi a-t-il mérité et reçu ce surnom ? Trouvez les phrases qui prouvent que sa fierté l'a entraîné à user de sa force. Comprenez-vous pourquoi il a été chassé, *banni ?* Pourquoi *s'entêtait-il à suivre sa tribu ?*

4 L'odeur de Fonabio peut-elle parvenir aux éléphants ? Lisez la phrase qui le précise. Que signifie donc l'expression : *il était au vent de la bête ?*

5 Comment Marlow s'y prenait-il pour *essayer d'échapper à la poursuite de l'animal ?*

6 Que fit alors Fonabio ? Distinguez les trois moments de son intervention.

18 | IL FAUDRA ALLER loin... loin...

Naba est bien revenu... Malheureusement il s'est attaqué bassement à l'homme et il n'est plus aux yeux de tous qu'un tueur d'hommes dont il faut se débarrasser...

A CETTE heure, dans la case de Tiémoko, Fonabio partageait avec le vieux sorcier l'écuelle• de riz qu'on avait apportée pour le souper.

Là-haut, à Tingréda, Marlow et les chasseurs parlaient à mots couverts du lion à abattre.

Ici, et également à voix basse, on parlait du tueur d'hommes. Naba...

C'était Naba. Un grand lion blessé qui traînait la patte. Fonabio n'en pouvait plus douter. Et pourtant il se refusait à croire que ce fût vrai.

Naba! Son lion! Son compagnon de jeux, son frère de chasse!

« Ce n'est pas possible, Tiémoko.

— Tout est possible.

— Je ne veux pas... je ne veux pas!

— Petite mouche! murmura Tiémoko qui ne savait que dire en face de la détresse• de l'enfant.

— Ils vont le tuer, Tiémoko. Je ne veux pas! Que faire, dis, que faire?

— Attends.

— Comment le sauver?

— Attends... ma vieille tête est fatiguée. Il y a peut-être un moyen.

— Dis, Tiémoko.

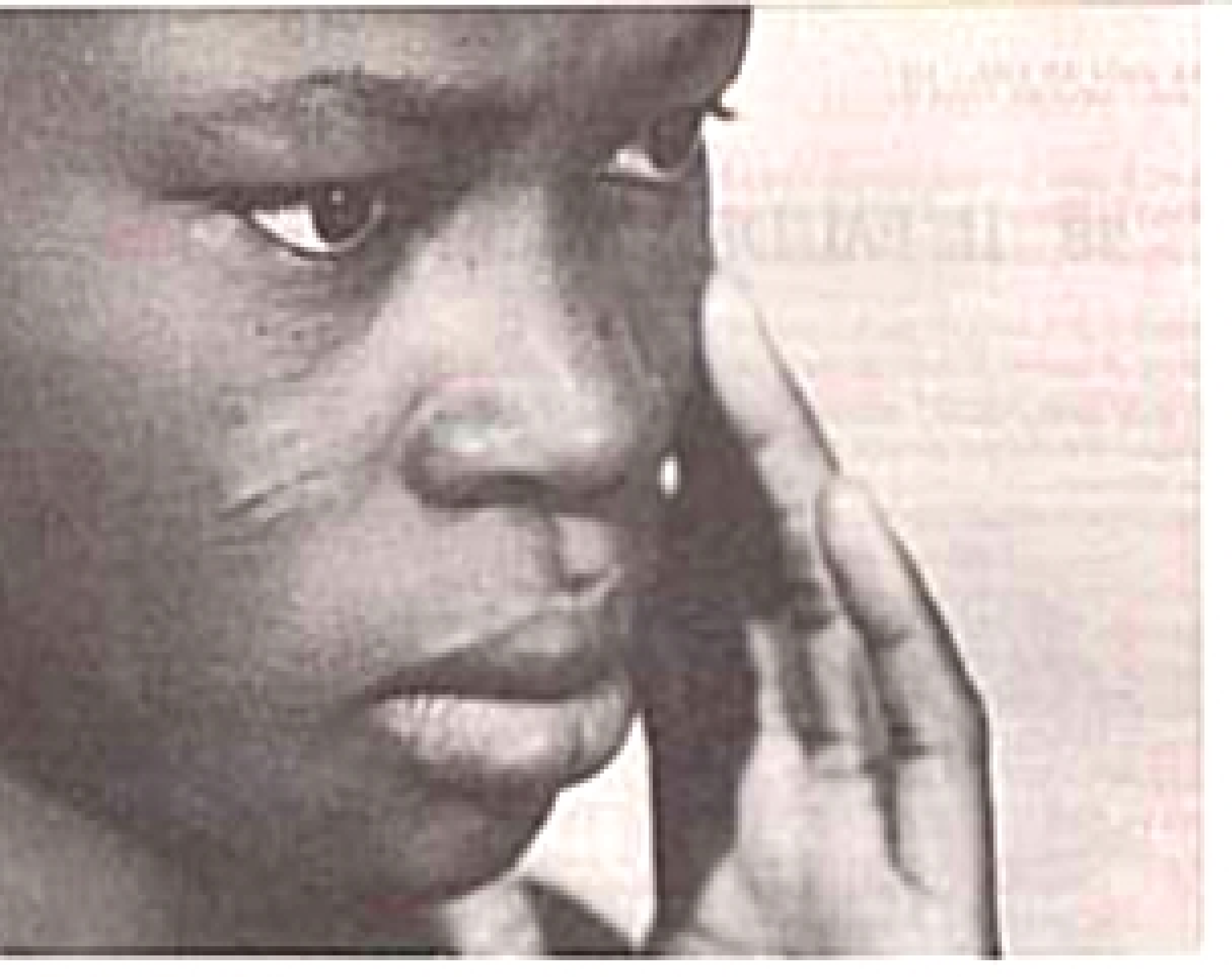
— Mais il ne faudrait pas perdre de temps. Tu n'as pas apporté ta carabine. Tant pis. Tu prendras un de mes arcs et une poignée de flèches. Tu en auras besoin au retour.

— Au retour? répéta Fonabio.

— Oui, car il te faudra aller loin, très loin. Tu vas partir avec lui. Tu m'as bien dit qu'il te suivrait n'importe où... Il

• — Une *écuelle* : une sorte de grand vase creux ressemblant à un grand bol.

• — La *détresse* : le sentiment d'abandon, la profonde douleur causée par la peine de l'enfant.



Ph. [illegible]

faut que tu t'en ailles, que tu sortes du pays de Kanga. Que tu passes la Volta. Et que tu marches encore et encore. Comprends-tu ?

— Je comprends, Tiémoko.

— Tu pourras peut-être le sauver.

— Tu crois ?

— Oui, si tu le perds, là-bas... s'il ne peut plus revenir sur ta trace. Alors petit ?

— Je ferai comme tu dis, Tiémoko. »

Il ne restait plus que cette chance de salut* pour Naba.

« Tu éviteras les villages, Fonabio.

— Oui.

— Tu éviteras les chemins.

— Oui.

— Emporte un peu de farine de mil dans ton sac, et une poignée de [illegible]. »

Fonabio était équipé, prêt à partir...

« Bonne route, Fonabio. Et n'oublie pas qu'il te faut aller loin... très loin ! »

* [illegible]

Un peu avant minuit, Fonabio atteignit les collines de Tamboni. Il était fiévreux. Naba n'aurait-il pas déjà commencé sa chasse ?

Le prince était allongé aux abords de la caverne. Pour une fois, Fonabio le surprit, et sautant d'un bloc de roche se laissa tomber sur lui. Le lion en grondant l'enferma dans ses pattes.

« Naba ! Naba !... répétait Fonabio en se blottissant contre la bête. Tu ne sais pas... Tu voulais le tuer ! Tamboko dit que tu as perdu la tête... Qu'est-ce qu'on t'a fait ? De quoi te venges-tu ? Tu as attaqué un homme. Tu chasses l'homme... Naba. »

Le lion n'entendait que la voix qui caresse. Sa patte énorme était douce sur la poitrine nue de Fonabio.

« Il faudra aller loin, Naba... très loin. Tamboko l'a dit. »

Le lion redressa la tête, humant le vent qui lui apportait l'odeur des antilopes. Il se releva et attendit que Fonabio fût debout. Puis, en balançant les épaules, le mufle au ras des herbes, il s'engagea sur le sentier de la mare...

Naba retrouvera-t-il la piste de Fonabio ? Rentrera-t-il au pays des hommes qui avaient décidé de l'abattre ? Lisez le livre « Fonabio et le lion » et vous apprendrez encore qu'un jour, en des circonstances dramatiques, déchiré entre l'amour qu'il portait à Marion, le chef blanc, et celui qui le liait à Naba, Fonabio dut choisir.

René GUILLOT
Fonabio et le lion
Idéal-Bibliothèque - HACHETTE

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1. Naba occupe toutes les conversations. Qui parlait de lui ? De quelle manière parlait-on de lui ? Relevez deux expressions qui le qualifient.
2. Pourquoi Marion et les chasseurs [illegible] ? [illegible] ? Pourquoi parlait-on à voix basse dans la case de Tamboko ?
3. Fonabio, qui se refusait à croire que ce fût vrai, désigne le lion de quatre manières différentes. Relevez-les. Qu'ont-elles de commun ? Sont-elles tout à fait synonymes ? Quelle est l'expression qui montre le mieux le lien qui existe entre Fonabio et le lion ?
4. Pourquoi Fonabio [illegible] ? [illegible] ?
5. Naba se doutait-il de ce qui se tramait contre lui ? Comprenait-il les reproches de Fonabio ? Relevez le passage qui le prouve.

19 | la bonne femme

Il y avait une fois un bonhomme qui s'appelait Gudbrand; il vivait dans une ferme isolée et placée sur un coteau lointain; aussi l'appelait-on Gudbrand du Coteau.

Maintenant il faut savoir que ce Gudbrand avait une excellente femme; mais ce qui est plus rare, c'est que Gudbrand connaissait le prix d'un pareil trésor. Aussi les deux époux vivaient-ils dans une paix profonde, jouissant de leur commun bonheur, sans s'inquiéter ni de la fortune ni des années. Tout ce que faisait Gudbrand, sa femme l'avait pensé et souhaité par avance, si bien que le bonhomme ne pouvait rien toucher, rien changer, rien remuer dans la maison, sans que sa compagne ne le remerciât d'avoir deviné et prévenu un désir •.

• — *Prévenir un désir*, c'est aller au-devant de ce désir, le satisfaire avant qu'il ne soit exprimé.

La vie, du reste, leur était facile : la ferme leur appartenait, ils avaient cent écus dans un tiroir de leur buffet et deux bonnes vaches à l'étable. Rien ne leur manquait; ils pouvaient vieillir doucement sans craindre la fatigue et la misère, sans avoir besoin de la pitié ni même de l'amitié d'autrui.

Un soir qu'ils causaient ensemble de leurs travaux et de leurs projets, la femme de Gudbrand dit à son mari :

— Cher ami, il me vient une idée : vous devriez prendre une de nos vaches et la mener vendre à la ville; celle que nous garderons suffira pour nous donner du beurre et du lait. Qu'avons-nous besoin de nous fatiguer pour les autres? Nous avons de l'argent qui dort dans le tiroir, nous n'avons pas d'enfants, ne vaudrait-il pas mieux ménager nos bras • qui vieillissent? Vous aurez toujours de quoi vous occuper au logis; il ne vous manquera jamais de meubles ni d'outils à réparer, et moi je resterai davantage auprès de vous avec ma quenouille et mon fuseau.

• — *Ménager* nos bras : ne pas les fatiguer

Gudbrand trouva que sa femme avait raison, comme toujours; dès le lendemain, par une belle matinée, il se rendit à la ville avec la vache qu'il voulait vendre. Mais ce n'était pas jour de marché, il ne trouva pas d'acheteur.



— Très bien! très bien! dit Gudbrand; au pis aller, j'en serai quitte pour reconduire ma vache où je l'ai prise; j'ai du foin et de la litière pour la bête, et la route n'est pas plus longue en revenant qu'en allant.

Sur quoi il reprit tranquillement le chemin de sa maison.

Au bout de quelques heures, et comme il se sentait un peu fatigué, il rencontra un homme qui menait un cheval à la ville, une bête de forte encolure, toute sellée et toute bridée. « La route est longue et la nuit vient vite, pensa Gudbrand. A tirer ma vache je n'en finirai pas, et demain il faudra recommencer cette promenade. Voilà un cheval qui ferait mieux mon affaire; je rentrerais chez moi aussi fier qu'un bailli •. Qui serait heureuse de voir son mari passer en triomphe comme un empereur romain? Ce serait la femme du vieux Gudbrand. »

Sur cette réflexion il arrêta le maquignon •, et il échangea sa vache contre le cheval.

Une fois monté, il eut quelque regret. Gudbrand était vieux et lourd, le cheval était jeune, vif, ombrageux • ; au bout d'une demi-heure, le cavalier marchait à pied, tenant la bride au bras et tirant à grand'peine une bête qui dressait sa tête au vent ou se cabrait à chaque pierre de la route.

• — Un *bailli :* un officier qui rendait la justice au nom du roi ou d'un seigneur.

• — Un *maquignon :* un marchand de chevaux, souvent peu scrupuleux.

• — Un cheval *ombrageux* est très facile à effrayer, il a peur de son ombre. Trouvez dans le texte des attitudes qui montrent bien le caractère du cheval.

— Mauvaise acquisition, pensait-il, quand il aperçut un paysan qui poussait devant lui un porc gras à lard et dont le ventre touchait à terre.

— Un clou qui est utile vaut mieux qu'un diamant qui brille et ne sert à rien, dit Gudbrand; ma femme le répète souvent. Et il changea son cheval contre le porc.

C'était une heureuse idée, mais le bonhomme avait compté sans son hôte. Dom pourceau • était las et ne voulait plus bouger. Gudbrand parla, pria, jura; ce fut en vain. Il tira le porc par le museau, il le poussa par derrière, il le battit de tous les côtés, peine perdue. Le cochon resta dans la poussière comme un vaisseau échoué dans la vase. Le fermier se désolait quand passa devant lui un homme menant une chèvre, qui, le pis tout gonflé de lait, sautait, courait, cabriolait avec une vivacité qui charmait les yeux.

— Voilà ce qu'il me faut, s'écria Gudbrand; j'aime mieux cette chèvre, si gaie, si vivante, que cet ignoble et stupide animal.

Sur quoi, et sans rien donner en retour, il changea le porc contre la chèvre.

(à suivre)

• — *Dom* pourceau : maître pourceau. *Dom* est une abréviation du mot latin *dominus*, qui veut dire maître.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *Gudbrand connaissait le prix d'un pareil trésor.* De quel trésor s'agit-il ? Que signifie l'expression *connaître le prix ?* Pourquoi est-ce *rare* de savoir estimer ce que l'on possède ?

2 Quelles étaient les conditions de vie de Gudbrand et de sa femme ? *La paix profonde* dans laquelle ils vivaient, le *commun bonheur* dont ils jouissaient peuvent-ils s'expliquer uniquement par leur *vie facile ?*

3 Qui souhaite la vente d'une vache ? Pourquoi ?

4 Quel fut le premier échange de Gudbrand ? Pourquoi était-ce une *mauvaise acquisition ?* A qui Gudbrand songea-t-il en prenant le cheval ? D'après le texte, comment un *empereur romain* passait-il devant son peuple après un succès militaire ?

5 *Un clou qui est utile vaut mieux qu'un diamant qui brille et qui ne sert à rien,* dit Gudbrand en citant un proverbe. Qui est le *clou utile ?* Qui est le *diamant ?*

6 Un *vaisseau* est un navire ; s'il est *échoué dans la vase,* c'est-à-dire s'il touche la boue du fond de la mer, il ne peut plus naviguer, il est immobilisé. Expliquez la comparaison avec le cochon.

7 Précisez les échanges successifs faits par Gudbrand quand il eut le cheval. Qu'en pensez-vous ?

20 la bonne femme (suite)

TOUT alla bien pendant une demi-heure. La demoiselle aux longues cornes entraînait Gudbrand, qui riait de ses folies; mais quand on n'a plus vingt ans, on se lasse vite de grimper sur les rochers; aussi le fermier, rencontrant un berger qui gardait son troupeau, ne se fit-il aucun scrupule de troquer sa chèvre • contre une brebis. « J'aurai autant de lait, pensa-t-il, et cette bête-là, du moins, sera tranquille; elle ne fatiguera ni ma femme ni moi. »

Gudbrand avait bien jugé : rien de plus doux que la brebis. Elle n'avait pas de caprices, elle ne donnait pas de coups de tête, mais elle n'avançait pas et elle bêlait toujours. Séparée de ses sœurs, elle voulait retourner auprès d'elles, et plus Gudbrand la tirait, plus elle gémissait misérablement.

— Au diable la sotte pécore •! s'écria Gudbrand; elle est aussi têtue et aussi pleurnicheuse que la femme de mon voisin. Qui me délivrera de cette bête bêlante, pleurante, gémissante? A tout prix je m'en débarrasse.

— Marché fait, si vous voulez, compère, dit un paysan qui passait; prenez-moi cette oie grasse et de bonne mine, cela vaudra mieux que ce méchant mouton qui va crever dans une heure.

— Soit, dit Gudbrand; mieux vaut une oie vivante qu'une brebis morte.

Et il emporta l'oie avec lui.

Ce n'était pas chose facile : l'oiseau était mauvais compagnon. Inquiet de ne plus se sentir à terre, il se défendait du bec, des pattes et des ailes. Gudbrand fut bientôt las de lutter.

— Pouah! dit-il, l'oie est une vilaine bête; ma femme n'en a jamais voulu à la maison.

Sur quoi, à la première ferme où il s'arrêta, il troqua l'oie contre un beau coq, riche en plumage et bien éperonné •.

Cette fois, il était satisfait; le coq, il est vrai, criait de temps en temps d'une voix trop enrouée pour charmer des oreilles délicates; mais comme on lui avait ficelé les pattes et qu'on le tenait la tête en bas, il finissait par se faire à son sort. Le seul

• — *Il ne se fit aucun scrupule de troquer* sa chèvre contre une brebis : il n'éprouva aucune inquiétude à échanger sa chèvre contre une brebis. Pourquoi aurait-il dû se faire du souci? L'échange, le troc est-il équitable? Quel motif valable se trouva-t-il pour justifier cet échange?

• — La *sotte pécore* : la bête stupide; c'est la brebis *têtue* et *pleurnicheuse* qui est ainsi désignée.

• — Bien *éperonné* : dont l'éperon (l'ergot, la griffe placée à l'arrière de la patte) est bien développé.



désagrément, c'est que la journée avançait. Gudbrand, parti avant l'aurore, se trouvait le soir à jeun et sans argent. La route était longue encore; le fermier sentait que ses jambes faiblissaient et que son ventre criait famine : il fallait prendre un parti héroïque •.

Au premier cabaret, Gudbrand vendit son coq pour un écu, et, comme il avait bon appétit, il dépensa jusqu'au dernier sou pour se rassasier •.

— Après tout, pensa-t-il, à quoi me servirait un coq quand je serais mort de faim?

En approchant de la maison, le seigneur du Coteau se mit à réfléchir sur la singulière façon dont avait tourné son voyage.

Avant d'entrer chez lui, il s'arrêta à la maison du voisin Pierre-la-Barbe-Grise, comme on le nommait dans le pays.

— Eh bien! compère, dit la Barbe-Grise, comment ont été vos affaires à la ville?

— Comme-ci, comme-ça, répond Gudbrand; je ne peux pas dire que j'aie été heureux, je ne peux pas me plaindre non plus.

Et il conta tout ce qui lui était arrivé.

• — Un *parti héroïque* : une résolution à laquelle on recourt en désespoir de cause parce qu'il n'y en a pas d'autre et à laquelle on se résout même si elle coûte beaucoup.

• — Se *rassasier* : manger à sa faim, manger jusqu'à en avoir assez.

— Voisin, dit Pierre, vous avez fait là de belles besognes; vous serez joliment reçu par votre ménagère. Que le ciel vous protège! Pour dix écus je ne voudrais pas être dans vos souliers.

— Bon, dit Gudbrand du Coteau, les choses auraient pu tourner plus mal pour moi; mais à présent je suis tranquille et j'ai l'âme en repos. Que j'aie eu tort ou raison, ma femme est si bonne, qu'elle n'aura pas un mot à dire sur tout ce que j'ai fait.

— Je vous écoute voisin, et je vous admire; mais avec tout le respect que je vous dois, je ne crois pas un mot de ce que vous me dites.

— Voulez-vous parier que j'ai raison? dit Gudbrand du Coteau.

Pierre resta à la porte de la chambre pour écouter les deux époux.

(à suivre)



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Pourquoi Gudbrand ne garda-t-il pas la chèvre ? A qui pensa-t-il en l'échangeant ? N'en sera-t-il pas de même au moment d'un autre échange ? Lequel ?

2 En échangeant la brebis contre une oie, Gudbrand sait qu'il perd au change. Quelle excuse trouve-t-il pour se justifier ?

3 *Le seigneur du Coteau se mit à réfléchir.* A quel moment réfléchit-il ? Que fait-il ? Essayez de donner les raisons de cet acte.

4 Que pensez-vous de la réponse qu'il fait au voisin qui lui demande *comment ont été ses affaires en ville ?* Qu'auriez-vous répondu ?

5 Gudbrand, parti avec une vache à vendre, rentre sans rien. Pensez-vous vraiment que sa femme sera satisfaite ? Imaginez l'accueil qu'une autre fermière ferait à son époux.

21 la bonne femme (fin)

Bonsoir, ma vieille, dit Gudbrand.

— Bonsoir, répondit la bonne femme; est-ce vous, mon ami? Dieu soit béni! Comment votre journée s'est-elle passée?

— Ni bien ni mal, dit Gudbrand. Arrivé à la ville je n'ai trouvé personne à qui vendre notre vache, aussi l'ai-je échangée contre un cheval.

— Contre un cheval! dit la femme, c'est une bonne idée, je vous en remercie de tout mon cœur; nous pourrons donc aller en char à l'église, comme tant de gens qui nous regardent de si haut • et qui ne valent pas mieux que nous. S'il nous plaît d'avoir un cheval et de le nourrir, nous en avons le droit, je pense; nous ne demandons rien à personne. Où est le cheval? Il faut le mettre à l'écurie.

• — Des gens qui nous *regardent de haut* : qui nous méprisent.

— Je ne l'ai pas amené jusqu'ici, dit Gudbrand; chemin faisant • j'ai changé d'avis : j'ai troqué le cheval contre un porc.

• — *Chemin faisant* : en route.

— Voyez-vous, dit la femme, c'est juste ce que j'aurais fait à votre place. Cent fois merci. Maintenant, quand mes voisins viendront me voir, j'aurai, comme tout le monde, un morceau de jambon à offrir. Qu'avons-nous besoin d'un cheval? On aurait dit : « Voyez les orgueilleux; ils regardent comme au-dessous d'eux • d'aller à pied à l'église. » Il faut mettre le porc sous son toit.

• — Ils *regardent comme au-dessous d'eux* : ils considèrent comme indigne d'eux.

— Je n'ai pas amené le porc, dit Gudbrand; chemin faisant, je l'ai changé contre une chèvre.

— Bravo! dit la bonne femme; que vous êtes un homme sage et entendu! En y réfléchissant, qu'aurais-je fait d'un cochon? On nous aurait montrés du doigt, on aurait dit : « Voyez-vous, ces gens-là, tout ce qu'ils gagnent, ils le mangent. » Mais avec ma chèvre j'aurai du lait, du fromage, sans parler des chevreaux. Mettez vite la chèvre à l'étable.

— Je n'ai pas amené la chèvre non plus, dit Gudbrand; chemin faisant je l'ai troquée contre une brebis.

— Je vous reconnais là, s'écria la ménagère; c'est pour moi que vous avez fait cela. Suis-je d'âge à courir par monts et par



vaux • après une chèvre ? Mais une brebis me donnera sa laine et son lait. Mettez la brebis à l'étable.

— Je n'ai pas amené la brebis non plus, dit Gudbrand ; chemin faisant je l'ai changée contre une oie...

— Merci, merci de tout mon cœur, dit la bonne femme. Qu'aurais-je fait d'une brebis ? J'ai bien un rouet • et un métier mais c'est une rude besogne que de tisser, et quand on a tissé il faut couper, tailler et coudre ; il est plus simple d'acheter des habits comme nous avons toujours fait ; mais une oie, une oie grasse, sans doute, voilà ce que je désirais. J'ai besoin de duvet pour notre édredon, et j'ai depuis longtemps la fantaisie de manger quelque jour une oie rôtie. Il faut enfermer la bête au poulailler.

— Je n'ai pas non plus amené l'oie, dit Gudbrand ; chemin faisant je l'ai échangée contre un coq.

— Cher ami, dit la bonne femme, vous êtes plus sage que moi. Un coq, c'est admirable ; cela vaut mieux qu'une horloge qu'il faut remonter tous les huit jours. Un coq, cela chante tous les matins à quatre heures et nous dit qu'il est temps de louer Dieu et de travailler. Une oie, qu'en aurions-nous fait ? Je ne sais pas faire de cuisine, et pour mon édredon, Dieu merci ! il ne manquera pas de mousse plus douce que le duvet ; vite, le coq au poulailler.

• — Courir par *monts et par vaux* : de tous côtés.

• — Un *rouet* est une machine qui servait autrefois à filer et dont la *roue* était actionnée par une pédale. On filait aussi avec une *quenouille et un fuseau*. (Rappelez-vous la première lecture.)

— Je n'ai pas non plus amené le coq, dit Gudbrand; car, à la tombée du jour, je me suis senti une faim de chasseur, et j'ai été obligé de vendre le coq pour un écu, sans quoi je serais mort de faim.

— Dieu soit loué de vous avoir donné cette bonne idée! dit la ménagère; tout ce que vous faites, Gudbrand, est toujours selon mon cœur. Qu'avons-nous besoin d'un coq? Nous sommes nos maîtres, je crois; personne n'a d'ordre à nous donner; nous pouvons rester au lit aussi tard qu'il nous plaît. Vous voilà, mon cher ami, je suis heureuse et n'ai besoin que d'une chose, c'est de vous sentir près de moi.

Alors Gudbrand ouvrit la porte :

— Eh bien! voisin Pierre, qu'est-ce que vous dites? Allez chercher vos dix écus.

Et il embrassa sa vieille femme sur les deux joues avec autant de plaisir et plus de tendresse que si elle n'avait eu que vingt ans.

Édouard LABOULAYE
Contes bleus - Conte norvégien
FLAMMARION-JEUNESSE



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 La femme approuve l'échange de la vache contre un cheval : *c'est une bonne idée,* dit-elle. Ne dira-t-elle pas juste le contraire ?

2 La femme est-elle embarrassée d'avoir approuvé son mari pour l'échange du cheval contre un porc lorsque Gudbrand lui dit avoir *troqué* ce porc contre une chèvre ? Comment s'en tire-t-elle ?

3 Après chaque échange, la femme découvre les désagréments de l'animal perdu et vante les mérites de la nouvelle acquisition : quel mot, répété plusieurs fois, lui permet de mieux souligner les avantages de l'animal qu'elle croit être celui que son mari rapporte ?

4 Pour chaque animal, recherchez d'une part la phrase qui en vante les mérites, d'autre part, la phrase qui en découvre les désagréments.

5 N'y a-t-il pas une phrase, vers la fin du récit, qui nous fait comprendre que la femme avait, par avance, tout pardonné à son mari et que peu lui importe d'avoir tel ou tel animal ? Lisez cette phrase. Pourquoi s'est-elle donné tant de peine à justifier les échanges de son mari ?

22 | LE MILAN

CIVA et Kâli, deux chats siamois, dorment couchés l'un contre l'autre sur la margelle • brûlante du puits en plein soleil. C'est quatre heures de l'après-midi. Le travail bat son plein. Les ouvriers sont dans la vigne ; Macha, la vigneronne, est au lavoir avec les servantes. Tous les volets de la maison ont été fermés à cause de la chaleur. Où sont les maîtres ?

Rien ne bouge. C'est parfait. Un ciel immobile sur une terre immobile, et nous, immobiles comme deux chats de pierre sur la pierre du puits. Pas un bruit, pas un murmure, pas un seul petit vent qui glisse. Le monde arrêté. C'est bien.

Le temps d'un clin d'œil, j'aperçois un grand oiseau immobile au fond du ciel immobile. C'est encore bien.

Je referme l'œil.

Aïe! Je savais que cela ne pouvait pas durer longtemps. C'était trop beau. Ce cri pointu! Il entre dans ma tête comme une vrille. De l'électricité me court le long du dos. Je ne vois plus qu'étincelles. L'épouvantable volaille qui somnolait au poulailler s'est éveillée et accourt sur nous.

— Voici la mère poule flanquée de ses dix-huit poussins, la pire commère • de cette ridicule espèce. Et cott cocott par ci! et cott cocott par là! sans arrêter une seconde. Ah! Civa, de seulement l'apercevoir au loin qui franchit le portail de la basse-cour je sens mes dents grincer.

— Et moi, mon échine caressée à rebrousse-poil.

— Elle arrive, toutes ses plumes ébouriffées et toujours en colère pour rien. Personne, sauf le chien, ne fait autant d'embarras •. As-tu remarqué comme elle se dandine en marchant ? Quelle prétention •!

— Elle nous a vus; elle dirige vers nous son petit œil furibond •, elle s'enfle encore, elle va éclater. Elle croit pour de bon nous faire peur.

— C'est à rire.

— Allez-vous en tous les deux, cott cott, laissez mes enfants tranquilles, je vous défends de les toucher.

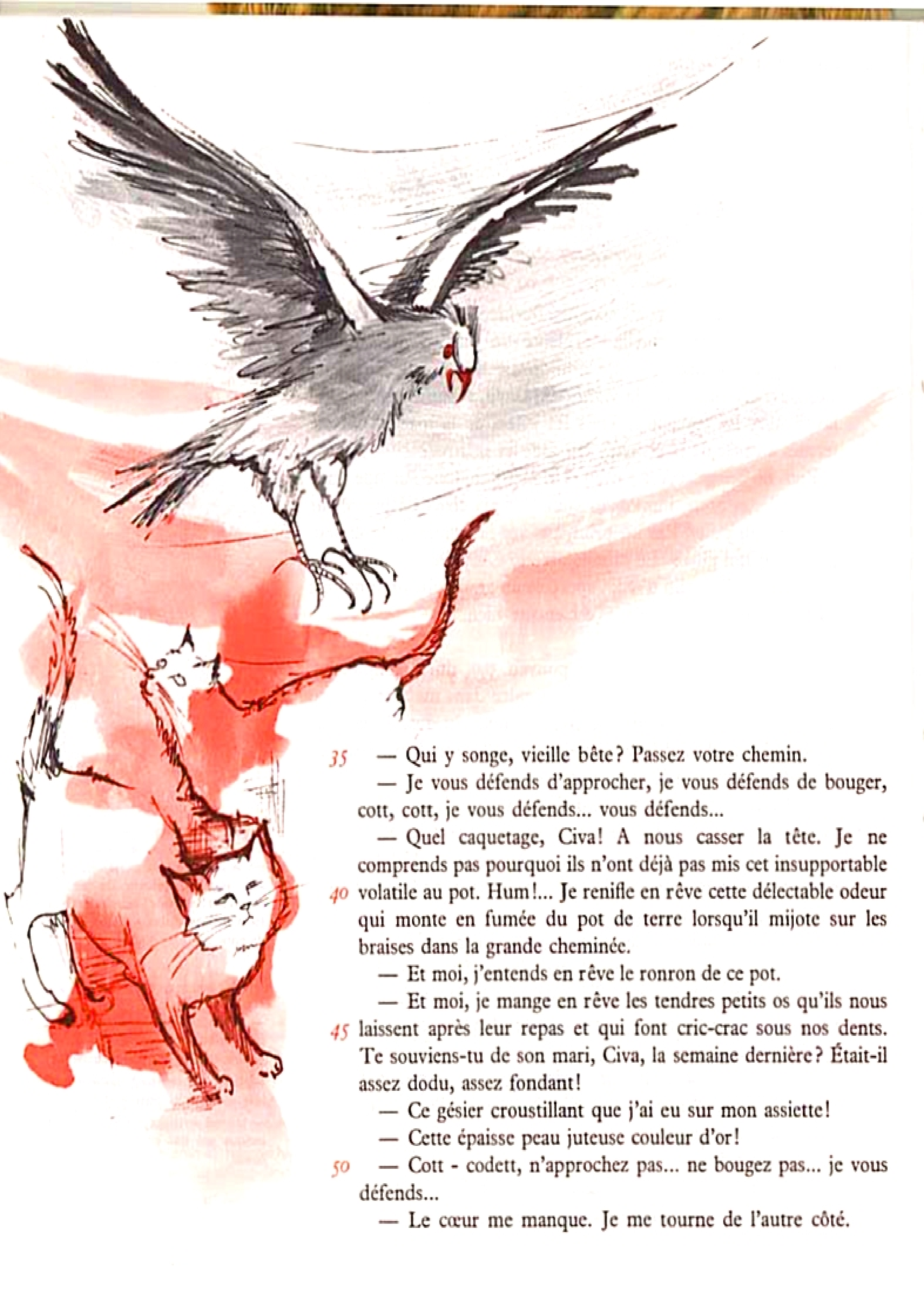
• — La *margelle* du puits : le rebord de pierre, circulaire, qui entoure l'ouverture du puits.

• — La *pire commère* : une commère est une femme curieuse et bavarde. Elle est *la pire* : la plus grande qui soit. Avez-vous vu accourir les poules, avez-vous entendu leur caquetage lorsque l'une d'elles a trouvé un ver de terre, par exemple ?

• — *Faire autant d'embarras* : manifester très visiblement son existence, sa présence; se donner de l'importance.

• — Quelle *prétention* ! quelle haute idée elle a de sa personne !

• — Un œil *furibond* : dont le regard indique une très grande colère, une *fureur*.



— Qui y songe, vieille bête? Passez votre chemin.

— Je vous défends d'approcher, je vous défends de bouger, cott, cott, je vous défends... vous défends...

— Quel caquetage, Civa! A nous casser la tête. Je ne comprends pas pourquoi ils n'ont déjà pas mis cet insupportable volatile au pot. Hum!... Je renifle en rêve cette délectable odeur qui monte en fumée du pot de terre lorsqu'il mijote sur les braises dans la grande cheminée.

— Et moi, j'entends en rêve le ronron de ce pot.

— Et moi, je mange en rêve les tendres petits os qu'ils nous laissent après leur repas et qui font cric-crac sous nos dents. Te souviens-tu de son mari, Civa, la semaine dernière? Était-il assez dodu, assez fondant!

— Ce gésier croustillant que j'ai eu sur mon assiette!

— Cette épaisse peau juteuse couleur d'or!

— Cott - codett, n'approchez pas... ne bougez pas... je vous défends...

— Le cœur me manque. Je me tourne de l'autre côté.

— Des personnes de race royale, comme nous...

Mais quelle ombre s'étend tout à coup sur eux jusqu'à les recouvrir comme si un énorme nuage noir était passé devant le soleil ? Et soudain, les cris de rage se changent en cris de terreur •. C'est un vacarme si différent que Kâli et Civa se retournent d'un bloc et qu'ils sautent en l'air pour retomber droit sur leurs griffes, le poil debout, la queue doublée, les yeux rouges. Un animal fantastique • est là, sur eux, presque à les toucher, un oiseau gigantesque, ailes grandes ouvertes, bec béant •, pattes crochues et quelles pattes ! immenses, en fer noirci et dur comme des tenailles. Si Civa et Kâli n'étaient pas paralysés par l'épouvante •, ils auraient déjà fui n'importe où, droit devant eux au bout du monde, au lieu qu'ils restent là changés en pierre.

La petite poule s'est gonflée démesurément, ses ailes battent très vite, elle a fait passer sa nichée derrière elle, et maintenant face au monstre, le front bas comme un bouclier, elle continue à crier :

— N'avancez pas... N'y touchez pas... Je vous défends... Cott cott... Je vous défends...

(à suivre)

• — Un animal *fantastique* : extraordinaire, qu'on n'a jamais vu. Quels sont les aspects effrayants de cet animal ?

• — Bec *béant* : grand ouvert. *Béer*, c'est tenir la bouche ouverte longtemps.

• — L'*épouvante* : une très grande peur, une *terreur*.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Les deux chats croient *le monde arrêté*. Dites quels signes peuvent leur faire croire à cette situation. Pourquoi trouvent-ils que *c'est bien ?*

2 Civa et Kâli aiment-ils la mère poule ? Par quelles expressions désobligeantes la désignent-ils ? Quelles sensations éprouvent-ils lorsqu'ils l'entendent ou la voient ? Quel sort lui souhaitent-ils ?

3 *Je renifle en rêve... Et moi, j'entends en rêve* . . . Quel *rêve* commun font les chats ? Qu'en pensez-vous ?

4 Qu'est-ce qui sort les chats de leur rêve ? Qu'aperçoivent-ils ? Qu'entendent-ils ? Que voudraient-ils faire ? Pourquoi ne le font-ils pas ? Cherchez l'expression qui dit qu'ils sont véritablement *paralysés*.

5 Civa et Kâli se montrent-ils aussi courageux que la poule ? Qu'est-ce qui peut expliquer le courage de la mère poule ?

6 Les « *N'y touchez pas* . . . *Je vous défends* . . . » de la poule s'adressaient-ils aux chats, comme ceux-ci le croyaient ? La mère poule avait-elle compris ce qu'était le *grand oiseau immobile au fond du ciel immobile ?*

23 LE MILAN (fin)

Le gros oiseau est suspendu au-dessus d'elle, si près qu'il pourrait la toucher, et, bien sûr, cela lui paraît tellement comique la résistance qu'ose lui opposer cette poulette de rien du tout, qu'il commence par en rire, d'un rire terrible qui ressemble aux grincements d'une grille rouillée qu'on ouvrirait dans le ciel.

— Oh! c'en est trop, pense Kâli, si raide et si crispé dans sa robe beige qu'on croirait un cep de vigne tordu, je ne puis plus le supporter, qu'on en finisse.

— Qu'elle lui donne à croquer un ou deux petits grassouillets et qu'il s'en aille, pense Civa.

Sur quoi retentit de nouveau le grand rire sinistre • qui fait froid dans le dos.

• — Un rire *sinistre* : qui annonce un malheur, qui est effrayant. Il *fait froid dans le dos*, parce que la peur qu'il cause entraîne la contraction des vaisseaux sanguins, donc le reflux du sang ; d'où la pâleur du visage, la sensation de froid dans le dos.

— Comme si j'allais me contenter d'un ou deux petits quand le régal entier est ici servi tout chaud. A la chasse! En avant! Mes chers petits, eux aussi, ont faim dans leur nid.

Et il fonce dans un tourbillon de plumes sombres auxquelles se mêlent les plumes blanches de la petite poule, comme une tempête de neige souillée par endroits. Il a beau plonger, rapide comme la foudre, elle arrive partout avant lui : à droite, sur un poussin blanc qu'elle repousse, à gauche, sur un poussin blanc qu'elle envoie rouler au loin avant qu'il ait pu le saisir. Quel combat!

Les chats hurlent, cramponnés au montant du puits. C'en est trop pour leurs nerfs fragiles. Ciel! Voici qu'un filet rouge descend du dos de la petite poule le long des plumes blanches.

— La vue du sang me rend malade, Civa.

— Moi aussi, Kâli.

Elle faiblit, la petite poulette, son ton baisse •, sa crête pend déchiquetée; elle se défend toujours, elle court toujours — moins vite, moins vite! — d'un côté, de l'autre, partout où se dirige l'oiseau; mais ses battements d'ailes maintenant ressemblent à des appels désespérés : au secours!

• — Son *ton baisse* : son ardeur au combat diminue.



Milan (Ph. Jacana - Brosselin)

Et j'ai entendu, moi Orso, le diable de chien, moi qui ne dors jamais que d'un œil dans ma niche! Une brise qui passait par là m'a apporté une effroyable odeur de fauve• ; je me suis aussitôt dressé, le nez au vent. Sauve qui peut! ai-je crié, ouah! ouah! Me voici, c'est moi, j'accours, si vite que mon ventre rase l'herbe. Tiens bon, petite poulette, tu es sauvée, j'arrive.

— Oh! qu'est-ce encore? pensent de nouveau les chats. Nous nous sentons devenir fous. Cette trompette à présent, cette masse de poils rouges, comme une boule de feu qui a bondi entre les assaillants•, va, vient, revient, tourne et retourne, en zigzags, en éclairs, si vite qu'elle est partout à la fois. Évidemment, c'est lui, c'est encore lui le matamore•. Comment aurait-il pu ne pas venir mettre son grain• dans une si merveilleuse bagarre? La bagarre, mais c'est ce qu'il aime le mieux!

— Oui, oui, j'adore la guerre, les disputes, le tintamarre, les cris que je pousse, les coups que je reçois, les grands galops qui m'emportent. C'est moi, me voici, Orso-le-vainqueur, Orso-le-terrible. Ote-toi de là, petite poule blanche. Vous allez voir ce que vous allez voir.

• — Une odeur de *fauve* : une odeur de bête sauvage, comme l'aigle, le cerf, le lion. Le fauve est ici le milan, un oiseau de proie.

• — Les *assaillants* : les combattants, ceux qui montent à l'*assaut* l'un de l'autre. Qui sont les assaillants, dans la lecture?

• — Le *matamore* : celui qui fait le brave, mais ne l'est pas beaucoup en réalité. C'est un *fanfaron*.

• — *Mettre son grain* dans la bagarre : s'occuper d'une chose qui ne regarde pas; ici, la lutte entre la poule et le milan.

— Quel fanfaron • !

— Ouah ! ouah ! Regardez : déjà, le milan remonte en traçant de grands cercles comme s'il ne pouvait pas se décider à s'en aller. Quels cris de fureur il pousse ! Ses gros yeux ronds lancent du feu. Mais il remonte, il remonte.

Il rapetisse, il est déjà loin, il s'arrête, il se tient immobile très haut, il regarde si je suis toujours là, il voudrait cracher sur moi.

Mais que venez-vous faire à présent, vous autres, quand tout est fini ? Comme si j'avais besoin de vous ! Comme si je ne suffisais pas ! Il y a longtemps que la petite poule blanche serait morte si l'on vous avait attendus... Ces ouvriers en sueur, qui dégringolent du haut du vignoble, ces femmes échevelées • qui accourent du lavoir, tous agitant à bout de bras des fourches, des rateaux, des balais, n'importe quoi, ils sont risibles à présent !

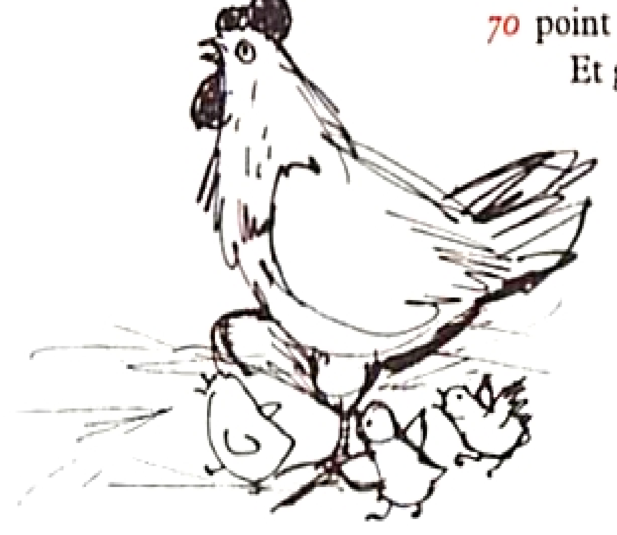
• — Des femmes *échevelées* : dont les *cheveux* sont en désordre. Pourquoi sont-elles échevelées, dans le texte ?

Ils se montrent le ciel, ils crient : « Le milan... Le milan... »

Eh bien ! quoi ? Il n'y en a plus de milan. Il n'y a plus qu'un point noir en fuite vers la montagne.

Et grâce à qui ? Je vous le demande, hein, grâce à qui ?

Louise BELLOCQ
Contes de mes bêtes au vent
Éd. CASTERMAN



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Le milan espère-t-il capturer sa proie facilement ? Que pense-t-il de la *résistance qu'ose lui opposer cette poulette de rien du tout ?*

2 La mère poule paraît-elle décidée à défendre vaillamment ses poussins ? Qui semble devoir être victorieux ?

3 Quelles sont les réflexions des chats sur le *combat ?* Qu'en pensez-vous ?

4 Quel personnage nouveau, et inattendu, intervient ? Comment les chats le voient-ils ? Éprouvent-ils pour lui une grande sympathie, une amitié ? Relevez les divers noms qu'ils lui donnent.

5 De quelle manière le chien intervient-il ? En résulte-t-il un heureux effet ? Que pense-t-il lui-même de cette intervention ? Que pense-t-il de l'arrivée *des autres, quand tout est fini ?* Qu'est-ce qui lui apparaît le plus *risible* chez eux ?

6 *Il n'y a plus qu'un point noir en fuite vers la montagne.* Imaginez et dites ce que peuvent penser les chats. Imaginez ce que peut faire et dire la poule.

24

AU VILLAGE ESQUIMAU DE CAP-NORD

les enfants et le *renardeau*

C'ÉTAIT une tiède journée du mois d'août. La lumière dorée du soleil inondait la toundra, cette grande plaine sans arbres qui s'étend le long de la côte nord de l'Alaska.

Un lourd silence pesait sur le village esquimau de Cap-Nord, au bord de l'immense plage où les femmes réparaient leurs filets, tandis que les eaux verdâtres de l'océan déferlaient sans trêve • sur le sable.

Mark MacRoy, jeune garçon de treize ans, et sa petite sœur Milly sortirent du poste commercial de leur père et longèrent en hâte les tentes esquimaudes. Les chiens de traîneau, enchaînés, se mirent à renifler et à les observer d'un œil soupçonneux •.

Ils dépassèrent la maison en bois démontable où leur mère faisait la classe durant l'hiver et coururent à travers les herbes, en direction de la rivière.

Milly, toute joyeuse, éclatait en petits rires et babillait, tandis qu'elle gambadait autour de son frère. Sur son sweater bleu clair, ses courtes nattes blondes s'agitaient drôlement à chacun de ses sauts.

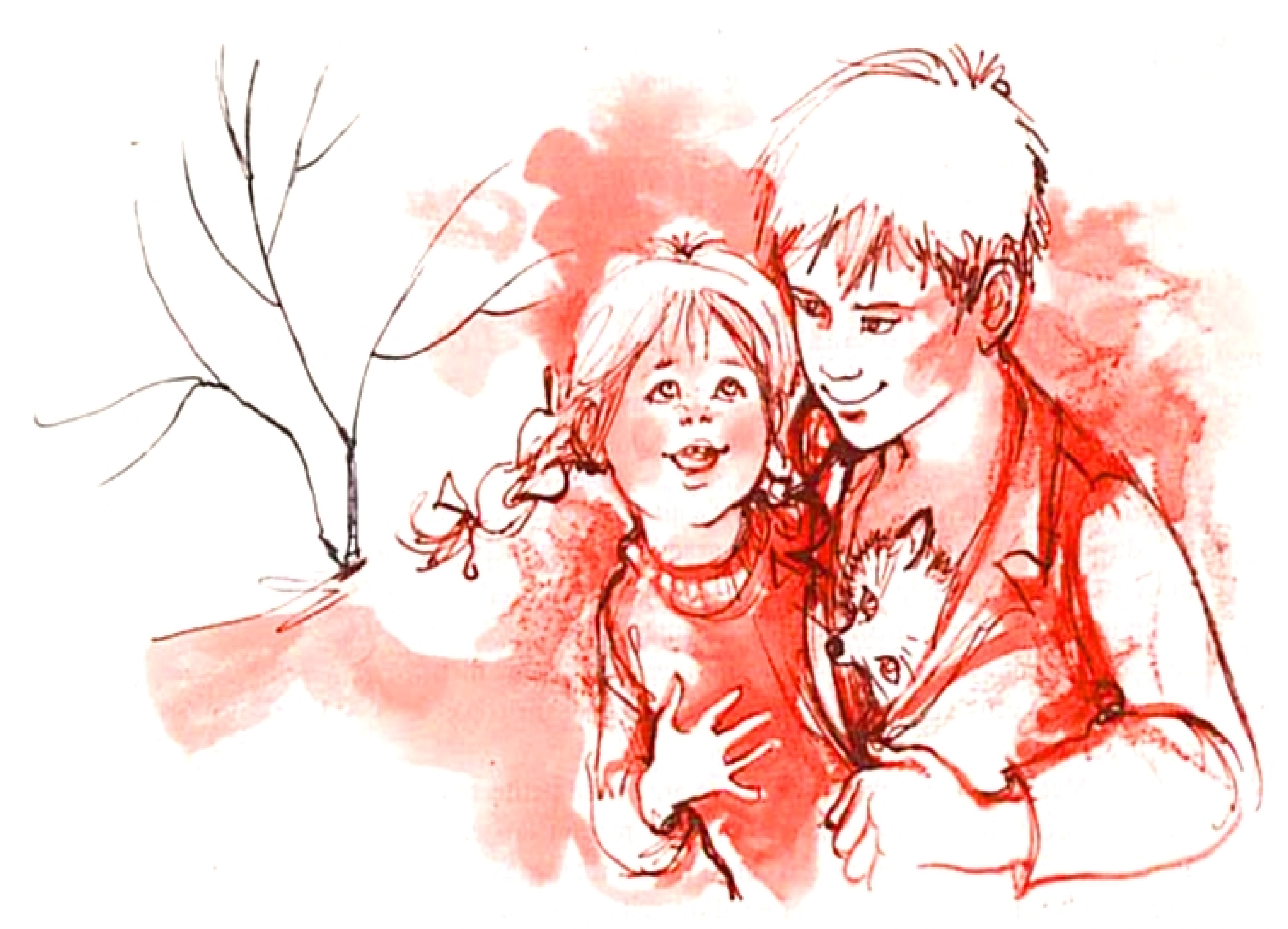
Mark comprenait sa joie : c'était la première fois qu'il lui permettait de le suivre dans une de ses mystérieuses expéditions.

En longeant la rivière, Mark oublia complètement les grands chiens de traîneau du village et il entrouvrit sa chemise : un nez pas plus gros qu'un bouton noir apparut, puis une petite tête gris-bleu aux yeux ronds et brillants, avec les oreilles dressées.

Ce renardeau de l'Arctique n'avait pas plus de deux mois. Sa fourrure gris bleuté semblait aussi douce et vaporeuse qu'une neige fraîchement tombée. Mais, à l'instant même où les pattes de Kali — le petit renard — touchaient le sol, il était déjà au bout de sa laisse de cuir brut.

• — Les eaux de l'océan *déferlaient sans trêve* sur le sable : les vagues venaient rouler et se briser sans cesse sur la plage.

• — D'un *œil soupçonneux* : d'un regard plein de doute et de méfiance. La suite du récit vous fait-elle comprendre ce que peuvent *soupçonner* les chiens qui ont *reniflé* au passage des enfants ?



— M'man dit que c'est un péché de garder une créature sauvage dans la maison, fit remarquer Milly en se penchant pour cajoler Kali, très occupé à creuser sous une grosse pierre plate. Et, s'il n'avait pas été orphelin et trop petit pour se débrouiller tout seul, on ne t'aurait jamais permis de le garder.

— Je le sais bien... Il y a à peine six semaines qu'Oka et moi nous avons sauvé le renardeau affamé des griffes d'une chouette des neiges, qui l'attaquait près de la tanière. La mère renarde venait d'être tuée d'un coup de fusil par un touriste. Mais Kali, à présent, n'est plus sauvage du tout. Je l'ai bien dressé, tu sais!

Kali continuait à creuser, et Mark repoussa du pied la pierre. Le renardeau se jeta sur le coin mis à découvert et fouilla frénétiquement• avec ses deux pattes de devant.

Le sable volait de tous côtés et bientôt apparurent trois œufs de canard et le corps d'un petit plongeon• nouvellement éclos, tout hérissé de plumes naissantes. Mark n'en fut pas surpris, car il avait souvent observé des renards en train de creuser des trous, afin d'y enterrer des réserves de nourriture pour l'hiver.

• — Il fouilla *frénétiquement* : avec agitation excessive. Pourquoi le renardeau creuse-t-il avec tant d'ardeur, de *frénésie* ?

• — Un *plongeon* est un oiseau plongeur aux pattes palmées qui vit dans les régions boréales.

Il permit à Kali d'avaler un des œufs et recouvrit de sable le petit plongeon et les autres œufs, puis il replaça la pierre.

Et, tandis qu'ils suivaient la berge du Sitkin, la rivière indolente•, Mark ordonna à Kali de marcher sur ses talons. Le renardeau trottait tout contre lui, levant la tête de temps à autre comme pour demander : « Est-ce que je le fais bien, oui ou non? »

— Tu as vu, Milly? dit Mark, éclatant d'orgueil. Il a suivi parfaitement pendant une trentaine de pas. C'est un nouveau record. Mais il est encore trop jeune pour fixer son attention sur quelque chose pendant longtemps.

— Peux-tu le faire asseoir?

— Pas encore! Il força la petite bête à s'asseoir et lui enleva sa laisse. « Maintenant, reste là! Allons, reste! »

Kali se dressa et lécha le doigt que Mark agitait devant son nez. Milly le trouva si comique qu'elle éclata de rire.

— Reste! commanda Mark, puis il se releva et s'éloigna un peu, faisant signe à Milly de le suivre.

— Mais, Mark, est-ce qu'il ne va pas se sauver?

(à suivre)

• — La rivière *indolente* : nonchalante, qui coule paresseusement.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Sur un globe terrestre ou un planisphère, repérez le pôle Nord, le cercle polaire *arctique*. Cherchez l'*Alaska*, au nord-est de l'Amérique.

2 D'après le texte, qu'est-ce que la *toundra ?* Le sol en est gelé une grande partie de l'année et seules des mousses y poussent.

3 Comment comprenez-vous : *à l'instant même où les pattes de Kali touchaient le sol, il était déjà au bout de sa laisse de cuir brut ?*

4 Pourquoi est-ce mal *de garder une créature sauvage à la maison ?* Pourquoi a-t-on permis à Mark de conserver le renardeau ?

5 Un *record* est un exploit, généralement sportif. Quel *record* le renardeau vient-il de remporter ?

6 Pourquoi Mark est-il *éclatant d'orgueil ?*

25 | RETOUR des chasseurs au village

MARK fit la moue... Si elle tenait toujours Kali pour un animal sauvage, elle ne tarderait pas à changer d'idée!

— Ne te tracasse pas pour ça, depuis plusieurs jours déjà, Oka et moi nous l'avons dressé •, afin qu'il ne se sauve plus!

• — *Dresser* un animal : c'est l'instruire, le forcer, lui donner une certaine éducation, afin de le mettre à notre service.

Lorsqu'il eut fait trois mètres, il se retourna et siffla. Kali commença aussitôt à japper en sautant autour d'eux, jusqu'à ce que Mark se décidât à le prendre dans ses bras et à lui donner un bout de viande séchée.

C'était ce que le renardeau attendait, et il remercia son jeune maître en lui lançant de grands coups de langue sous le menton.

Mark avança brusquement vers Kali sa main ouverte, et le renardeau l'arrêta avec une de ses pattes de devant. Mark essaya plusieurs fois d'atteindre son petit adversaire •, mais les pattes étaient toujours plus rapides. Kali sautait d'avant en arrière avec des jappements excités : « Yip... yip... », car c'était là un jeu qu'il adorait.

• — Un *adversaire* : quelqu'un que l'on combat.

— P'pa et M'man riraient bien s'ils voyaient ses manières. Ils ne savent pas que tu l'as entraîné à la boxe. Mais est-ce que tu es obligé de le dresser en cachette?

— Oui, cela fait partie de mon plan, dit Mark. Dimanche prochain, je vais emmener P'pa ici pour qu'il en ait la surprise. Lorsqu'il verra ce que Kali peut faire, il me permettra de le garder.

— Oh! Mark, si tu pouvais réussir! s'écria Milly, les yeux brillants.

Mark attacha de nouveau la laisse de cuir au collier de peau de phoque et constata :

— Pour le moment, sa couleur bleu grisâtre lui donne l'air sale. Mais tu verras, cet hiver il redeviendra d'un blanc aussi pur que le lapin des neiges. Je crois bien que je serai le seul garçon au monde à avoir un renard blanc de l'Arctique apprivoisé •.

• — *Apprivoiser* un animal, c'est le rendre moins farouche, moins sauvage.

Cette pensée l'enchantait et c'était presque trop beau pour qu'il y crût tout à fait. Il aurait bien voulu dire à Milly que Kali dormait, blotti contre sa poitrine comme une boule de fourrure

tiède et soyeuse, et qu'il ne pouvait plus, à présent, supporter l'idée de se séparer de son petit compagnon. Mais il se demanda si Milly le comprendrait...

Pendant un moment, ils pataugèrent • de façon à ce que Milly pût voir comment Kali se débrouillait à la nage. Et alors, comme les ombres du soir commençaient à s'allonger et que les oiseaux sillonnaient • encore le ciel, ils retournèrent, sans trop se presser, vers le village.

Tout à coup, ils se regardèrent... Les hurlements des chiens leur parvenaient.

— Tu entends? dit Milly, et les gens crient aussi!

— Je parie que les chasseurs de morses • sont revenus, s'écria Mark, viens vite!

Ils remontèrent la pente en rampant à travers le fouillis des saules nains, à une allure presque trop rapide pour le petit renard.

Comme ils atteignaient la toundra, ils virent de loin le village, avec le poste commercial rouge et blanc, l'école, les huttes recouvertes d'herbe, qui servaient d'habitations l'hiver aux Esquimaux, et, près de la mer, les tentes de toile où ils vivaient pendant l'été. Puis, au-delà, Mark aperçut sur la plage un grand

• — Ils *pataugèrent* : ils piétinèrent dans le sol détrempé.

• — Les oiseaux *sillonnaient* le ciel : ils le traversaient et leurs vols parallèles formaient comme des lignes, des *sillons* dans le ciel.

• — Les *morses* sont de gros mammifères vivant en troupes sur les bancs de glace des régions polaires. Ils ont parfois de fortes défenses d'ivoire. Leurs membres sont transformés en nageoires très courtes. On les chasse pour leur cuir et leur graisse.



bateau de peau qu'une foule entourait. Le village entier semblait être rassemblé là.

— Ce sont eux! s'écria Mark. Tu vois le bateau? Et Jocko est là aussi.

Même à cette distance, il était facile de reconnaître Jocko, le grand husky (chien esquimau) que Charlie-la-Banquise avait emmené à la chasse. Le chien était plus grand que les autres chiens de traîneau, et ressemblait davantage à un loup.

Milly et son frère traversèrent une plaine marécageuse entièrement recouverte de monticules spongieux•, constitués de plantes cotonneuses. A mesure qu'ils approchaient, ils entendaient mieux les rires et les voix, qui couvraient les hurlements des chiens enchaînés. Le bruit effrayait Kali et il tirait sur sa laisse.

— Tu sais ce que cela veut dire? Il va y avoir une fête de nuit, annonça Mark.

— Et peut-être aussi un grand festin et une danse au tambour!

W. LINDQUIST
L'appel du renard blanc
Éd. de l'Amitié. G. T. Rageot

• — Des *monticules spongieux* : des buttes, de petits sommets formés de plantes cotonneuses leur donnant la consistance d'une *éponge*.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *Nous l'avons dressé, afin qu'il ne se sauve plus.* Montrez en quoi consiste le dressage, ici.

2 *Tu l'as entraîné à la boxe,* dit Milly. Montrez comment le jeu de Mark et du renardeau ressemble à un combat de boxe.

3 *Cela fait partie de mon plan,* affirme Mark. De quel *plan* s'agit-il ? Pourquoi dresse-t-il Kali en cachette ? Qu'escompte-t-il en le montrant dressé à ses parents ?

4 Pourquoi Mark est-il si fier d'avoir réussi à *apprivoiser* un renard ?

5 Qu'est-ce qui retient Mark de se confier à Milly ?

6 Pourquoi le retour des *chasseurs de morses* a-t-il rassemblé le village ? Pourquoi y aura-t-il une *fête de nuit* et un *festin ?*

26 | DANS LA TERRE D'ALAND

la capture mouvementée des moutons

Katrina, fille de riches fermiers suédois, a suivi son mari, bon mais faible, dans la Terre d'Aland, lointain pays finlandais. Autour de « la plus grande île », ainsi que l'appellent les habitants, sont parsemés des milliers d'îlots plus petits. Katrina mène une existence misérable et doit travailler dur pour subvenir aux besoins de sa famille. Aujourd'hui, elle participe, chez le fermier Svensson, à la capture des moutons qui, pendant la belle saison, paissaient en liberté sur les îlots.

QUAND l'hiver fut déjà avancé et qu'il eut neigé plusieurs fois, les fermiers partirent pour les îlots afin de ramener les moutons et la jeune femme accompagna les domestiques de Svensson.

Il faisait très froid, elle avait revêtu une épaisse jupe et une petite jaquette qui venaient d'Osberbotten. Ils partirent à cinq : Svensson, ses deux valets de ferme, Gustav et Peter, la servante Lisa et Katrina.

Au-delà de la lisière de la forêt, près des clôtures, se trouvait un petit parc à bestiaux.

— Ah! dit Svensson, faut maintenant que vous mettiez la main sur les moutons pour les acculer • dans le parc.

• — *Acculer* les moutons : les repousser jusque dans un endroit où ils ne peuvent plus reculer.

Coupant à travers bois, les valets et les femmes, sur une même ligne, partirent à la recherche des bêtes et l'appel de Lisa résonnait dans l'air froid.

— Petits, petits, petits, venez...

Le gros Svensson lui-même, de sa voix de fausset •, essaya d'appeler les brebis, mais sans y parvenir, et sur ces entrefaites le pied lui manqua sur le rocher glissant, il se mit à jurer et à pleurnicher à la fois.

• — Une *voix de fausset* : une voix aiguë, semblable à une voix de femme ou d'enfant. Pourquoi cette voix est-elle particulièrement amusante chez Svensson ?

Gustav éclata de rire.

— Va donc, hé, lourdaud! T'aurais mieux fait de rester au coin du feu!

— Par ici, par ici, les voilà! cria Peter.

— Où ça, où ça?

Ce fut soudain dans le bois une course précipitée silencieuse, pour cerner le troupeau affolé, à demi sauvage, et le pousser dans le parc. Les bêtes effarouchées s'arrêtèrent et regardèrent les importuns•, puis s'enfuirent précipitamment.

• — Les *importuns* : ceux qui *importunent*, dérangent, incommodent. Dans le texte, ce sont les hommes qui troublent la tranquillité des bêtes, qui les poursuivent, les fatiguent par leurs interventions.

— Ça y est, ils sont sur le bon chemin.

— Au diable! Qu'ils ne s'en retournent pas maintenant.

La poursuite continua entre les taillis et les roches glissantes. Ils commençaient tous à avoir chaud; Katrina rejeta en arrière le gros fichu de laine qui recouvrait sa tête et continua de courir, ses boucles claires flottant au vent. Les moutons se laissaient facilement conduire, tout semblait bien marcher, mais tout à coup le troupeau tourna et piqua droit sur les barrières situées au Nord, où Katrina était postée.

— Katrina, Katrina, pour l'amour de Dieu, ne les laisse pas passer, hurla Lisa.

Comme une folle, Katrina se mit à sauter par-dessus les flaques d'eau et les arbres abattus. Mais, pour la seconde fois, les moutons tournèrent et fondirent sur elle comme un ouragan, malgré ses appels et ses gestes. Haletante, les joues en feu, la sueur au front, se lançant en avant, elle fit un effort désespéré pour repousser les animaux fous, mais elle glissa sur le verglas et tomba de tout son long tandis que le troupeau passait la haie et se perdait dans l'ilot.

— Au diable! jura un des hommes.

— Maintenant, on ne les aura plus, souffla la bonne.

La voix de Svensson se fit entendre derrière les buissons :

— Dites donc, les gens, vous avez tourné les moutons?

Peter vociféra• :

• — Peter *vociféra* : il parla en criant et avec colère; il éleva la *voix* très fort.

— Ah! ah! c'est toi qui as effrayé les bêtes alors qu'on les avait quasiment dans le bateau?

— Quoi?

— Quoi? Oui, ou bien tu te retireras du chemin, ou bien tes bêtes resteront ici tout l'hiver.

Svensson disparut : il avait peur.

Katrina se releva et se mit à pleurer. Elle redoutait toujours quelque accident. Les voix des autres se perdirent dans le lointain, les arbres frémissaient, et, au-delà du bois, on entendait le roulement sourd de la mer. Deux troncs grincèrent l'un contre l'autre dans le vent; au sommet d'un arbre, un oiseau chanta.

Un écureuil d'un gris rouge fila tout près de Katrina. Elle eut un profond soupir, mêlé de sanglots. Le bois était paisible et silencieux, l'air comme un baume•. Si elle avait pu rester là, assise sur cette pierre... Elle déplissa son fichu et le noua sur sa tête, puis elle se redressa et chercha son chemin en se guidant d'après les voix qu'elle entendait au loin.

Enfin, on parvint à pousser les moutons dans le parc et à les y enfermer. Svensson reparut et se mit à les compter; Katrina et Lisa attachèrent les pieds des bêtes, les valets les portèrent enfin dans le bateau où elles se serrèrent les unes contre les autres. Le retour se fit dans une humidité glacée. Grelottant, claquant des dents, ils rentrèrent au village.

— Katrina, dit Lisa, il faut que tu aies du chaud dans le corps. Mets-toi des habits secs et prends quelque chose de bouillant.

— Oui, murmura Katrina. Et elle pensa : comment avoir quelque peu chaud sans feu?

Car il aurait fallu d'abord aller chercher du bois dans la forêt.

— Bonne nuit, Katrina, dit Svensson de sa voix aiguë. Tu viendras demain pour aider à tondre les moutons, on te donnera de la laine en paiement.

— Bonne nuit, répondit Katrina.

Arrivée chez elle, elle but un peu de lait écrémé, et mangea un morceau de pain rassis et un hareng salé. Puis, secouée de frissons, elle se glissa dans le lit, tira sur elle tous les vêtements qu'elle put trouver. A l'aube seulement, elle s'endormit d'un sommeil agité.

(à suivre)

• — Un *baume* est, au sens propre, un médicament calmant fait avec une résine qui coule de certains arbres. L'air pur agit comme un *baume* et il calme et console Katrina; le mot est employé dans le texte au sens figuré.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Il s'agit de ramener les moutons à la ferme. Où sont ceux-ci? Pourquoi sera-ce difficile de les faire embarquer?

2 En quoi consistera la manœuvre pour rassembler les moutons avant l'embarquement? Cherchez dans le texte les deux verbes qui expriment l'idée générale de la manœuvre.

3 La capture se déroule dans des conditions particulièrement difficiles. Précisez-les en dessinant la lisière de la forêt, les clôtures, le parc à bestiaux et en indiquant les divers moments de la capture.

4 *Tout à coup, le troupeau tourna.* Que se passe-t-il? Pourquoi?

5 Svensson *reparut*. Pourquoi avait-il *disparu?* Pourquoi Peter, un des valets de ferme pouvait-il se permettre de parler sur le ton de la colère à son maître?

6 Katrina est particulièrement lasse. Lisez les phrases qui expriment les sentiments qu'elle éprouve. Trouvera-t-elle chez elle bien-être et réconfort? Pourquoi s'endormit-elle, à l'aube seulement, d'un sommeil agité?

27 | Un grand MARIAGE

La cérémonie se passe au début du siècle dans un village finlandais.

Au village, il y eut un grand mariage. Janne Eriksson épousa une fille de Storby, enfant unique d'un patron de galéasse • et d'excellente santé au surplus. Lui-même, il était fils unique.

• — Une *galéasse* ou *galéace* est un navire à rames et à voiles, plus lourd qu'une *galère* parce que le bateau est pourvu d'un pont, une partie qui protège les rameurs et permet la manœuvre des voiles.

C'était au plus mauvais mois d'hiver, alors que la neige était haute et le froid vif. Il n'y eut pas moins de cinq femmes pour faire la fournée; elles pétrirent la pâte et roulèrent les galettes du matin au soir, pendant deux semaines. On fit cuire, sans arrêter, du pain noir, du pain aigre, du pain de seigle, du pain de froment. On dut emprunter des tôles dans presque toutes les fermes du village; puis ce fut le tour des pâtisseries et on ne lésina • ni sur le beurre ni sur les œufs. Katrina eut la responsabilité de la fabrication de la bière et jamais elle ne brassa plus de cuveaux en une seule fois.

• — On ne *lésina* pas : on n'épargna pas, on ne fut pas avare. La *lésine* est l'épargne dans les choses les plus insignifiantes.

Pendant ce temps, les hommes apportaient les fanions et les drapeaux et dressaient les « arbres de mai » de chaque côté de la grille d'entrée. Les filles du domaine décorèrent la pièce pour la cérémonie. Le jour qui précéda le mariage, la fiancée arriva. C'était par une belle et claire journée de février, mais il faisait un froid mordant.

De partout, les gens étaient venus pour assister à l'arrivée de la jeune fille. Ils se tenaient serrés en un groupe étroit devant la grille. De chaque ferme, des petits enfants se précipitèrent joyeusement à la rencontre du cortège.

— Voilà la mariée! voilà la mariée!

Les fanions flamboyants montèrent dans les rayons du soleil d'hiver. Le premier couple apparut au sommet de la butte • et les autres suivirent un par un jusqu'à ce que le superbe cortège fût visible en entier.

• — Une *butte* : une petite colline.

Puis on aperçut le premier traîneau. Les chevaux fougueux défilèrent au pas, d'une allure digne et lente, cabrés sous la bride tendue. Plusieurs voitures, chargées du trousseau de la mariée, fermaient le cortège.



Pour ceux qui avaient la charge de tout préparer, la journée du mariage commença dès quatre heures du matin.

Vers midi, les plus lointains invités commencèrent à paraître. Il ne vint pas moins de douze traîneaux. Les attelages montaient de la baie du village, un à un, ou par deux, ou encore par trois, au carillon de leurs grelots. Une fois que tous les étrangers s'étaient successivement glissés hors des couvertures et des fourrures, les chevaux étaient emmenés; tout le village s'activait et chaque cour de ferme ressemblait à une cour d'auberge.

Les gens de l'archipel • arrivèrent à leur tour. Il y avait parmi eux des pêcheurs et des marins qui étaient venus des écueils • les plus lointains. Ils avaient fait des lieues et des lieues sur leurs bateaux brise-glace ou sur leurs luges •. Ils se rhabillèrent pour la cérémonie, car le froid les avait contraints de revêtir de fortes vestes de bure •, des gilets de cuir et des chaussons en peau de phoque, ce qui n'était pas une tenue pour des noces. Les femmes portaient de grands châles à longues franges, qui leur recouvraient la tête et les épaules et qu'elles nouaient à la taille. Tout ce groupe était joyeux.

• — Un *archipel* : un ensemble d'îles groupées dans une portion de mer. Les plus petites de ces îles sont ici les *écueils*, des rochers à fleur d'eau.

• — Une *luge* est une sorte de petit traîneau.

• — La *bure* est une grosse étoffe de laine, de couleur brune.

• — Des personnes *posées* : sérieuses, un peu graves. Quelles personnes ont, dans le texte, un caractère opposé ?

• — La ferme des *accordailles* : la ferme des fiançailles, du mariage ; la ferme où se sont faits les *accords* entre les familles et les nouveaux époux.

• — Un *métayer* : une personne qui exploite une terre qui ne lui appartient pas et donne en paiement au propriétaire une partie des récoltes.

Les fermiers de la « terre d'Aland » étaient des personnes posées •, qui aimaient à discuter d'agriculture et d'élevage; les gens de l'archipel ne demandaient qu'à bien s'amuser et à bien plaisanter. De vieux pêcheurs riaient dans leur barbe couleur de givre et leur visage hâlé par les vents se plissait de mille rides. Ils abordaient tout le monde avec une plaisanterie, sans oublier les femmes au travail, qui étaient au maximum de la bousculade. Enfin arrivèrent les villageois eux-mêmes, d'abord les femmes et les jeunes capitaines et propriétaires, dont la dignité exigeait qu'ils fussent les derniers à paraître.

Quand tous les invités furent rassemblés dans la ferme des accordailles •, le village sembla désert. Les seuls qui restaient chez eux étaient les enfants des métayers • et des gens de ferme, les vieux pères et une ou deux pauvres femmes qu'on n'avait vraiment pas pu utiliser pour les préparatifs...

Mais, dans la ferme des accordailles la fête battait son plein. Après la cérémonie du mariage, on se mit à table, puis on dansa; chacun devait danser avec le marié ou la mariée. Jusqu'aux cuisinières qui, l'une après l'autre, eurent aussi leur tour. Katrina était en train de valser autour de la pièce avec le frère d'Elvira, ou plutôt, elle était traînée en rond, car elle était tellement fatiguée qu'elle ne suivait plus la musique, lorsqu'on entendit plusieurs détonations. Les danseurs sursautèrent mais on se mit à rire et l'on continua à tourner avec la même ardeur. Ce n'était que la jeunesse qui s'amusait. Quand les détonations cessèrent, un grand cri s'éleva :

— La mariée! la mariée! la mariée!

(à suivre)

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *Il y eut un grand mariage.* En quoi est-il grand ? Pourquoi cet événement revêt-il tant d'importance ?

2 Quand commencèrent les préparatifs ? Qui y participait ? Dans votre village ou votre ville les mariages ont-ils de l'importance ? Comment se manifeste-t-elle ?

3 *Il n'y eut pas moins de cinq femmes pour faire la fournée.* De quelle fournée s'agit-il ? Lisez le paragraphe et dites ce que vous pensez de ce travail.

4 Pourquoi les villageois furent-ils *les derniers à paraître ?* Qui est arrivé avant eux ? Ils ont une *dignité,* une haute situation par comparaison avec les gens *de ferme.* Qu'en pensez-vous ?

5 Ce mariage semble vraiment mobiliser tout le village et tout le monde s'y trouve rassemblé. Cherchez et utilisez les deux phrases qui résument ces deux idées.

6 Les invités sont-ils les seuls à participer à la fête et à l'allégresse générale ?

28 | 

GUSTAV, le fils de Katrina, s'était acheté un chiot•. Il était fier de ce petit animal pataud• qui, disait-il, deviendrait un fameux chien de chasse. Einar avait fait un grand discours sur les pauvres qui ne songent pas à l'économie, mais qui se chargent de la nourriture d'une bête inutile et qui, par-dessus le marché, doivent en payer l'impôt. Katrina songeait en elle-même qu'il avait raison. Mais elle eut bientôt autant d'affection que Gustav pour la gentille petite pelote molle et poilue.

Le chiot avait à peine ouvert les yeux que Gustav alla chercher son fusil et le mit devant le menu museau.

— Tu vois le matou, Burre, tu vois le matou! Mords, Burre! répétait-il à longueur de journée pour réveiller et développer l'instinct de chasse• du chien.

Quand le chiot fut un peu plus grand, il dut apprendre tout ce qu'un chien bien élevé doit savoir : dire bonjour de la patte, répondre à : « Qu'est-ce qu'il dit, le chien? », chercher la casquette de Gustav. Gustav usait tellement de sucre pendant les leçons que Katrina s'en désespérait.

Au bout de quelques mois, la petite pelote informe était transformée en un grand chien magnifique, au poil ras, mais qui engloutissait sa boule de pain en un clin d'œil. Gustav l'emmenait chasser pour de vrai. Ils ramenaient des écureuils et des lièvres. Presque tous les deux jours on avait du civet de lièvre et on le partageait même avec les voisins. Gustav se faisait de l'argent de poche en vendant les peaux des écureuils. Et c'était Burre, l'intelligent, le gentil, le beau Burre qui était la cause de si bonnes chasses. Au dire de Gustav, il n'y avait jamais eu et il n'y aurait jamais dans l'histoire universelle un chien pareil. Le jeune homme et la bête ne faisaient qu'un, ils dormaient ensemble. Katrina riait quand elle voyait le museau du chien pointer sur l'oreiller auprès de la tête ébouriffée du garçon. La popularité de Burre atteignit son point culminant quand Gustav, grâce à lui, abattit un renard. Ce n'était pas une proie• facile et seuls les messieurs de la ville qui venaient à l'auberge de

• — Un *chiot* : un jeune chien de chasse.

• — *Pataud* : à grosses pattes qui donnent une démarche maladroite.

• — *L'instinct de chasse* : la faculté naturelle qui le rend apte à chasser sans jamais avoir appris.

• — Une *proie* : ce qu'on cherche à capturer et dont on s'empare avec force.



Torsö et qui battaient la campagne avec de vraies meutes • en abattaient quelquefois.

Quand le jeune homme revint chez lui, son butin • sur le dos et son chien sur les talons, il était si pleinement heureux qu'il volait plutôt qu'il ne marchait sur la colline. Il étendit la bête morte sur le plancher, au milieu de la pièce pour bien la regarder et l'admirer. La nouvelle étant parvenue au village, la petite chambre fut bientôt pleine de chasseurs. Gustav était à genoux au centre du groupe et il expliquait inlassablement comment Burre avait levé le renard, à quel endroit et de quelle façon lui, Gustav, avait tiré, comment le renard s'était abattu.

Gustav s'embarqua à bord d'un cabotier •. Il lui était pénible de se séparer de son chien et il demanda mille fois à Katrina de prendre bien soin de lui.

• — Une *meute* : une troupe de chiens courants dressés pour la chasse.

• — Le *butin* : ce qu'on prend à l'ennemi. Quel est ce *butin* dans le texte ?

• — Un *cabotier* ou *caboteur* : un bateau qui navigue à courte distance des côtes, pour transporter des marchandises.

Katrina fut très contente d'avoir la compagnie de Burre lorsqu'elle fut de nouveau seule dans la maison. Le chien la suivait partout : au pâturage, dans la forêt; il l'accompagnait aussi dans ses promenades solitaires. La nuit, son souffle profond au coin de la cheminée donnait à Katrina le sentiment d'une présence humaine.

Mais le chien lui causa beaucoup d'ennuis et, petit à petit, les choses empirèrent. Les voisins, les uns après les autres, se plaignirent que Burre faisait la chasse aux poules, tuait les poussins, volait les œufs et la nourriture de la volaille. Tout le village se mit à détester et à persécuter la pauvre bête, jetait sur lui de l'eau, des pierres, des bâtons, et l'animal revenait à la maison la queue entre les jambes.

Katrina essaya d'intercéder• et de réparer le mal le mieux qu'elle put. Mais on lui laissa entendre que des gens pauvres n'ont pas à garder une bête qu'ils ne peuvent nourrir.

• — *Intercéder* : intervenir pour obtenir le pardon.

Katrina demeurait souvent seule et mélancolique à caresser la belle bête brune qui reposait sur ses genoux.

— Pauvre Burre, murmurait-elle. Pauvre de tous les pauvres.

(à suivre)

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 L'achat du chiot était-il raisonnable ? Pourquoi ? Qu'en pense Katrina ? Qu'espère Gustav ?

2 Les espérances de Gustav se réalisent-elles ? Comment Burre compense-t-il les dépenses dont il a été la cause ?

3 *Au dire de Gustav, il n'y avait jamais eu et il n'y aurait jamais dans l'histoire universelle un chien pareil.* Que pensez-vous de cette affirmation ? Pourquoi Gustav est-il si fier de son chien ?

4 Burre se fait connaître de tous, il devient *populaire*. Pourquoi ? En quelle circonstance la *popularité* de Burre fut-elle la plus grande, *atteignit-elle son point culminant ?* Qu'est-ce qui prouve qu'il avait réussi quelque chose de particulièrement difficile ?

5 Quels ennuis Burre cause-t-il à Katrina ? Quelle est alors l'attitude des voisins ?

6 Que pense Katrina quand elle caresse le chien en lui disant : *Pauvre de tous les pauvres ?*

29 | NOËL à TORSÖ

Gustav est parti louer ses services comme valet d'hiver chez un fermier d'un village voisin. C'est Noël aujourd'hui et Katrina espère son retour...

L'HIVER fut long et lourd.

La veille de Noël, elle s'attendait à voir Gustav revenir à la maison. Elle avait décoré l'arbre de Noël, elle avait préparé des paquets, elle avait cuit des gâteaux aux épices et des bonshommes de froment avec des yeux de raisins secs. Elle avait servi le poisson macéré• de tradition et le riz aux amandes. Puis elle s'assit et elle attendit le fils. C'était Noël aujourd'hui, il devrait revenir. Elle alla sur le seuil et écouta. C'était une magnifique nuit de Noël. Le ciel était haut et profond et les étoiles semblaient briller les unes sur les autres tant elles étaient serrées. Sur la montagne, la neige scintillait, vierge, sans une trace. En bas, au village, il y avait plus de lumières qu'à l'ordinaire. C'était Noël, dans tous les foyers sauf dans le sien. Même la petite cabane de Beda était illuminée comme un château. Elle pouvait voir les bougies du sapin et les silhouettes des enfants qui couraient et sautaient. Lydia l'avait invitée à se joindre à eux, mais elle avait refusé, disant que Gustav allait venir.

Comme tout était silencieux, comme tout était clair et beau. Vraiment c'était ici le plus bel endroit où l'on pût habiter à Torsö. Elle pouvait voir chaque ferme, toute la vallée jusqu'à la baie. Comme les étoiles brillaient : ici c'était la Grande Ourse•, on le lui avait dit. Les trois Rois Mages avaient tout leur éclat. Elle n'était pas très sûre au sujet de Vénus, mais elle reconnaissait bien l'Étoile Polaire, c'était celle qui était tout au loin au nord. Il aurait dû y en avoir une autre, une grande étoile scintillante, l'Étoile de Noël. Où était-elle ?

Katrina rentra. Elle alluma une chandelle et ouvrit la Bible. Elle lut longtemps, verset après verset•. C'était comme si une main douce, calmante, se fût posée sur son cœur. Tard dans la

• — Le poisson *macéré* : qui a trempé dans un liquide destiné à lui donner du goût : saumure, vinaigre additionné de condiments... comme la *tradition*, la coutume transmise, le demande.

• — *La Grande Ourse* : une constellation, un groupe d'étoiles dont la disposition rappelle une sorte de chariot. Elle est proche de la *Petite Ourse* où se trouve *l'Étoile Polaire* qui indique la direction du pôle Nord. Les *trois rois Mages*, *Vénus* sont aussi des astres.

• — *Verset après verset* : paragraphe après paragraphe. Un *verset* est un petit paragraphe de la Bible ; chaque verset est numéroté.



soirée, elle referma le livre et elle alluma la lampe à pétrole sur l'étagère. Elle brûlerait toute la nuit. Au temps de son enfance, on laissait toujours les lampes brûler pendant la nuit de Noël. Puis, elle se coucha.

Elle se leva vers quatre heures du matin et se hâta d'éteindre la lampe. Ensuite, elle s'habilla, elle alla traire la vache, but le café et passa ses vêtements qu'elle mettait pour aller à l'église. Elle accompagna la famille de Beda et bientôt tout un petit groupe se joignit à eux sur le chemin de l'église. Les gens sortaient de chaque ferme. Les fermiers conduisaient leurs familles en traîneau; dans l'air on entendait distinctement le son des grelots. Dans chaque domaine, et jusque dans la plus pauvre cabane, on avait illuminé; aux fenêtres, les chandelles brillaient d'un éclat doux.

On voyait les sapins de Noël pleins de bougies. Les étables étaient aussi illuminées, car ceux qui restaient dans les maisons prenaient soin des bêtes et leur donnaient la ration supplémentaire de Noël.

Les étoiles étaient encore au ciel et la neige s'étendait immaculée sur les champs et les prés. Les arbres sombres de la forêt de Soderojen semblaient dormir d'un sommeil magique et la neige pesait sur leurs branches étalées. Les gens qui s'avançaient doucement sur le chemin entendaient parfois le bruit ténu• de la neige qui tombait d'une branche qui se redressait lentement.

Les cloches sonnaient et leur son se mêlait à l'écho• des grelots qui s'évanouissait au loin dans le silence de la nuit d'hiver. C'était comme si tout l'espace était rempli d'un chant, d'un seul, le vieux chant éternel « Paix sur la terre ».

Dès le lendemain, on commença à s'inviter dans les fermes et Katrina se réjouit que les fêtes fussent si avancées, car le temps passait plus rapidement. Malgré tout, elle ne se sentait pas malheureuse. Ce Noël avait été beau et inoubliable à sa manière.

Sally SALMINEN
Katrina
Éd. J'ai Lu

• — Un bruit *ténu* : à peine perceptible.

• — L'*écho* des grelots : leur son qui semble renvoyé, répété.



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *La veille de Noël, elle s'attendait à voir Gustav revenir à la maison.* Pourquoi ? Que fait-elle avant de s'asseoir pour l'attendre ?

2 *Elle alla sur le seuil et écouta.* Que peut-elle écouter ?

3 C'était une *magnifique nuit* de Noël. Qu'est-ce qui rend la nuit magnifique ?

4 *Les arbres sombres semblaient dormir d'un sommeil magique.* Des arbres peuvent-ils *dormir ?* Pourquoi Katrina les croit-elle vivants et endormis ? Que serait alors le *bruit ténu* de la neige ?

5 Dans tout le texte, la lumière joue un grand rôle. Relevez toutes les expressions qui contribuent à faire ressortir l'importance de la lumière dans la nuit.

6 *Malgré tout,* Katrina *ne se sentait pas malheureuse.* Aurait-elle eu des raisons de se sentir malheureuse ? Pourquoi ce Noël avait-il été *beau et inoubliable à sa manière ?*

30 | La minute échappée

C'ÉTAIT le soir de Noël. Tout le monde attendait minuit. Les enfants les plus petits dormaient depuis longtemps et rêvaient des cadeaux qu'ils trouveraient dans leurs souliers. Les enfants les plus grands regardaient la pendule où les aiguilles lentement se rapprochaient de minuit. Toutes les cheminées de la ville attendaient minuit, les églises attendaient minuit, le ciel même attendait minuit. Onze heures avaient sonné, onze heures et demie, onze heures trois quart... Tout le monde attendait minuit pour se réjouir. Alors, voyant que son absence ne ferait de mal à personne, une Minute parmi les dernières minutes avant minuit, une Minute sauta de l'heure et s'en alla.

L'aiguille des horloges fit un petit bond, mais personne ne s'en aperçut. Minuit sonna. Les vitraux s'illuminèrent. On apporta dans les crèches des églises l'Enfant-Jésus de cire ou de porcelaine. De toutes parts, les cantiques • s'élevaient, les tuyaux des orgues grondaient, les prières tournaient dans le ciel, et, sur les tables, les bougies vacillantes se reflétaient dans les plats d'argent.

Pendant ce temps, la Minute échappée voltigeait à travers le monde. Minute échappée, Minute enchantée, elle était libre, libre enfin, délivrée du cycle du temps •, libre d'aller où elle voulait, libre de revenir et de recommencer.

Elle parcourait le monde, se posant partout où on l'appelait. Sur le Grand Huit des champs de foire, on faisait deux tours au lieu d'un. Et les enfants disaient : « Quelle chance ! » Sur le train arrêté en gare pour que la vieille dame qui courait essoufflée ait le temps de l'attraper. Sur le voleur méchant pour le retenir une minute et laisser aux gendarmes le temps d'arriver. Sur la voiture de la police, quand le voleur n'était pas méchant et méritait de s'échapper.

Elle donnait aux prisonniers la minute supplémentaire qu'il leur fallait pour s'évader. Aux alpinistes en danger, elle donnait la minute de résistance qui laisserait aux sauveteurs le temps de grimper jusqu'à eux.

• — Les *cantiques* : les chants religieux, les chants sacrés d'église.

• — Le *cycle du temps* : un cycle est une série de phénomènes qui se succèdent dans un ordre toujours le même. Dans le cycle du *temps*, les heures succèdent aux heures, les jours aux nuits, les saisons aux saisons, etc.



Sur la maîtresse de classe qui descendait de son estrade pour ramasser les compositions d'arithmétique, quand les enfants criaient : « Oh! M'selle, encore une minute! »

Elle, la Minute échappée, leur donnait cette minute. Grâce à la Minute échappée, tout allait gaiement par le monde. Mais alors dans tous les pays, des gens commencèrent à s'inquiéter : les astronomes •, les horlogers, et les fabricants d'instruments de précision. Ils se réunissaient pour examiner la question, ils dressaient des graphiques • et des statistiques •. « Dans la nuit du 24 au 25 décembre, dans le dernier quart d'heure avant minuit, une minute a disparu, une minute n'a pas eu lieu. Elle est sortie du cycle du temps. Et depuis lors, plus rien ne va : une minute vagabonde se promène à travers le monde pour fausser tous nos calculs. Une minute supplémentaire, une minute dansante et qui se renouvelle, qui retarde les horaires et qui défie nos prévisions •. Il faut rattraper cette minute folle et la rejeter dans le fleuve des minutes écoulées. »

• — Les *astronomes :* les savants qui étudient les *astres*, leurs positions, les lois de leurs mouvements et qui font des *prévisions*, qui disent à l'avance la situation des astres à un moment donné.

• — Des *graphiques :* des représentations par des figures ou des lignes. Les graphiques sont très intéressants pour représenter des mouvements, des déplacements dans le temps.

• — Des *statistiques :* des relevés méthodiques de phénomènes qui peuvent être évalués avec des nombres. Par exemple, une ville peut faire la statistique annuelle de ses naissances, de ses mariages. Chaque semaine il y a une statistique des accidents de la route en France.

— Pourquoi ? disait un vieux sage. Une minute échappée la nuit de Noël peut-elle vraiment faire du mal ?

— Elle défie nos prévisions, criaient les astronomes et les horlogers. Elle nous empêche d'avoir raison ! Voilà que le soleil ne se lève plus à l'heure que nous avions fixée ! Voilà que les avions, les trains et les étoiles ne suivent plus l'horaire prévu ! Voilà que nos chronomètres • se trompent ! Il faut rattraper cette minute égarée, cette minute qui revient et recommence, cette minute aux prétentions d'éternité.

La Minute en les entendant souriait dans son cœur de minute. Et chaque fois qu'un de ces techniciens se croit près de la rattraper, elle se pose sur lui et l'arrête. Elle l'arrête juste une minute ; juste le temps d'un rêve, le temps de songer : « Pourquoi pas ? », le temps d'écrire la première ligne d'un poème.

Micheline MAUREL
Contes d'Agathe
A. HATIER

• — Des *chronomètres* : des montres de précision construites pour la *mesure du temps*.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *Tout le monde attendait minuit.* Dans le premier paragraphe, dites de quelle manière s'y prend le conteur pour exprimer cette attente.

2 En lisant le texte — ou en l'écoutant — nous ne voyons pas tout de suite qu'il s'agit d'un conte. Citez la phrase du premier paragraphe qui nous introduit dans le conte.

3 *L'aiguille des horloges fit un petit bond.* A l'aide d'une pendule, d'un réveil, ou d'un simple dessin, pourriez-vous expliquer ce *petit bond ?* et dire pourquoi *personne ne s'en* aperçut.

4 *Minute échappée, minute enchantée, elle était libre.* Dites comment se manifeste la liberté de la minute. Est-elle une bonne ou une méchante minute ? Justifiez votre réponse en disant tous les exemples du conte. Citez la phrase qui résume comment allaient toutes choses depuis que la minute était *sortie du cycle du temps.*

5 Pourtant, *des gens commencèrent à s'inquiéter.* Qui ? Quel était leur souci commun ? Pour eux, la minute échappée cause bien des perturbations ; lesquelles ? Tout le monde est-il de leur avis ?

6 Essayez d'expliquer l'expression : *cette minute aux prétentions d'éternité.* (Des prétentions sont des désirs ambitieux, vaniteux.) La minute est-elle prétentieuse ? (Que faisait-elle en entendant les astronomes ?)

7 La *minute folle* a-t-elle été rejetée *dans le fleuve des minutes écoulées ?* Pensez-vous que ce soit bon ou mauvais ? Dites ce que vous en pensez.

31 | MON VILLAGE ET MOI

BONNE ANNÉE !

• — *L'usage* : la coutume, l'habitude.

• — *Féerique* : qui appartient au monde des *fées*, à un monde fantastique et qui est, par conséquent, splendide. Qu'est-ce qui, pour l'enfant, apparaît *féerique* ?

• — Des *anfractuosités* : des cavités irrégulières.

• — J'avais *débité* ma petite phrase : je l'avais bien dite, déclamée, récitée comme un rôle appris par cœur et que l'on récite sans réfléchir à son sens.

L'USAGE •, au Jour de l'An, était de présenter ses vœux à toutes les personnes que l'on rencontrait :

— Monsieur, Madame, je vous souhaite une bonne année, une bonne santé, et le paradis à la fin de vos jours.

Je me découvrais soigneusement à chaque coup pour ne pas m'entendre dire : « Voilà un petit garçon qui a une nichée d'oiseaux sous sa casquette. »

J'avais sur la route deux amis : deux petits vieux, souriants et coquets, qui, pour parler aux enfants, mettaient dans leurs propos tant de bonté, tant de naturel que nous sortions de chez eux ayant oublié le froid, la boue et le vent coupant. Leur maison comportait un endroit caché, féerique •, une petite cour intérieure moussue, très fraîche en été, serrée entre de hauts murs garnis de lierre, avec une petite grotte artificielle, dans laquelle s'égouttait une source minuscule. La grotte était ornée de coquillages marins, de grenouilles en faïence, coloriées au naturel, et de petits personnages, bergers et bergères, que l'on découvrait cachés dans les anfractuosités •.

Chez eux, je ne trouvais pas le temps long et, comme je connaissais la maison, j'étais très fier de rendre service : « Notre feu baisse. Va dans le hangar. Rapporte une bûche pas trop grosse. »

— Tu vois, me disait notre ami, le feu aime les nombres impairs : trois bûches, pas deux. Et il ressemble au chat qui aime qu'on le chatouille sous le ventre. Prends les pincettes. Gratte-le doucement par-dessous.

Une année, la visite comporta, par ma faute, une épouvantable catastrophe. Elle ne se manifesta publiquement qu'avec un peu de retard. L'éclat n'en fut que plus affreux. Quel âge avais-je ? Cinq ans ? Six ans ? Je ne sais plus. J'avais très bien débité • ma

petite phrase de vœux. Le monsieur se récria• sur mon intelligence et ma bonne mine. Il mit près de moi une boîte de bonbons. « Prends ce que tu veux », me dit-il. Puis, se tournant vers mes parents, il ajouta : « Il est si raisonnable qu'on peut lui confier toute la boîte. »

A l'écart derrière un fauteuil, je goûtai un bonbon : c'était une crotte de chocolat. J'avais alors un goût pervers• pour celles dont l'intérieur est garni de crème blanche, ou rose, ou verte... D'un petit coup de dent j'en explorai une seconde, puis une troisième, puis une quatrième, puis une cinquième, puis toute la boîte... Elles étaient uniformément et désespérément pralinées. Pas la moindre crème. Pas même un nougat.

Je me montrai alors tel que je suis resté : sans aucun génie, mais opiniâtre•, soigneux et méthodique. Au fur et à mesure qu'avançait ma tâche de recensement•, je rangeais chaque bonbon entamé de telle manière que la blessure faite à son flanc ne parût pas. Pressés les uns contre les autres, en files régulières, comme des grenadiers à l'exercice, ils présentaient à l'œil une carapace intacte. A l'heure du départ, personne n'eut l'idée de piocher dans la boîte et d'en bousculer l'ordonnance. On loua ma discrétion•. La fin de l'histoire fut moins glorieuse. Je ne pense jamais à cette fin.

(à suivre)

• — *Se récrier*, c'est s'exclamer avec surprise ou avec une nuance de mécontentement ou de protestation. Quel est le sens dans le texte ?

• — *Pervers* signifie d'ordinaire méchant, vicieux. Être *pervers*, c'est aussi agir d'une façon contre nature, en modifiant une tendance normale pour la transformer en mal. N'avoir de goût que pour une sorte de crottes de chocolat alors que, normalement, toutes devaient le tenter, c'est être *pervers*.

• — *Opiniâtre* : persévérant et obstiné.

• — Le *recensement* : le dénombrement.

• — *On loua ma discrétion* : on fit éloge de ma retenue.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *La visite comporta une épouvantable catastrophe.* Qu'est-ce, habituellement, qu'une *catastrophe ?* Que pensez-vous de l'emploi de ce mot ? Pour qui l'incident est-il *épouvantable ?*

2 *Il est si raisonnable qu'on peut lui confier toute la boîte.* En quoi cette phrase, prononcée par le vieux monsieur et apparemment adressée aux parents est-elle doublement habile ?

3 L'appel à la raison reste pourtant sans écho. Pourquoi ? Que se passe-t-il ? Essayez d'imaginer *l'exploration* de l'enfant. Comment se déroule-t-elle ? A quel moment cesse-t-elle ? Le mot *exploration* a dans le texte deux significations : il explore chaque bonbon ; comment ? Il explore la boîte, il *recense* les bonbons ; comment ?

4 Dans sa *tâche de recensement*, l'enfant se montre *soigneux* et *méthodique*. Comment procède-t-il ? Qu'y a-t-il d'amusant à le voir déployer ici ces qualités ?

5 Les crottes de chocolat sont comme des *grenadiers à l'exercice*. Qu'est-ce qui permet cette image ?

6 L'auteur a dit n'avoir *aucun génie*. Qu'aurait-il pu faire ? Qu'auriez-vous fait ou dit à sa place ?

7 Pourquoi peut-on parler de *carapace ?* de *carapace intacte ?*

8 *La fin de l'histoire fut moins glorieuse.* Imaginez et racontez. Après les *louanges*, que se passe-t-il vraisemblablement ? Pourquoi l'auteur se refuse-t-il à penser à cette fin ?

32 | LE FACTEUR est passé

• — *Desservir* : faire le service de communication (pour un train, un autobus) ou de distribution (le facteur). Ne pas confondre avec *desservir la table*, enlever les plats de dessus la table.

• — Des *recoupements successifs* : plusieurs vérifications se suivant et apportant des renseignements de sources différentes.

• — La *bonhomie était la règle* : la bonté, la simplicité des rapports étaient d'usage.

• — La mémoire *fidèle* : exacte et sûre, retenant bien ce qui lui a été confié.

• — Il ne *brodait* pas : il n'exagérait pas ; il n'ajoutait pas des détails supplémentaires destinés à agrémenter la vérité.

• — Une *gazette locale* : un journal particulier à la localité, ici, au village, et racontant les événements du village.

MON village possédait plusieurs facteurs. Le nôtre desservait • la place de l'Hôtel-de-Ville, la grande rue, les fermes situées à proximité de la route nationale, dont la grande rue n'était qu'un fragment, et, en fin de tournée, une toute petite commune située à la frontière du canton. Il parcourait chaque jour dix ou douze kilomètres à pied, la boîte sur le ventre et le képi sur l'oreille.

Comme personne n'écrivait beaucoup, il avait acquis une connaissance assez complète des correspondants de chacun et, par recoupements successifs •, il avait appris à reconnaître les écritures. Il n'aimait pas glisser les lettres sous les portes, ni les jeter dans une boîte, méthode par trop impersonnelle et peu convenable dans un village où la bonhomie • était la règle. Comme la plupart des maisons étaient basses, il frappait au carreau. La fenêtre s'ouvrait :

— Voilà, disait-il, une lettre du fils qui est soldat. J'espère qu'il se porte bien.

La maman, qui lisait très vite, ne pouvait que confirmer :

— Oui, oui. Il va très bien. Mais il dit que la nourriture n'est pas fameuse et qu'il a eu une ampoule au pied droit. Le capitaine l'a dispensé d'exercice.

Le facteur était content. A la prochaine fenêtre, il apportait la nouvelle :

— Madame X... a reçu une lettre de son fils qui est au régiment. Il se porte bien, mais il dit que la nourriture n'est pas fameuse, et qu'il a eu une ampoule au pied droit. Le capitaine l'a dispensé d'exercice.

Le facteur avait la mémoire fidèle •. Il ne brodait • pas. Il écoutait, retenait, provoquait les menues confidences et faisait office de gazette • locale. Il aimait le froid, le ciel sans nuages, le sol gelé qui sonne sous la chaussure cloutée. L'hiver le voyait alerte. Pendant l'été, le soleil et la poussière le fatiguaient. Il devenait grognon. Sa popularité le servait. On avait pour lui des égards et des attentions.

— Il fait chaud, facteur, ça tape dur. Vous entrerez bien une minute pour souffler un peu.

— Je ne suis pas au bout, vous savez. Si je m'attarde, je ne sais pas à quelle heure je mangerai la soupe.

— Deux secondes. J'ai mis au frais une bouteille de vin blanc. Vous n'allez pas me faire l'affront de refuser.

Le facteur entrait, s'asseyait, s'épongeait, vidait un verre, remerciait et s'en allait. Il arrivait très désaltéré à la frontière cantonale. Mais, en ce temps-là, on ne payait pas le vin selon le degré d'alcool. Avec un bouquet • agréable, le nôtre était inoffensif.

Je ne puis dire en quelle année la chose arriva. Mais le fait est sûr.

L'administration, éprise de progrès, munit le facteur d'une bicyclette : de ce jour, ce fut un autre homme. Avant la bicyclette,

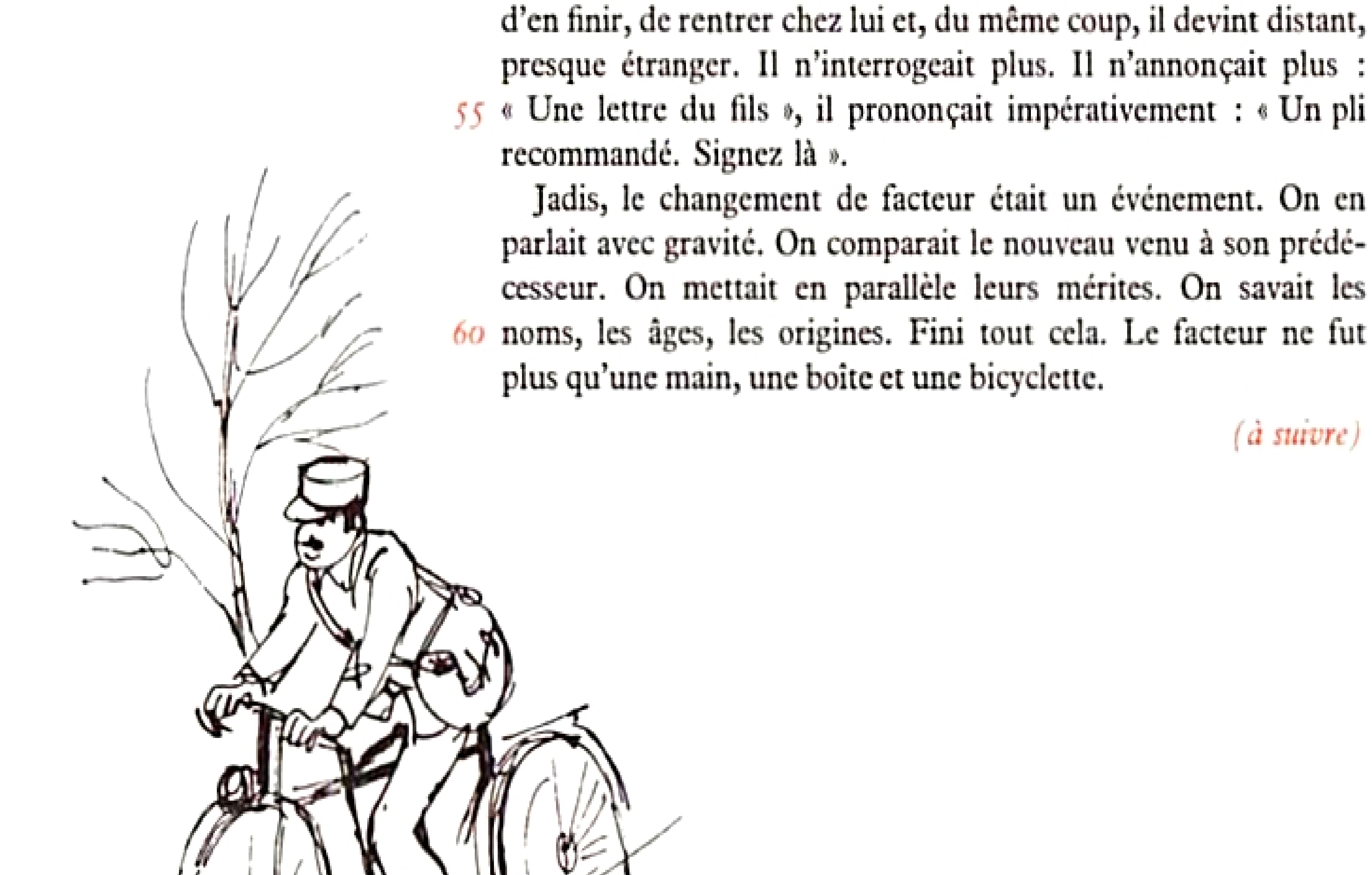
• — Un *bouquet :* en parlant du vin, un parfum agréable. Ne pas confondre avec un *bouquet* de fleurs et un *bouquet*, une grosse crevette.



le temps ne comptait guère pour lui : il allait et venait du même train sans se soucier de boucler sa tournée un peu plus tôt ou un peu plus tard. Fier de sa vitesse, il apparut, désormais, pressé d'en finir, de rentrer chez lui et, du même coup, il devint distant, presque étranger. Il n'interrogeait plus. Il n'annonçait plus : « Une lettre du fils », il prononçait impérativement : « Un pli recommandé. Signez là ».

Jadis, le changement de facteur était un événement. On en parlait avec gravité. On comparait le nouveau venu à son prédécesseur. On mettait en parallèle leurs mérites. On savait les noms, les âges, les origines. Fini tout cela. Le facteur ne fut plus qu'une main, une boîte et une bicyclette.

(à suivre)



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Une *méthode impersonnelle* est une façon de faire qui ne s'adresse à personne en propre. Comment le facteur s'y prenait-il pour rendre sa distribution *personnelle ?*

2 De quelle façon habile le facteur s'y prenait-il pour inciter les gens à parler, pour *provoquer les mêmes confidences ?*

3 Comment, de par sa fonction, pouvait-il *faire office* de journal, remplacer celui-ci, jouer le rôle d'une *gazette ?*

4 Pourquoi les gens avaient-ils pour lui des *égards*, des attentions ?

5 Il arrivait *très désaltéré* à la frontière cantonale. Peut-on être *très* désaltéré ? Que veut dire l'auteur ? Avant de répondre, relisez les deux phrases concernant le vin.

6 Lorsqu'il eut une bicyclette, *ce fut un autre homme*. Montrez les changements survenus chez le facteur. Quelle est la phrase qui résume le fait que la distribution du facteur est devenue *impersonnelle ?*

33 | LA BOURRIQUE de Saint-Nicolas

SAINT NICOLAS visitait mon village dans la nuit du 5 au 6 décembre. Il possédait la liste des enfants à récompenser et des polissons à punir. Il ne se trompait jamais, à croire qu'il était renseigné de première main. Je n'étais point étonné qu'il descendît par la cheminée pour déposer dans mes souliers un sac de bonbons ou une tour Eiffel en carton doré. Puisqu'il avait ressuscité • les trois petits qui s'en allaient glaner • aux champs et que le méchant charcutier avait mis au saloir comme pourceaux •, c'est qu'il avait beaucoup d'amitié pour les enfants et qu'il était capable de faire des miracles bien plus difficiles que plonger dans une cheminée sans perdre sa mitre • et sans tacher de suie des beaux vêtements tissés d'or.

Néanmoins, je n'étais pas sans inquiétude. Un doute assaillait mon esprit. On m'avait dit que le bon évêque, attentif, plein de zèle et d'indulgence •, tenait par la bride sa bourrique chargée de cadeaux et que, sans s'attarder, il allait ainsi de maison en maison, de cheminée en cheminée. Je n'avais jamais vu de saint. Il était hors de mon univers. Je croyais tout de lui. Mais la bourrique? J'étais monté sur un âne. Je savais que l'âne n'est point doué pour les voyages aériens, ni même, quoiqu'il soit grimpeur, pour les équilibres difficiles sur la pente d'un toit lisse et enneigé. Avide de certitude, j'interrogeai les grandes personnes avec la mine de quelqu'un qui en sait long. Hélas! les grandes personnes ne s'accordent jamais sur rien. Ma grand-mère qui aimait se divertir de moi m'assura avec le plus grand sérieux qu'en effet il arrivait souvent que la bourrique perdît pied sur un toit trop raide. Elle-même en avait vu une qui gisait dans le ruisseau à demi gelé, l'échine cassée, les jouets épars dans la boue autour d'elle.

— Mais alors, les enfants n'ont rien eu?

— Oh si! Saint Nicolas avait heureusement les verges • sous son bras. Elles ont toutes été distribuées.

Cela n'était pas rassurant. Chaque année, j'avais soin de déposer dans une chaussure une lettre au saint évêque, très

• — Il avait *ressuscité* les petits : il les avait ramenés de la mort à la vie.

• — *Glaner* : ramasser les épis qui traînent dans les champs après les moissons.

• — Des *pourceaux* : des cochons.

• — Une *mitre* : une coiffure d'évêque.

• — Plein de *zèle* et d'*indulgence* : de grande activité, d'ardeur inspirée par le dévouement et de disposition au pardon vis-à-vis des fautes.

• — Les *verges* : les baguettes flexibles, sortes de martinets, destinés à corriger les enfants.

respectueuse, très bien tournée, dont la confection me donnait beaucoup de mal. Sans avoir l'air de vouloir le contraindre, je lui indiquai mes préférences en matière de jouets, avec renvois discrets aux catalogues du Louvre et du Bon Marché, qui étaient alors les plus largement distribués en province. Je poussai la déférence jusqu'à lui indiquer la page et, comme saint Nicolas, patron de la Lorraine, devait être aussi économe qu'un Lorrain, j'avais soin de ne jamais lui proposer les articles les plus coûteux, ceux qui étaient ornés de la mention : « le même, extra », ou « le même, modèle luxe ». Ma sœur relisait ma lettre et corrigeait les fautes d'orthographe, car il est constant que les saints n'aiment pas les fautes d'orthographe.

C'est alors que je fus tenté par le démon de l'expérience scientifique. Je demandai la permission d'offrir une botte de carottes à la bourrique céleste. J'ajoutai un post-scriptum • à ma lettre : « Dans l'autre soulier, j'ai mis des carottes pour votre âne. » Fatale idée! J'avais assemblé les carottes d'une certaine façon et dissimulé au centre de la botte un morceau de papier propre à la faire reconnaître. Le matin, à mon réveil, les carottes avaient disparu. La bourrique les avait-elle mangées? Une rapide inspection me les fit retrouver à la cuisine, avec leur pièce d'identité. Je triomphai de ma malice. J'en fis valoir le succès. J'établis que saint Nicolas n'avait pas d'âne. J'insinuai • que son histoire était entachée de légende. On m'écouta avec grand intérêt.

L'année suivante, je mis, comme à l'ordinaire, mes chaussures devant la cheminée : saint Nicolas ne s'arrêta pas.

(à suivre)

• — Un *post-scriptum* : ce qu'on ajoute à une lettre après la signature.

• — *J'insinuai* que son histoire était *entachée de légende* : je fis adroitement comprendre que le récit de sa vie n'était pas exact, que la vérité en était altérée par la tradition.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 L'auteur pense que saint Nicolas était renseigné de *première main*. Que signifie cette expression ? Qu'en pensez-vous ?

2 Dans le premier paragraphe, l'auteur évoque la légende de saint Nicolas, un évêque qui aurait *ressuscité* trois petits enfants tués et mis au saloir par un boucher. La connaissance de ce récit fait-elle comprendre l'attitude *confiante* de l'enfant ? Expliquez.

3 Pourtant, n'y a-t-il pas une chose qui inquiète l'enfant ? Pourquoi se montre-t-il moins crédule en ce qui concerne l'âne ?

4 Comment l'enfant s'y prend-il pour se concilier les bonnes grâces de saint Nicolas ? Qu'en pensez-vous ?

5 Quelle est *l'expérience scientifique* dont parle l'auteur ? Pourquoi *l'idée* lui fut-elle *fatale*, malheureuse ? De quelle idée s'agit-il ?

6 Pourquoi écouta-t-on ses propos avec *intérêt ?* Quel fut le résultat du *succès* de sa *malice ?*

34 | LE CHAMPIONNAT des *confitures*

On faisait à la maison beaucoup de choses que l'on achète aujourd'hui dans les épiceries : les nouilles, les conserves de légumes et de fruits. Et puis, mon village disputait au chef-lieu l'honneur d'une confiture, comme il n'en existe pas deux au monde. A vrai dire, le chef-lieu avait la supériorité de la masse, de l'organisation, de la publicité. Notre orgueil n'en était point abattu.

— Ils mettent, disions-nous, beaucoup de gelée et très peu de fruits. C'est une friandise pour Parisiens et pour étrangers. La seule confiture, digne du nom, c'est la nôtre, celle que l'on fait dans les familles, sans regarder à la dépense.

Notre confiture, donc, était une confiture de petites groseilles rouges ou blanches à volonté, mais de groseilles épépinées •. Entendez-moi bien et représentez-vous l'opération. De la main gauche soigneuse et ferme, vous saisissez les grains, un à un. De la droite, armée d'une plume sergent-major, vous crevez la paroi du grain et vous en retirez les pépins, en ayant soin de ne pas emporter la pulpe • précieuse, gorgée d'irremplaçables saveurs. Après quoi, vous jetez le grain dans la bassine et vous poursuivez l'opération selon la recette ordinaire. Tout le secret, toute la délicatesse résident dans l'épépinage. L'opération requiert • sûreté de main, patience, habileté, tradition, régularité, prestesse, virtuosité... Patience, surtout.

C'est dire que « la question main-d'œuvre » comme on parle aujourd'hui, est, dans l'affaire, la question primordiale •.

Aussi le recrutement • se préparait-il longtemps à l'avance, par des phrases en l'air, dont chacun à la maison pouvait comprendre le sens caché :

— Les groseilles sont magnifiques cette saison. Il y a longtemps que je ne les ai vues si belles et si grosses. Ce sera vraiment une année à confitures.

La menace alternait avec la séduction et l'appel aux grands principes :

• — Des groseilles *épépinées* : des groseilles auxquelles on a ôté les *pépins*.

• — La *pulpe* : la partie molle, charnue et juteuse du fruit.

• — L'opération *requiert*, exige des qualités. Citez-les et précisez ce qui caractérise chacune d'elles.

• — La question *primordiale* : *première*, essentielle, capitale.

• — Le *recrutement* : la constitution de l'équipe de travail, le rassemblement des *recrues*, du *personnel* nécessaire.



— Je ferais volontiers des confitures, si j'étais certaine d'être aidée. Mais les enfants ne valent pas les groseilles. Elles mûrissent, ils se gâtent. Je ne vois pas pourquoi je me donnerais du mal pour deux paresseux qui font semblant de ne pas entendre ce que je dis et qui se cachent derrière le marronnier au lieu d'aller offrir à deux ou trois camarades un bon goûter et une pièce de vingt sous en échange d'un petit travail... Si, jeudi, je n'ai pas mon personnel pour la cueillette et pour l'épépinage, pas de confitures cet hiver...

Le jeudi, rappel battu, tout le monde était à son poste. On commençait dans la joie. C'était une lutte, un championnat, un jeu d'adresse. Hélas! au bout d'une heure, le tas de fruits préparés était encore bien petit. Les gestes se faisaient moins prompts. Les mains étaient poisseuses •, les visages barbouillés. Les travailleurs soupiraient. « Peut-être en a-t-on assez, murmurait l'un d'eux. A la cuisson, cela doit gonfler beaucoup. » Mais celle à laquelle personne ne résistait répondait par un rire :

— Voilà une fameuse équipe. Fatiguée avant de commencer. Pas un sou de courage. Pas un sou d'amour-propre. Croyez-vous que dans la vie les choses vous seront données sans peine? Encore un petit effort. Et puis le goûter.

• — Des mains *poisseuses* : gluantes.

Les tartines, le chocolat, le verre de sirop, un sourire, une caresse nous rendaient toute notre ardeur. Vite... vite... Maintenant, nous étions pressés, car la cuisson nous donnait droit à la mousse onctueuse• qui se dépose à la surface du liquide parfumé et que l'on retire avec une écumoire. Nous nous en gorgions, comme des abeilles qui festoient sur une framboise. Et puis nous regardions les pots, nous les comptions, nous les recomptions, nous les admirions, nous demandions le privilège• de découper le papier qui servirait à les couvrir et d'écrire sur les étiquettes : « Groseilles 19.. »

Alors maman nous disait : « Vous êtes de bons petits. » Et nous étions si fiers que nous ne savions plus où cacher notre rougeur.

• — La mousse *onctueuse* : comme veloutée, d'un aspect gras et huileux.

• — Le *privilège* : le droit spécial, exclusif.

Pierre GAXOTTE
Mon village et moi
FLAMMARION, Paris



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Entre le village et le *chef-lieu,* s'établit une compétition, une sorte de concours. Quel en est l'objet ? Qu'en pensez-vous ?

2 Par quelle phrase la médiocre opinion des villageois sur la confiture du chef-lieu se résume-t-elle ?

3 *Comment celle à laquelle personne ne résistait* s'y prenait-elle pour préparer le *recrutement* de son *personnel ?*

4 *La menace alternait avec la séduction.* Quelles sont les menaces proférées ? Comment essaie-t-on de *séduire* les enfants ? Ces moyens ont-ils de l'effet ? Lisez la phrase qui le prouve.

5 *C'était une lutte, un championnat, un jeu d'adresse.* Montrez l'exactitude de chacune de ces expressions.

6 Quels sont les deux moyens employés pour ranimer *l'ardeur* défaillante ?

7 *Maintenant, nous étions pressés.* Pourquoi les enfants retrouvent-ils soudain tout leur courage ? Jusqu'où ce dernier courage les conduit-il ?

35 | MON ONCLE PODGER

QUAND mon oncle Podger entreprenait de faire un petit arrangement, c'était du haut en bas de la maison une révolution comme personne n'en a jamais vu de sa vie. Un tableau venait d'arriver de chez l'encadreur, et se trouvait dans la salle à manger en attendant d'être posé. Tante Podger demandait ce qu'il fallait en faire, et oncle Podger répondait :

« Oh! remettez-vous en à moi. Que personne ne s'en occupe. Je me charge de tout. »

Et puis il retirait sa redingote • et se mettait à la besogne. Il envoyait la bonne chercher six pences • de clous, et puis faisait courir après elle un des garçons pour lui dire de quelle taille les clous; et de proche en proche, il mettait tout le monde sur pied et la maison en branle-bas •.

« Allons, Will, cherchez-moi un marteau, criait-il; et vous, Tom, apportez-moi la règle; et j'aurai besoin de l'escabeau pour monter dessus, et après tout, non, mieux vaut me donner une chaise de cuisine; Jim! vous allez courir chez M. Goggles, et lui dire que : Papa le salue bien, il espère que sa jambe va mieux; et il le prie de vouloir bien lui prêter son niveau d'eau... Maria! ne vous en allez pas, car j'aurai besoin de quelqu'un pour me tenir la lumière, et quand la bonne sera rentrée, elle ira aussitôt chercher un bout de cordelière à tableaux; Tom! — où est Tom? — Tom, venez ici; j'ai besoin de vous : vous me tendrez le tableau. »

Et alors il soulevait le tableau, et le laissait choir, et le tableau s'échappait du cadre, et en essayant de sauver la glace, il se coupait; et alors il bondissait à travers la pièce, cherchant son mouchoir. Il ne trouvait pas son mouchoir, pour la bonne raison que son mouchoir était dans la poche de la redingote qu'il venait d'ôter, et qu'il ne savait plus où il avait posé la redingote, et toute la maison devait abandonner la recherche de ses outils pour se mettre à celle de la redingote; et cependant il se trémoussait • et les harcelait • à la ronde :

• — Une *redingote* : un vêtement long et ample ayant la forme d'un manteau et descendant jusqu'aux genoux.

• — Six *pences* : monnaie anglaise de bronze. Un *penny* vaut cinq à six centimes, *six pences* valent donc environ trente à trente-six centimes.

• — Il mettait la maison en *branle-bas* : il y apportait bouleversement, agitation comme si un combat devait avoir lieu. Trouvez un mot qui, dans le premier paragraphe, donne cette idée d'agitation et de bouleversement général.

• — Il se *trémoussait* : il s'agitait d'un mouvement rapide.

• — Il les *harcelait* : les importunait, les agaçait, les fatiguait par d'incessantes interventions.

« N'y a-t-il donc personne dans toute la maison qui sache où est ma redingote ? De ma vie je n'ai vu pareils empotés ! — non, ma parole ! Vous voilà six ! — et vous êtes incapables de trouver une redingote que j'ai ôtée il n'y a pas cinq minutes ! Ma foi, de tous les... »

Alors il se levait, et découvrait qu'il était assis dessus et il s'écriait :

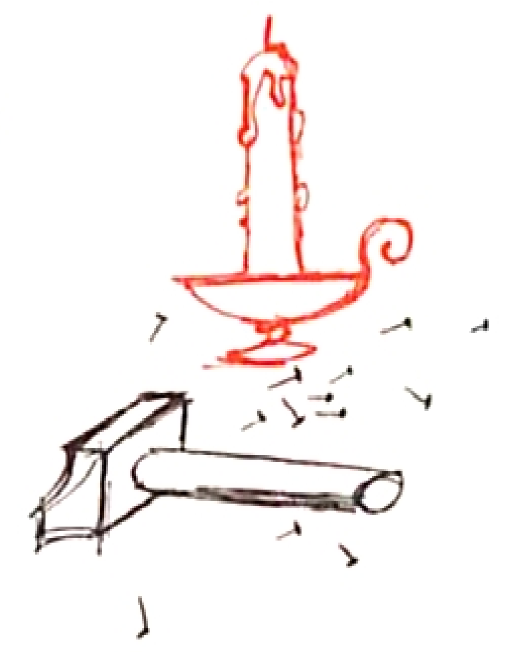
« Oh ! ne vous donnez plus la peine ! je viens de la trouver tout seul. Autant vaudrait demander au chat de trouver quelque chose que de s'attendre à ce que vous autres le trouviez. »

Et quand on avait passé une demi-heure à lui panser le doigt, et qu'on avait acheté une nouvelle glace, et que les outils, et l'échelle, et la chaise, et la chandelle étaient prêts, c'était une nouvelle alerte •, toute la maisonnée, y compris la femme de ménage, se rangeait en demi-cercle, prête à l'aider. Il fallait se mettre à deux pour tenir la chaise, et un troisième l'aidait à monter dessus, et l'y maintenait, et un quatrième lui avançait un clou, et un cinquième lui tendait le marteau, et il prenait le clou et le laissait tomber.

• — C'était une *nouvelle alerte*: c'était, encore une fois, la menace d'un danger.

« Bon ! disait-il, d'un air furieux, voilà le clou perdu. »

(à suivre)



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *De proche en proche, il mettait tout le monde sur pied :* il mobilisait tout le monde, il constituait comme une troupe à son service en partant du plus proche de lui jusqu'au plus éloigné. Citez les personnages qu'il mobilise tour à tour.

2 Oncle Podger est tyrannique, c'est-à-dire qu'il abuse de son autorité, et il est injuste. Montrez-le.

3 *Et quand on avait passé une demi-heure...* Comment l'auteur s'y prend-il dans ce paragraphe, pour rendre sensible tout ce qui a précédé la pose du clou ? Cherchez d'autres paragraphes où le même procédé est utilisé.

4 *Que personne ne s'en occupe. Je me charge de tout,* avait déclaré oncle Podger. Qu'en pensez-vous ? (Le tableau final doit vous aider à répondre.)

36 | MON ONCLE PODGER (fin)

Et il nous fallait tous nous mettre à genoux pour le chercher à tâtons •, cependant qu'il restait sur sa chaise en grommelant • et nous demandant si on allait le tenir là toute la soirée.

Le clou se retrouvait enfin, mais cette fois c'était le marteau qu'on avait perdu.

« Où est le marteau? Qu'ai-je fait du marteau? Vous voilà sept à bayer aux corneilles • autour de moi, et vous ne savez pas ce que j'ai fait du marteau! »

On lui retrouvait son marteau, mais alors il n'arrivait plus à retrouver la marque qu'il avait faite sur le mur pour savoir où enfoncer le clou et nous montions l'un après l'autre sur la chaise, à côté de lui, pour tâcher de la découvrir; et nous l'apercevions chacun à une place différente, et il nous traitait tous d'imbéciles, l'un après l'autre, et nous faisait descendre. Et il prenait sa règle, et remesurait, et constatait qu'il fallait la moitié de trente-et-un pouces • et trois huitièmes à partir du coin, et il tentait de faire le calcul mentalement, et il perdait la tête.

Et nous essayions tous de faire le calcul mentalement, et nous arrivions tous à des résultats différents, et chacun se moquait des autres. Et dans le tohu-bohu • général, on oubliait le nombre primitif •, et l'oncle Podger était obligé de mesurer à nouveau.

Il se servait d'un bout de ficelle, cette fois, et au moment où le vieux godichon • se penchait en dehors de la chaise sous un angle de quarante-cinq degrés, en s'efforçant d'atteindre un point situé trois pouces au-delà de sa portée maxima, la ficelle glissait, et il s'étalait sur le piano, d'où résultait un bien joli effet musical, grâce à la soudaineté avec laquelle son crâne et son corps frappaient toutes les touches à la fois.

Et tante Maria disait qu'un tel langage en présence des enfants était inadmissible.

Enfin, l'oncle Podger avait de nouveau déterminé l'endroit, et posait la pointe du clou dessus, à l'aide de la main gauche, et saisissait le marteau de la main droite. Et, du premier coup,

• — A *tâtons :* en tâtonnant, c'est-à-dire en cherchant, en s'aidant des mains.

• — En *grommelant :* en murmurant entre les dents.

• — *Bayer aux corneilles :* regarder niaisement en l'air, la bouche ouverte. *Bayer* vient de *béer.* Ne pas confondre avec bâiller, ouvrir la bouche convulsivement en respirant.

• — Un *pouce :* une ancienne mesure de longueur encore utilisée en Angleterre, et valant environ 2,5 centimètres.

• — Le *tohu-bohu :* le grand désordre la confusion.

• — Le nombre *primitif :* la mesure faite en *premier* lieu.

• — *Godichon :* mot familier pour désigner un maladroit, un peu naïf et gauche.



il s'écrasait le pouce, et laissait tomber le marteau, avec un hurlement, sur les orteils de quelqu'un.

Tante Maria faisait remarquer avec douceur que, la prochaine fois que l'oncle Podger aurait à planter un clou dans le mur, elle espérait qu'il le lui ferait savoir à temps, et elle prendrait ses dispositions pour aller passer une huitaine chez sa mère en attendant qu'il eût fini.

« Oh! vous, les femmes, vous en faites toujours des chichis pour rien! répliquait l'oncle Podger, en se relevant. Si moi, j'aime m'occuper un peu de la sorte... »

• — Le tableau était posé de *guingois* : de travers, et *instable*, mal équilibré, mal assuré.

• — Le *yard* est une mesure de longueur anglaise valant 0,914 mètre.



Et alors il s'y reprenait à nouveau, et, au deuxième coup, le clou tout entier passait outre le plâtre, avec la moitié du marteau, et l'oncle Podger se trouvait projeté contre le mur avec une force quasi suffisante à lui aplatir le nez.

Alors il nous fallait retrouver la règle et la ficelle, et on faisait un nouveau trou; et vers minuit, le tableau était posé — tout de guingois • et instable, tandis que tout alentour, sur plusieurs yards • carrés, le mur semblait avoir été passé au râteau, et que chacun était mortellement éreinté et malheureux — à l'exception de l'oncle Podger.

« Eh bien, voilà! » prononçait-il en descendant pesamment de la chaise, en plein sur les doigts de pied de la femme de ménage, et contemplant avec une fierté non dissimulée le dégât qu'il avait commis. « Il y a, ma foi, des gens qui feraient venir un ouvrier pour un petit ouvrage comme ça! »

Trois hommes dans un bateau
JEROME K. JEROME
« Évasion »
ROMBALDI

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *Vous* ne savez pas ce que *j'ai* fait du marteau. Qu'y a-t-il d'amusant dans cette exclamation de l'oncle Podger ? Est-ce lui qui retrouve *son* marteau ?

2 La distraction et l'incapacité de l'oncle Podger semblent gagner la famille. Relisez le paragraphe qui fait apparaître cette confusion.

3 Le vieux godichon se penchait en dehors de la chaise *sous un angle de 45 degrés.* Dessinez sa position : essayez de la prendre. Pouvez-vous garder votre équilibre ? Pourquoi ?

4 L'oncle Podger tombe sur le piano. Il aurait pu se blesser. Pourtant, quel unique détail l'auteur nous précise-t-il ? Qu'en pensez-vous ?

5 *Et tante Maria disait qu'un tel langage . . .* Qui peut parler après la chute de l'oncle Podger ? Quel peut être le caractère de ce langage ? (qui explique qu'il ne soit pas reproduit).

6 *Et, du premier coup . . .* Qu'attend-on après ces mots ? Qu'arrive-t-il ?

7 Quelqu'un ne semble pas être atteint par le désordre et l'agitation. De qui s'agit-il ? Relevez dans ses propos une expression qui prouve qu'elle connaît bien les talents de l'oncle Podger.

8 Oncle Podger contemplait *avec fierté le dégât commis.* Qu'en pensez-vous ? Est-il conscient de son incapacité ?

37 | le voyage

Dans un compartiment de 1re classe, Kiki-la-Doucette, Toby-Chien, Elle et Lui ont pris place. Le train roule vers les lointaines montagnes, vers l'été libre. Toby-Chien, en laisse, lève vers la vitre un nez affairé. Kiki-la-Doucette, invisible dans le panier clos, sous l'immédiate protection de Lui, se tait. Lui, a déjà jonché le wagon de vingt journaux déployés. Elle, rêve, tête appuyée au drap poussiéreux, et sa pensée s'élance au-devant de la montagne entre toutes aimée, celle qui porte une maison basse tapie sous la vigne et le jasmin de Virginie.

Toby-Chien. — Comme cette voiture va vite! Ce n'est pas le même cocher que d'habitude. Je n'ai pas vu les chevaux, mais ils sentent bien mauvais et fument noir. Arrivera-t-on bientôt, ô Toi qui rêves silencieuse et ne me regardes pas?

Point de réponse. Toby-Chien s'énerve et siffle par les narines.

Elle. — Chut!...

Toby-Chien. — Je n'ai presque rien dit. Arriverons-nous bientôt?

Il se tourne vers Lui, qui lit, et pose une patte discrète au bord de son genou.

Lui. — Chut!...

Toby-Chien, résigné. — Je n'ai pas de chance. Personne ne veut me parler. Je m'ennuie un peu, et puis je ne connais pas assez cette voiture. Je suis fatigué. On m'a éveillé de bonne heure, et je me suis diverti à courir par toute la maison. On avait caché les fauteuils sous des draps, emmailloté les lampes, roulé les tapis; tout était blanc, changé, angoissant, avec une funèbre odeur de camphre. J'ai éternué sous chaque fauteuil, les yeux pleins d'eau, et glissé sur le parquet nu, dans ma hâte à suivre le tablier blanc des bonnes. Car elles s'agitaient autour des malles semées partout, et leur zèle inusité • suffisait à m'avertir d'un événement exceptionnel... A la dernière minute, juste comme Elle criait, toute chaude de mouvement : « Le collier de Toby! Et le panier du chat, vite le chat dans le panier!... », juste comme Elle disait cela... mon camarade disparut. Ce fut indescriptible.

• — Le *zèle inusité* des bonnes : leur ardeur dévouée, inhabituelle.



Lui, terrible à voir, jurait le tonnerre de Dieu et frappait de la canne sur le parquet, furieux parce qu'on avait laissé son Kiki s'évader. Elle appelait « Kiki! » tantôt avec prière, tantôt avec menace, et les deux bonnes apportaient de trompeuses assiettes vides, des papiers jaunes de la boucherie... Je crus fermement que mon camarade le Chat avait quitté ce monde! Soudain il apparut à tous les yeux, juché au plus haut de la bibliothèque, et nous méprisant de son regard vert. Elle leva les bras : « Kiki! veux-tu descendre tout de suite! Tu vas nous faire manquer le train! » Il ne descendit point, et je pris le vertige, moi par terre, à le voir si haut se tenir debout, et piétiner, et tourner sur lui-même, en miaulant aigu pour exprimer l'impossibilité où il se trouvait d'obéir. Lui s'affolait, disant : « Mon Dieu, il va tomber! » Mais Elle sourit, sceptique •, sortit et revint armée du fouet... Le fouet dit : « Clac! » deux fois seulement, et par miracle, je pense, le chat bondit sur le parquet, plus mol et plus élastique que la balle de laine qui nous sert de joujou. Moi, je me serais cassé en tombant.

Depuis, il est dans ce panier... (Il va au panier.) Il y a une petite lucarne... Je le vois... Des pointes de moustaches comme des aiguilles blanches... Oh! quel œil! Reculons... j'ai un peu peur. Un chat n'est jamais tout à fait enfermé... Il doit souffrir. Peut-être qu'en lui parlant doucement... (Il l'appelle, très courtois •.) Chat!

Kiki-la-Doucette, crachement de fauve. — Khhh...

Toby-Chien, un pas en arrière. — Oh! tu as dit un vilain mot. Ta figure est terrible. Tu as mal quelque part?

Kiki-la-Doucette. — Va-t'en. Je suis le martyr... Va-t'en, te dis-je, ou je souffle du feu sur toi!

Toby-Chien, candide •. — Pourquoi?

• — Être *sceptique*, c'est douter de ce qui n'est pas prouvé.

• — Toby se montre *courtois* : il est d'une grande politesse.

• — Être *candide*, c'est faire preuve de *candeur*, d'innocence. En quoi la question de Toby montre-t-elle son innocence, son incompréhension de la situation du chat?

Kiki-la-Doucette. — Parce que tu es libre, parce que je suis dans ce panier, parce que le panier est dans une voiture infecte et qui me secoue, et que leur sérénité •, à Eux, m'exaspère.

Toby-Chien. — Veux-tu que j'aille regarder dehors et que je te raconte ce qu'on voit par la portière de la voiture?

Kiki-la-Doucette. — Tout m'est également odieux.

Toby-Chien, après avoir regardé, revient. — Je n'ai rien vu...

Kiki-la-Doucette, amer. — Merci tout de même.

Toby-Chien. — Je n'ai rien vu qui soit facile à décrire. Des choses vertes, qui passent tout contre nous, si près et si vite qu'on en reçoit une claque dans les yeux. Un champ plat qui tourne et un petit clocher pointu, là-bas, qui court aussi vite que la voiture... Un autre champ, tout incarnat • de trèfle en fleur, vient de me donner dans l'œil une autre gifle rouge... La terre s'enfonce, ou bien nous montons, je ne sais pas au juste. Je vois, tout en bas, très loin, des pelouses vertes, étoilées de marguerites blanches, qui sont peut-être des vaches.

Kiki-la-Doucette, amer. — Ou des pains à cacheter, ou autre chose.

Toby-Chien. — Cela ne t'amuse pas?

Kiki-la-Doucette, rire sinistre. — Ha! demande au damné •...

Toby-Chien. — A qui?

Kiki-la-Doucette, de plus en plus mélodramatique, sans aucune conviction. — ... au damné, dans sa cuve d'huile bouillante, s'il éprouve quelque agrément! Mes tortures à moi sont morales. Je connais à la fois la séquestration •, l'humiliation, l'obscurité, l'oubli et le tangage •.

(à suivre)

• — Leur *sérénité* : leur calme, leur tranquillité. Elle et Lui auraient-ils des raisons de ne pas être calmes?

• — *Incarnat* est une couleur d'un rouge chair. L'*incarnat* est aussi une variété de trèfle à fleurs rouges.

• — Un *damné* : celui qui est condamné aux peines de l'enfer.

• — La *séquestration* : état de celui qui est *séquestré*, enfermé.

• — Le *tangage* : le balancement d'un navire dans le sens de la longueur.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Qui sont les quatre personnages de cette scène? Comment sont désignés les humains?

2 Chaque animal semble avoir particulièrement un maître. Précisez de qui chaque animal est le favori.

3 Pourquoi le chat a-t-il si soudainement disparu? Qu'est-ce que cela prouve? A quel autre moment le chat fait-il preuve d'intelligence?

5 Que veut dire le chien lorsqu'il affirme : *Un chat n'est jamais tout à fait enfermé?*

6 La situation du chat dans le train n'est pas identique à celle du chien. Pourquoi? De quoi souffre le chien? De quoi souffre le chat?

7 Le chien interprète à sa façon les préparatifs du départ. Relevez les expressions qu'il emploie et expliquez-les.

8 Dans le langage chien, *des choses vertes passent . . . un champ tourne, un clocher court . . .* Expliquez.

38 le voyage (suite)

Le train s'arrête. Un employé sur le quai : « Aoua, aouaoua, éouau... ouain ! »

Toby-Chien, éperdu. — On crie ! il y a un malheur ! Courons !

Il se jette, museau en avant, contre la portière fermée qu'il gratte désespérément.

Elle, ensommeillée. — Mon petit Toby, tu es bassin•.

Toby-Chien, affolé. — Que fais-tu à rester tranquille et assise, ô Toi, l'inexplicable ? N'entends-tu pas ces cris ? Ils s'affaiblissent... Le malheur est allé plus loin. J'aurais voulu savoir...

Le train repart.

Lui, quittant son journal. — Cette bête a faim.

Elle, très éveillée à présent. — Tu crois ? Moi aussi. Mais Toby mangera très peu.

Lui, inquiet. — Et Kiki-la-Doucette ?

Elle, péremptoire•. — Kiki-la-Doucette boude. Il s'est caché ce matin. Il mangera encore moins.

Lui. — Il ne dit rien. Tu ne crains pas qu'il soit malade ?

Elle. — Non, mais vexé.

Kiki-la-Doucette, dès qu'il s'agit de lui. — Mouân !

Lui, tendre et empressé. — Venez, mon beau Kiki, mon séquestré, venez, vous aurez du roastbeef froid et du blanc de poulet.

Il ouvre le panier-geôle•. Kiki-la-Doucette avance une tête plate de serpent, un corps rayé, précautionneux et long, long à croire qu'il en sortira comme ça des mètres...

Toby-Chien, amène•. — Ah ! te voilà, Chat ! Eh bien, salue la liberté !

Kiki-la-Doucette, sans répondre, lisse de la langue quelques soies rebroussées.

Toby-Chien. — Salue la liberté, je te dis. C'est l'usage. Chaque fois qu'on ouvre une porte, on doit courir, sauter, se tordre en demi-cercle et crier.

Kiki-la-Doucette. — On ? qui, on ?

Toby-Chien. — Nous, les Chiens.

• — Tu es *bassin* : tu es ennuyeux. C'est une expression très familière.

• — Un ton *péremptoire* : sans réplique, décisif.

• — Le *panier-geôle* : le panier qui sert de prison.

• — *Amène* : doux, agréable.

Kiki-la-Doucette, assis et digne. — Faudra-t-il aussi que j'aboie ? Nous n'avons jamais eu le même code des convenances •, que je sache.

Toby-Chien, vexé. — Je n'insiste pas. Comment trouves-tu cette voiture ?

Kiki-la-Doucette, qui flaire minutieusement. — Affreuse. Cependant le drap est assez bon pour faire ses ongles.

Il joint le geste à la parole et carde • le capitonnage.

Toby-Chien, à part. — Si je faisais ça, moi...

Kiki-la-Doucette, continuant à carder. — Han ! Han ! que ce spongieux drap gris étanche ma rage !... Depuis ce matin l'univers se révolte monstrueusement, et Lui, Lui que j'aime, et qui me vénère •, ne m'a pas défendu. J'ai subi des contacts humiliants, des cahots, et plus d'un coup de sifflet a traversé ma cervelle d'une oreille à l'autre... Han ! il est doux de détendre ses nerfs et d'imaginer qu'on effiloche d'une griffe allègre • la chair ennemie, fibreuse et saignante... Han ! cardons et stoppons • ! Levons les pattes trop haut en signe suprême d'insolence !...

Elle. — Dis donc, Kiki, c'est fini ?

Lui, indulgent et admiratif. — Laisse-le. Il fait z'ongles.

Kiki-la-Doucette. — Il a parlé pour moi. Je lui pardonne. Mais puisqu'on me permet, je n'aime plus déchirer le coussin... Quand sortirai-je d'ici ? Ce n'est pas que j'aie peur. Ils sont là tous deux, et le Chien, avec des figures de tous les jours... J'ai des tiraillements d'estomac.

(à suivre)

• — Le *code des convenances* : l'ensemble des règles du savoir-vivre, des bons usages.

• — *Carder* signifie, au sens propre, peigner, démêler la laine avec des cardes, instruments munis de griffes pointues. Le chat *carde le capitonnage*, griffe la partie rembourrée des sièges. Il *stoppe* : répare la déchirure.

• — Il me *vénère* : il me respecte comme il respecterait un dieu. Que pensez-vous de cette affirmation de Kiki ?

• — Une griffe *allègre* : pleine d'entrain.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Quelle est la réaction du chien aux cris du dehors ? Quels sont ces cris ?

2 Elle et Lui s'entretiennent au sujet de Kiki. Ne retrouve-t-on pas les préférences de chacun d'eux s'exprimant sur un ton différent ?

3 Expliquez la sortie de Kiki émergeant du *panier-geôle*.

4 Dans la première lecture, Toby-chien a déjà montré son bon caractère, ses bonnes dispositions vis-à-vis du chat. Rappelez ce qu'il a essayé de faire pour soulager le *séquestré*. A la sortie du chat, comment manifeste-t-il sa sympathie à celui-ci ? Est-il payé de retour ?

5 Comment Kiki s'y prend-il pour rétablir entre Toby et lui la distance qu'il juge convenable ? Comment montre-t-il son dédain des « usages chien » ?

6 Kiki se croit tout permis. Comment manifeste-t-il, au plus haut point, son effronterie, *en signe suprême d'insolence ?* Quelles réactions différentes cette façon de faire déclenche-t-elle ?

7 Pourquoi Kiki cesse-t-il de faire ses griffes sur le coussin ? Est-ce parce qu'Elle a élevé la voix ? Que pensez-vous du chat ?

39 | le voyage (fin)

Le train s'arrête, un employé sur le quai : « Aaa, oua... aouaoua, oaa... »

Toby-Chien, éperdu. — On crie! Il y a encore un malheur! Courons!...

Kiki-la-Doucette. — Mon Dieu, que ce chien est fatigant! Qu'est-ce que ça peut lui faire, qu'il y ait un malheur? D'ailleurs, je n'en crois rien. Ce sont des cris d'homme, et les hommes crient pour le seul plaisir d'entendre leur voix...

Toby-Chien, calmé. — J'ai faim. Va-t-on manger, ô Toi de qui j'espère tout? Dans cet étrange • pays, je ne sais plus l'heure, mais il me semble bien...

Elle. — Venez tous déjeuner.

Elle déballe des couverts, froisse des papiers, rompt un pain doré qui craque...

Toby-Chien, mâchant. — Ce qu'elle m'a donné là devait être bien bon pour sembler si petit. Cela a fondu dans ma gueule, il n'en reste pas un souvenir...

Kiki-la-Doucette, mâchant. — C'est du blanc de poulet. Frrr... allons, bon! je fais ronron sans m'en apercevoir. Il ne faut pas. Ils croiraient que je me résigne à ce voyage... Mangeons lentement, farouche et désabusé •, mangeons uniquement pour ne mourir point...

Elle, aux animaux. — Laissez-moi déjeuner! Moi aussi, j'aime le poulet froid, et les cœurs de laitue trempés dans le sel...

Lui, inquiet. — Comment fera-t-on pour obliger ce Chat à réintégrer • son panier?

Elle. — Je ne sais pas, nous verrons tout à l'heure...

Toby-Chien. — C'est déjà fini? J'en avalerais trois fois autant. Dis donc, Chat, tu ne manges pas mal pour un martyr.

Kiki-la-Doucette, mentant. — Le chagrin me creuse. Écarte-toi un peu, je veux à présent dormir... essayer de dormir... Un rêve clément •, peut-être, me ramènera à la maison que j'ai quittée, au coussin fleuri que Lui m'a donné...

• — Un pays *étrange* : bizarre, qui présente des aspects extraordinaires.

• — Un air *farouche* et *désabusé* : un air peu sociable et un air de quelqu'un qui a perdu toutes ses illusions, qui n'espère plus rien de ce monde. Le chat, qui pourtant ronronne, veut cacher sa satisfaction pour ennuyer ses maîtres; il fait le distant et le dégoûté.

• — *Réintégrer* son panier : y rentrer.

• — Un rêve *clément* : doux et favorable; il sera favorable parce qu'il ramènera le chat vers l'intérieur douillet qu'il a quitté.



Tapis colorés à souhait pour le plaisir de mes yeux! Potiche vaste d'où jaillit un petit palmier dont je mange les pousses, fauteuils profonds sous lesquels je cache ma balle de laine pour me faire une surprise... Bouchon suspendu par une ficelle au loquet de la porte, et bibelots sur les tables pour que ma patte s'y distraie à briser quelque cristal... Salle à manger, temple! Vestibule plein de mystère, d'où je guette, invisible, ceux qui entrent et ceux qui sortent... Escalier étroit, où le pas du laitier sonne pour moi comme un angélus •... Adieu, mon fatal destin m'emporte, et qui sait si jamais... Ah! c'est trop triste, et toutes les jolies choses que je dis m'ont attendri pour de vrai!

Il commence une toilette minutieuse et funèbre •. Le train s'arrête. Un employé sur le quai : « Aaaa... ouain... aouaoua... »

Toby-Chien. — On crie! Il y a un malh... Ah! zut, j'en ai assez.

• — *L'angélus :* la sonnerie de cloche qui indique l'heure de la prière le matin, à midi, le soir.

• — Une toilette *funèbre :* la toilette d'un mort. Le chat n'est pas mort; mais il est triste et s'en va vers des pays inconnus; il fait sa toilette avec minutie et tristesse, comme s'il allait mourir.

Lui, soucieux. — Nous allons changer de train dans dix minutes. Comment faire pour le Chat ? Il ne voudra jamais se laisser enfermer.

Elle. — On verra. Si on mettait de la viande dans le panier ?

Lui. — Ou bien en le caressant...

Ils s'approchent de la bête redoutable et lui parlent ensemble.

Lui. — Kiki, mon beau Kiki, viens sur mes genoux ou sur mon épaule qui te plaît d'habitude. Tu t'y assoupiras et je te déposerai doucement dans ce panier, qui, en somme, est à claire-voie • et dont un coussin rend confortable l'osier rude... Viens, mon charmant...

• — Un panier à *claire-voie* : à jour, laissant pénétrer l'air et la lumière entre les barreaux et les brins d'osier.

Elle. — Écoute, Kiki, il faut pourtant comprendre la vie. Tu ne peux pas rester comme ça. Nous allons changer de train, et un employé épouvantable surgira, qui dira des choses blessantes pour toi et toute ta race. D'ailleurs, tu feras bien d'obéir, parce que, sans ça, je te ficherai une fessée...

Mais avant qu'on ait porté la main sur sa fourrure sacrée, Kiki se lève, s'étire, bombe le dos en pont, bâille pour montrer sa doublure rose, puis se dirige vers le panier ouvert, où il se couche, admirable de quiétude insultante •. Lui et Elle se regardent et font une tête.

• — Une *quiétude insultante* : une tranquillité offensante.

Toby-Chien, avec l'à-propos • qui le caractérise. — J'ai envie de faire pipi.

• — Avoir de l'*à-propos* : dire une chose en temps et lieu convenables. Que dit Toby ? Pensez-vous que ce soit bien le lieu et le moment convenables ?

COLETTE
Dialogues de bêtes
MERCURE DE FRANCE

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Kiki n'est pas ému par les cris des hommes. Que pense-t-il de ceux-ci ?

2 Toby croit *que ce devait être bien bon*. Qu'y a-t-il d'amusant dans cette affirmation ? Pourquoi ne peut-il préciser le goût de ce qu'il a mangé ?

3 Kiki ronronne sans s'en apercevoir. Que prouve ce ronron ? Pourquoi dit-il : *il ne faut pas ?* Quelle excuse trouve-t-il pour continuer à manger ?

4 Kiki n'arrive pas à duper Toby. Relevez la phrase qui le prouve. Comment Kiki s'en tire-t-il ?

5 Kiki essaie de dormir et de rêver. Quel est le résultat de son évocation émue ? Comment met-il fin à l'émotion qui le gagne ? Essayez d'expliquer : *salle à manger, temple ! vestibule plein de mystère*. Terminez la phrase : *et qui sait si jamais . . .*

6 *Comment faire pour le Chat ?* se demandent Elle et Lui. Quels moyens différents emploient-ils ? Cette différence n'est-elle pas le reflet de la nature des liens qui les lient à Kiki ?

7 *Ils se regardent et font une tête*. Pourquoi ? Comment Kiki a-t-il fait pour les ridiculiser ?

40 | HANNIBAL

— DEVINEZ, tuteur •, ce que j'apporte dans mon mouchoir?

— Il y a toute apparence que ce sont des fleurs, Jeanne.

— Oh! non, ce ne sont pas des fleurs. Regardez.

Je regarde et je vois une petite tête grise qui sort du mouchoir. C'est celle d'un petit chat gris. Le mouchoir s'ouvre : l'animal saute sur le tapis, se secoue, redresse une oreille, puis l'autre et examine prudemment le lieu et les personnes.

Le panier au bras, Thérèse arrive, hors d'haleine. Son défaut n'est pas de dissimuler; elle reproche véhémentement • à mademoiselle d'apporter dans la maison un chat qu'elle ne connaît pas. Jeanne, pour se justifier •, raconte l'aventure. Passant avec Thérèse devant la boutique d'un pharmacien, elle voit un apprenti qui envoie d'un grand coup de pied un petit chat dans la rue. Le chat, surpris et incommodé, se demande s'il restera dans la rue malgré les passants qui le bousculent et l'effraient ou s'il rentrera dans la boutique au risque d'en sortir de nouveau au bout d'un soulier. Jeanne estime que sa position est critique • et comprend qu'il hésite. Il a l'air stupide; elle pense que c'est l'indécision qui lui donne cet air. Elle le prend dans ses bras. Et n'étant à son aise ni dehors ni dedans, il consent à rester en l'air. Tandis qu'elle achève de le rassurer par des caresses, elle dit à l'apprenti pharmacien :

— Si cette bête vous déplaît, il ne faut pas la battre; il faut me la donner.

— Prenez-la, répond le potard •.

— Voilà!... ajoute Jeanne en matière de conclusion.

Et elle se fait une voix flûtée • pour promettre au minet toutes sortes de douceurs.

— Il est bien maigre, dis-je, en examinant ce pitoyable animal; de plus, il est bien laid.

Jeanne ne le trouve pas laid, mais elle reconnaît qu'il a l'air plus stupide que jamais; ce n'est pas cette fois l'indécision, c'est

• — Un *tuteur* est la personne à qui est confiée la *tutelle*, la protection d'enfants mineurs, en particulier, lorsqu'ils sont orphelins; ceux-ci sont appelés pupilles (prononcer comme le mot villes).

• — Elle reproche *véhémentement:* avec ardeur et violence, avec *véhémence*.

• — Pour se *justifier* : pour prouver qu'elle a eu raison d'agir comme elle l'a fait.

• — La position est *critique* : dangereuse, inquiétante; le sort du chat est comme suspendu à la décision qui sera prise.

• — Le *potard* : le pharmacien (dans le langage populaire et très familier). Autrefois, le pharmacien préparait de nombreux médicaments avec des produits conservés dans des *pots*.

• — Une voix *flûtée* : douce et harmonieuse comme celle d'une *flûte*.



Ph. Atlas-Photo - Bresson

la surprise qui, selon elle, imprime ce fâcheux caractère à sa physionomie. « Si nous nous mettions à sa place, pense-t-elle, nous conviendrions qu'il lui est impossible de rien comprendre à son aventure. » Nous rions au nez de la pauvre bête, qui garde un sérieux comique. Jeanne veut le prendre dans ses bras, mais il se cache sous la table et n'en sort pas même à la vue d'une soucoupe pleine de lait.

Nous nous éloignons; la soucoupe est vide.

— Jeanne, dis-je, votre protégé a une triste mine; il est d'un naturel sournois; je souhaite qu'il ne commette pas dans la cité des livres des méfaits qui nous obligent à le renvoyer à sa pharmacie. En attendant, il faut lui donner un nom. Je vous propose de le nommer Dom Gris de Gouttière ; mais cela est peut-être un peu long. Pilule, Drogue ou Ricin serait plus bref et aurait l'avantage de rappeler sa première condition. Qu'en dites-vous?

— Pilule irait bien, me répondit Jeanne, mais est-il généreux de lui donner un nom qui lui rappelle sans cesse les malheurs dont nous l'avons tiré? Ce serait lui faire payer notre hospitalité.

Soyons plus gracieux, et donnons-lui un joli nom, dans l'espoir qu'il le mérite. Voyez comme il nous regarde : il voit qu'on s'occupe de lui. Il est déjà moins bête depuis qu'il n'est plus malheureux. Le malheur abêtit, je le sais bien.

— Eh bien, Jeanne, si vous le voulez, nous appellerons votre protégé Hannibal. La convenance de ce nom ne vous frappe pas tout d'abord. Mais l'angora qui le précéda dans la cité des livres et à qui j'avais l'habitude de faire mes confidences, car il était sage et discrète personne, se nommait Hamilcar. Il est naturel qu'Hannibal succède à Hamilcar.

Nous tombâmes d'accord sur ce point.

— Hannibal! s'écria Jeanne, venez ici.

Hannibal, épouvanté par la sonorité étrange de son propre nom, s'alla tapir sous une bibliothèque dans un espace si petit qu'un rat n'y eût pas tenu.

Voilà un grand nom bien porté!

Anatole FRANCE
Le crime de Sylvestre Bonnard
CALMANN-LÉVY



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *Il y a toute apparence que ce sont des fleurs,* répond le tuteur de Jeanne. Pourquoi donne-t-il cette réponse à la question que lui pose l'enfant ?

2 Le chat, *indécis, a l'air stupide et hésite.* Quelle est l'alternative qui s'offre à lui ? (Une alternative présente deux possibilités.) Comprenez-vous son *indécision ?*

3 Les deux possibilités sont également périlleuses. Quelle sera l'unique solution ? Par quel mot Jeanne fait-elle comprendre qu'il n'y avait rien d'autre à faire ?

4 Qu'est-ce qui, dans le comportement du chat, peut faire dire qu'il est *sournois,* c'est-à-dire, qu'il n'est pas franc, qu'il agit en dessous, en se dissimulant ?

5 Que peut être la *cité des livres ?* Quels *méfaits* le chat pourrait-il y commettre ?

6 Pourquoi Jeanne refuse-t-elle de donner au chat les noms de *Pilule, Drogue ou Ricin ?*

7 *Hamilcar* et *Hannibal,* fils d'Hamilcar, ont été, à l'époque romaine, deux grands généraux de la ville de Carthage, pleins de courage et de sagesse. Expliquez pourquoi *il est naturel qu'Hannibal succède à Hamilcar.*

8 Pourquoi *ce grand nom n'est-il pas bien porté ?* Le chat fait-il preuve des qualités que son nom devrait lui donner ?

41 | MARIE AR MOAL avait un chat noir

• — Une *ruelle écartée* : une petite rue située à *l'écart*, loin du centre de la ville.

• — Elle avait *besogné* : elle avait travaillé dur et dans des conditions difficiles.

• — Elle était *étrange* et *renfermée* : bizarre et peu communicative, se confiant peu aux autres.

• — Son regard triste et sévère en *imposait* : il inspirait du respect et de la crainte.

• — Le chat était d'*humeur vagabonde* : son tempérament le poussait à errer à l'aventure, comme *un vagabond*, comme celui qui n'a pas de domicile.

Marie Ar Moal habitait une chaumière dans une ruelle écartée • de Douarnenez. Elle était seule depuis longtemps. Son mari avait disparu en mer, dans une tempête, et elle avait besogné • courageusement pour élever son fils qui avait alors cinq ou six ans. Puis, le garçon, devenu jeune homme, s'était embarqué pour aller chercher fortune aux Amériques.

L'enfant parti, elle s'était contentée de peu, vivant de quelques travaux d'aiguille et de crochet qu'elle vendait sur les marchés de la région. Elle avait eu des nouvelles de son fils deux fois, pas davantage, par des marins qui l'avaient rencontré là-bas. Et plus rien! Pourquoi aurait-il écrit? Il n'avait pas encore fait fortune, paraît-il, et Marie Ar Moal ne savait pas lire!

Elle était un peu étrange, renfermée • comme on dit; elle ne parlait guère, et son regard triste et sévère en imposait • aux voisines qui n'osaient pas la questionner.

Un jour, le curé de Douarnenez frappa à la porte de la chaumine et eut une longue conversation avec Marie Ar Moal. Peu après, elle partit pour Quimper où elle resta deux jours entiers. On ne sut jamais pourquoi le curé lui avait rendu visite, ni pourquoi elle était allée à Quimper. On put seulement constater qu'elle avait rapporté un chat.

C'était un chat noir, déjà grandelet, qui promettait de devenir un solide matou. Chose curieuse, Marie Ar Moal le nommait « Yvonne ». Elle ne semblait pas l'affectionner particulièrement; mais de temps à autre, elle ouvrait la porte de la chaumière, déposait sur la marche du seuil un bol de lait et quelques déchets, et on l'entendait crier deux ou trois fois : « Yvonne! Yvonne!... »

Yvonne qui était d'humeur vagabonde • surgissait au coin de la ruelle ou dégringolait d'un toit pour venir se frotter aux jambes de sa maîtresse et prendre son repas.

Marie Ar Moal ne le caressait jamais, ne lui murmurait jamais les petits noms d'amitié qu'on donne aux bêtes familières.

Cependant, le chat paraissait content de son sort. Quand il avait mangé, il somnolait quelques heures au coin du foyer; puis il repartait vagabonder jusqu'au moment où l'appel se faisait entendre de nouveau : « Yvonne! Yvonne!... »

Les voisines — si elles n'osaient pas questionner Marie Ar Moal — ne se gênaient pas pour l'épier •.

• — *Épier :* observer sans relâche pour surprendre des secrets.

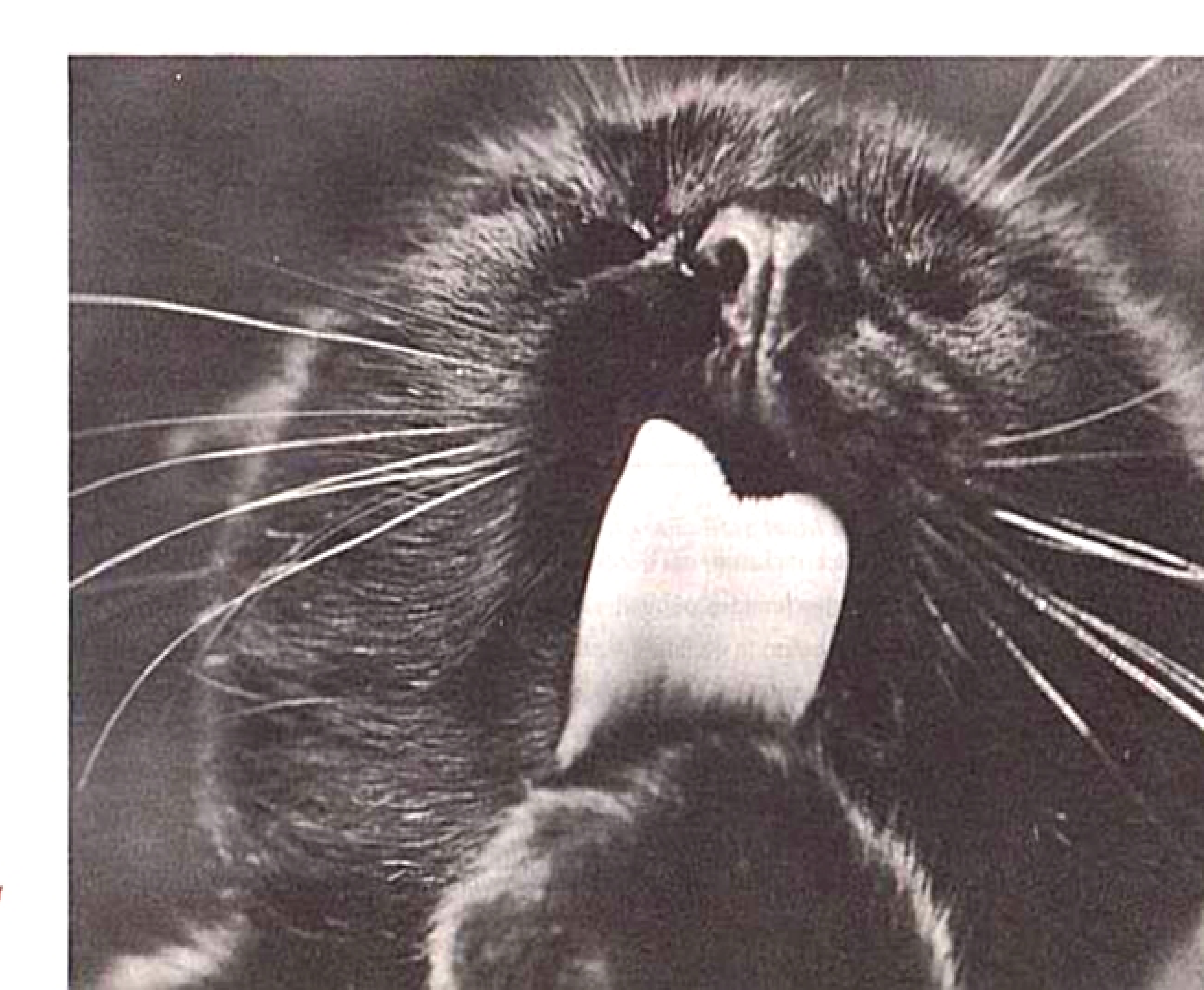
Elles s'aperçurent alors que son existence avait changé. Marie Ar Moal ne courait plus les marchés pour vendre ses napperons et ses dentelles.

Elle brodait encore, oui bien sûr, mais comme pour s'occuper, pour passer le temps... Et elle vivait beaucoup plus largement; elle revenait du marché avec un panier mieux garni, avait acheté un châle neuf, rapporté deux ou trois fois des paquets dont on ignorait le contenu; enfin, un beau jour, elle fit venir un ouvrier pour réparer sa grosse horloge!...

Cette fois, les langues des commères • se déchaînèrent. Marie Ar Moal était devenue riche, c'était sûr! Mais comment? Il y eut des discussions orageuses : Marie Ar Moal avait fait un héritage... Marie Ar Moal avait trouvé un trésor... Marie Ar Moal avait fait un pacte • avec le diable...

• — Des *commères :* des femmes curieuses et bavardes.

• — Un *pacte* avec le diable : un accord.



Ph. Jacana - Jarret

Chaque femme défendait son idée avec ardeur jusqu'au moment où l'une d'elles déclara :

« C'est le chat noir! Il n'y a pas à chercher plus loin, je vous dis que c'est le chat noir.

— Mon Dieu, c'est vrai! cria une autre. Et moi qui n'y avais pas pensé!

— Quoi? demanda une troisième, pourquoi le chat noir?

— Mais tu ne sais donc pas que certains chats noirs sont des diables qui font de l'or à volonté pour enrichir leur propriétaire!

— Et vous croyez qu'Yvonne?...

— Moi, je ne crois pas, j'en suis sûre. D'abord un nom pareil! Un nom de femme! Pour une bête qui n'est même pas une chatte, mais un chat, vous entendez, un chat!

— Et puis, dit une autre, pourquoi Marie Ar Moal aurait-elle été le chercher à Quimper? Si elle voulait un chat, elle pouvait en trouver un par ici. Ce n'est pas ça qui manque!

— Et je vous dis que ce n'est pas un chat ordinaire : n'avez-vous pas remarqué qu'il fuit quand on veut l'approcher. Une fois, il m'a griffée. Il ne se laisse toucher que par Marie Ar Moal. »

Ceci était parfaitement vrai. Yvonne détestait la familiarité et « crachait » au moindre signe d'approche, comme savent « cracher » les chats.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. A la fin de la journée, tout Douarnenez savait que Marie Ar Moal avait un chat diabolique qui l'avait rendue riche.

(à suivre)

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *L'existence de Marie Ar Moal avait changé.* Relevez les changements constatés par les voisines qui l'ont épiée. Quelle est la conclusion qui découle de cette constatation?

2 Pourquoi l'imagination des femmes pouvait-elle se donner libre cours?

3 Que faisait Yvonne pour qu'on la qualifie de *chat diabolique?* Cette appellation était-elle méritée?

4 *La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre.* S'agissait-il d'une *nouvelle?* Montrez comment, d'une simple affirmation, lancée par une des commères, on était arrivé à cette certitude.

5 Marie Ar Moal est bien allée à Quimper. Elle en a bien rapporté un chat. Elle est effectivement devenue plus aisée. Est-ce suffisant pour conclure que c'est le chat qui est la cause de cette aisance?

6 A votre avis, qu'a pu venir faire le curé? Pourquoi Marie est-elle restée absente deux jours pour se rendre à Quimper? Pourquoi peut-elle avoir choisi ce prénom pour le chat?

42 | MARIE AR MOAL avait un chat noir (fin)

MARIE AR MOAL apprit bientôt ce qu'on chuchotait derrière son dos; on le chuchotait assez fort pour se faire entendre dans toute la rue! Mais elle ne dit rien pour détromper ses voisines. Au contraire! Je crois, ma foi! qu'elle prenait plaisir à les mystifier •. Elle se montrait plus souvent sur le seuil pour crier : « Yvonne! Yvonne!... »

Ou bien, elle l'appelait quand elle partait pour une petite promenade, et Yvonne suivait, digne et noir, crachant si un galopin s'avisait • de tendre la main vers lui.

Or, voilà qu'un marchand de quincaillerie • bien connu pour son avarice entendit parler d'Yvonne. Il était riche, mais pas encore assez à son gré : il se mit à rêver au chat noir, et ce rêve ne le quitta plus. Il vint rôder aux abords de la chaumière, observa le chat, observa sa propriétaire, interrogea les voisines, et fut convaincu • : le chat n'était pas ordinaire. Il le lui fallait! A tout prix!

Quand il vint proposer à Marie Ar Moal de lui acheter Yvonne, elle refusa; elle s'était habituée à cette compagnie. Mais soudain, elle comprit la pensée du bonhomme et vit le profit qu'elle pouvait en tirer. Elle marchanda. L'affaire se conclut à trois cents francs, une belle somme à l'époque.

Si le chat avait vraiment été capable de faire de l'or, sa propriétaire ne s'en serait jamais séparée, me direz-vous? Eh bien, cette idée ne vint même pas à l'esprit du quincaillier. Tremblant de joie et d'impatience, il emporta Yvonne dans un sac et ne le lâcha que dans un cabinet clos.

Il ne put dormir de la nuit. Vingt fois, il se retint d'aller voir le chat, car il craignait de le déranger. Enfin, l'aube parut... Le bonhomme se précipita dans le cabinet, tout prêt à compter sa nouvelle fortune.

Yvonne, méfiant, était perché sur une armoire. Le quincaillier fouilla tous les recoins, s'allongea par terre pour regarder sous

• — *Mystifier* quelqu'un, c'est abuser de la crédulité de quelqu'un pour s'amuser, se moquer de lui en lui laissant croire ce qui n'est pas et qui peut être ridicule parce qu'invraisemblable.

• — Si un *galopin s'avisait* de tendre la main, si un garnement, un jeune garçon effronté était assez hardi pour tendre la main vers le chat.

• — Un *quincaillier* tient une *quincaillerie* où l'on vend divers ustensiles métalliques pour le ménage et diverses petites marchandises de métal (clous, vis, petit outillage).

• — Il fut *convaincu* : persuadé.



les meubles, monta sur un escabeau pour examiner le haut de l'armoire, il ne trouva pas la moindre pièce d'or.

« Ce sera pour demain, se dit-il. Il faut lui laisser le temps de s'habituer à sa nouvelle demeure. »

Et il apporta une jatte de lait et deux souris prises à la souricière; puis il enferma soigneusement le chat.

Le lendemain, le résultat fut le même.

Pour convaincre l'animal de lui donner de l'or, le quincaillier voulut le cajoler. Yvonne se rencogna •, arrondissant furieusement le dos et « crachant » de colère.

Il en fut ainsi pendant huit jours. Le bonhomme eut beau gronder, supplier, menacer... le chat ne donna ni pièces d'or, ni pièces d'argent. Tout ce que le quincaillier put en obtenir, ce fut une belle égratignure sur la joue, pour avoir voulu le battre.

Alors, il comprit qu'on s'était moqué de lui. Il courut chez Marie Ar Moal, la pria de reprendre son chat et réclama ses trois cents francs.

• — Il se *rencogna* : se blottit dans un *coin*, dans une *encoignure*.

Marie Ar Moal ne voulut rien savoir.

Pendant la discussion, Yvonne s'échappa du sac et se réfugia sur le toit. Marie Ar Moal sortit pour le rappeler. Le quincaillier la poursuivit dans la ruelle, réclamant tantôt le chat, tantôt les trois cents francs...

Les voisines en profitèrent pour s'en mêler, prenant la défense de Marie Ar Moal, criant que le quincaillier avait acheté le chat et qu'il n'avait qu'à le garder... que ce n'était pas la faute de Marie Ar Moal si le chat s'était sauvé... et qu'on risquait les pires malheurs si l'on essayait de contraindre le chat... car Yvonne, hors d'atteinte, considérait cette agitation en clignant des yeux.

Bref, le quincaillier dut battre en retraite • en perdant et le chat, et l'argent!

Le quincaillier devint la risée • du pays : les uns (qui croyaient au chat) se moquaient de lui parce qu'il l'avait perdu; les autres (qui n'y croyaient pas) se moquaient de lui parce qu'il l'avait acheté; et le malheureux ne pouvait plus se montrer dans la rue! Dès qu'il mettait le pied hors de sa boutique, les gamins le suivaient par toute la ville en lui criant de loin :

« Yvonne! Yvonne! ... »

J. LE PAGE
Contes des Bretons
Éditions BIAS, Paris

• — Il dut *battre en retraite* est une expression qui s'emploie dans le langage militaire; elle signifie se retirer devant l'ennemi. Devant qui le quincaillier fuit-il?

• — Il devint la *risée du pays* : celui dont tout le monde se moqua.



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Pourquoi Marie Ar Moal *ne dit-elle rien pour détromper ses voisines,* pour les tirer d'erreur? Ce silence correspond-il ou non au caractère de Marie tel qu'il nous a été présenté dans la première lecture?

2 Le refus de Marie à la proposition du quincaillier est-il habile? Pourquoi?

3 Le quincaillier est vraiment peu malin et particulièrement crédule. Montrez-le.

4 Pourquoi Marie Ar Moal *ne voulait-elle rien savoir?* Avait-elle trompé le quincaillier?

5 Le pays tout entier se moquait du quincaillier. Qui a commencé à blâmer son attitude? Pourquoi tout le pays s'unissait-il dans les moqueries?

43 | Va comme le vent

Le poulain noir

- — Un *mamelon* : une petite colline de forme arrondie comme une *mamelle*.
- — Les chevaux *se détachent* sur le ciel nocturne : ils ressortent nettement. Ne confondez pas avec *détacher* un chien (délier l'attache), *détacher* un tissu (enlever la tache).
- — Un *li* : une mesure de longueur valant plus de 420 mètres.
- — Une *lamasserie* : monastère de *lamas* ou prêtres bouddhistes qui adorent le dieu Bouddha.
- — La fête du *Tchin* : fête qui se situe vers le 20 juin (solstice d'été) et où les Mongols organisent des courses de chevaux.

LA pleine lune éclaire la steppe. Là-bas, au sommet d'un mamelon •, semblables à autant de petits points noirs, des chevaux sauvages se détachent • sur le ciel nocturne.

Un peu plus loin, derrière un bosquet de jeunes saules, un poulain vient de naître. Il est couché sur la terre nue... D'une langue affairée, râpeuse, sa mère le lèche et sent son cœur se gonfler de tendresse.

A plusieurs lis • de là, vers le sud, une trentaine de yourtes grises se cachent derrière un pli de terrain. Dans la tente du chef, un peu plus vaste, un peu plus belle que les autres, couché sur son lit de fourrure, Kumbo sourit en dormant.

A quoi rêve le jeune Mongol?

A l'herbe fraîche, aux jours d'été pleins de soleil, aux belles galopades d'hiver alors que les sabots de la monture résonnent comme des cloches sur le sol gelé. A la course qui s'organisera à la lamasserie • le jour de la fête du Tchin • et qu'il espère bien gagner si le chef lui prête un cheval docile à son commandement et assez fougueux pour pouvoir surpasser les autres.

— Ah! soupire Kumbo, comme je voudrais que père me donne une monture : un cheval que j'aurais dressé, qui obéirait à ma voix et dont je serais le seul ami!

Il le voit déjà, son poney : sa queue balayera le sol, sa crinière s'agitera à la brise, ses jambes seront robustes et flexibles : « Il ne galope pas, il avale l'espace, il vole, aussi rapide que le vent. »

Le jeune Kumbo ne se doute pas que là-bas, au nord du plateau, le cheval de ses rêves est né...

Lorsque naquit le poulain, le printemps s'éveillait à peine : la neige avait fondu, mais quelques plaques gelées, résistantes, restaient encore aux creux du terrain alors que les pentes exposées au sud prenaient des tons de verdure.

Une à une, toutes les juments du troupeau mirent bas • leurs petits. Il leur fallait une nourriture riche pour avoir du lait et la steppe se couvrit d'un épais tapis d'herbe jeune, fraîche, juteuse. Puis les pâturages aux tons d'émeraude se couvrirent de fleurs sauvages et les poulains s'y vautraient •, se relevaient d'un bond, galopaient au nord, au sud, agitant fougueusement leur crinière et leur queue qui s'allongeaient. En se grisant d'air pur et de soleil, ils grandissaient, prenaient du muscle et leurs jambes se faisaient dures : ils devenaient tous forts et hardis, mais c'était le petit noir qui promettait d'être le plus beau.

Peu à peu, sous le soleil insistant, la prairie tournait au beige; le petit poulain avait toujours faim et le lait de sa mère ne lui suffisait plus; de ses dents toutes neuves, il grignotait l'herbe à longueur de jour.

Puis le temps fraîchit, l'automne s'annonça et les chevaux se couvrirent de longs poils qui leur donnaient l'air un peu hirsute de garçons qui ont oublié de se rendre chez le coiffeur : avant que l'hiver arrive, la nature prévoyante couvre ainsi les animaux de fourrure pour les protéger du froid.

Et la première neige tomba. Il faisait sombre depuis des heures, le ciel gris avait l'air de vouloir écraser la terre...

Les premiers flocons arrivent en tourbillonnant et le poulain qui en reçoit un en plein sur le museau croit d'abord à un nouveau jeu; il caracole à travers la plaine, s'amuse à courir après ces petites choses froides qui arrivent de partout. Mais le jeu se prolonge et ne l'amuse plus, la neige tombe, glacée, et l'oblige à fermer les yeux. Il se serre contre sa mère et finit par s'endormir bien à l'abri contre son flanc. Quand il s'éveille, le monde a changé d'aspect : la plaine jaune est devenue blanche, l'air a repris sa limpidité de cristal et les montagnes paraissent toutes proches.

Dans la vaste plaine ondulée, l'hiver a maintenant gelé toute végétation. L'étalon • se déplace sans cesse, conduit son troupeau çà et là aux quatre coins de la prairie ou sur le contrefort • des montagnes, dans les creux où il sait trouver de la nourriture; les chevaux piétinent la neige pour manger l'herbe sèche et froide qui se trouve dessous.

Quand le printemps s'annonce à nouveau, le poulain est vieux d'un an. C'est une bête pleine de promesses, au poil luisant toujours aussi noir, sa crinière est bien fournie, sa queue touffue pend jusqu'à terre et il a une façon de tenir la tête et de hennir

• — Les juments *mirent bas* leurs petits : elles les mirent au monde.

• — *Se vautrer* : se rouler sur le sol, dans l'herbe.

• — Un *étalon* : un cheval mâle.

• — Le *contrefort* des montagnes : chaîne de moindre importance qui semble soutenir et appuyer la chaîne principale.



d'un ton belliqueux • qui ne plaît pas au vieil étalon : quand ce dernier l'entend, il souffle des naseaux et son sabot nerveux frappe le sol d'impatience.

L'étalon n'a que faire de jeunes garçons turbulents qui ont l'âge de se débrouiller et, un à un, il chasse du troupeau tous les poulains mâles nés l'année précédente. Ces derniers sont malheureux et tout à fait désemparés : ils suivent la troupe de loin, s'arrêtent quand elle s'arrête, galopent quand elle galope... De temps en temps, l'un d'eux hennit douloureusement et sa mère lui répond.

Par trois fois le petit noir a voulu rejoindre le groupe et à chaque essai, en fonçant d'un galop sauvage, le vieux mâle l'a repoussé... Alors il s'est résigné : « Il n'y a plus de place pour lui là-bas. » Avec les poulains de son âge, à distance respectueuse du terrible étalon, il continue à suivre le troupeau pas à pas.

Pour combler les vides que les rigueurs de l'hiver ont creusés dans les rangs de leurs montures, Gengisser et ses compagnons ont l'habitude d'aller chaque printemps prendre au lasso les jeunes bêtes que l'étalon vient de chasser. Il est temps de partir en campagne et tout le village s'apprête. Kumbo est de la partie, cette fois, avec Surong, sa petite compagne.

(à suivre)

• — Un ton *belliqueux* : qui montre l'amour de la guerre, du combat.

◀ *Ph. Rapho - Landau*

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Dans quel pays se passe l'histoire de Va comme le vent ? Dans la *steppe*, grande plaine herbeuse, quelles sont les occupations des hommes vivant en nomades dans leurs *yourtes*, des tentes de feutre gris ?

2 Kumbo, le fils du chef, souhaite si fort avoir une monture qu'il voit déjà le futur poney qu'il aura. Relisez la description de *son poney*. Il l'imagine si bien que le poney est devenu réel. Par quels moyens cette réalisation du rêve est-elle rendue sensible ?

3 La nature est *prévoyante*. Elle est comme une mère qui nourrit et protège ses enfants. Relevez des manifestations de sa sollicitude.

4 Pourquoi le poulain croit-il à un nouveau jeu lorsqu'il voit les premiers flocons ? Pourquoi les transformations du monde revêtent-elles, pour lui, tant d'importance ?

5 L'étalon est un bon conducteur du troupeau. Montrez-le.

6 Pourquoi le poulain noir irrite-t-il plus particulièrement l'étalon ? Comment celui-ci montre-t-il sa colère ?

44 | LA CHASSE au *lasso*

— Tu deviens un homme, a dit le vieux chef au garçon, et l'heure est venue pour toi de posséder un cheval en propre. Si tu en attrapes un, je te le donne. Prépare-toi donc soigneusement; enfourche une monture rapide pour ne pas manquer ton coup.

Kumbo vérifie le nœud coulant de son lasso et le refait deux ou trois fois, puis il glisse un couteau dans sa ceinture et, sa perche sur l'épaule, saute sur la jument grise, l'un des meilleurs coureurs du troupeau.

En comptant les jeunes, ils sont bien une quarantaine de chasseurs qui s'en vont dans le petit matin en brandissant leur longue perche de bambou. Dans la steppe d'un vert d'émeraude ils trottent de front et chantent; parfois, une alouette s'envole sous leur nez, une antilope rapide que leur galop a levée s'enfuit à travers les herbes : les Mongols ne se retournent même pas.

Les traces dans l'herbe foulée les guident sur la piste des chevaux sauvages. Le soleil est haut dans le ciel quand le troupeau leur apparaît : il se découpe dans le contre-jour• et fait ainsi penser, de loin, à une bande de fourmis noires. Un peu à l'écart, une petite troupe moins dense• le suit et épouse• ses mouvements : ce sont les poulains à conquérir.

Le chef dispose ses compagnons.

— Vous, là-bas, allez vous placer au sud, vous au nord et les autres à l'ouest. Formez une boucle, faites du « sur place » : nous allons chasser les poneys droit devant nous vers le soleil. Ne les laissez pas échapper.

Décrivant un large cercle, les hommes contournent les bêtes qui ne se doutent de rien et paissent tranquillement l'herbe drue•. Quand tout le monde est en place, avec Surong, Kumbo et cinq ou six autres chasseurs bien en ligne, le chef très calme avance au petit trot.

Le poulain noir s'arrête de paître; oreilles dressées, il agite le cou à droite, à gauche. Il a déjà vu, de loin, des cavaliers galoper dans la plaine et ils ne lui ont fait aucun mal, pourquoi serait-il inquiet? Il est pourtant mal à son aise... Ses compagnons aussi sont nerveux. Les intrus• se rapprochent encore!

• — Le troupeau *se découpe dans le contre-jour* : il se détache nettement dans la lumière qui l'éclaire par derrière et permet ainsi de distinguer les silhouettes.

• — Une troupe *moins dense* : moins serrée.

• — Elle *épouse* ses mouvements : elle en reproduit exactement les formes.

• — L'herbe *drue* : épaisse, serrée.

• — Les *intrus* : ceux qui s'introduisent dans un lieu sans y avoir droit ou qualité. Les hommes sont *intrus* dans le troupeau.



Chasse aux chevaux sauvages en Mongolie (Ph. Atlas-Photo-Darbois)

Un poney pousse un long cri tremblé; gagnée par son agitation, toute la bande se met à hennir.

Les chasseurs sont tout près; les poulains s'éloignent au trot et le petit noir se retourne de temps à autre pour regarder ces êtres étranges, espèces de chevaux à deux têtes que sont, pour lui, l'assemblage de la monture et du cavalier.

Avec des cris sauvages, les Mongols foncent... Aveuglés par le soleil et la poussière qu'ils soulèvent, les poulains galopent vers l'ouest.

Mais, à l'ouest, d'autres cavaliers s'avancent à la rencontre des animaux : ils poussent aussi des cris hostiles •.

La bande oblique alors vers le nord : là encore, la route est barrée... Réalisant qu'ils sont encerclés, les chevaux tournent en rond, piaffent, hennissent, se cabrent et sont tout à fait affolés.

Les chasseurs resserrent le cercle et chacun repère • sa proie.

— Regarde ce joli petit noir! crie Surong à Kumbo.

— Je l'ai vu et je l'ai choisi, répond le garçon dont les yeux brillent de convoitise •. Veux-tu l'attraper avec moi?

— Bien sûr!

Suivi de près par la petite fille, Kumbo s'élance avec son lasso.

— Va tout doux! lui crie le chef au passage. Si tu affoles par trop l'animal, il se défendra comme un diable et risquera de t'échapper.

• — Des cris *hostiles* : poussés par un ennemi.

• — *Chacun repère sa proie* : chaque chasseur, après avoir regardé les poulains, en distingue un qu'il reconnaîtra et qui sera celui qu'il capturera.

• — La *convoitise* est un désir ardent.

• — Faire *volte-face* : se retourner vivement du côté d'où l'on vient.

• — *A franc étrier* : de toute la vitesse de son cheval. *L'étrier* est une sorte d'anneau suspendu par une courroie de chaque côté de la selle et où le cavalier appuie le pied.

Comme s'il devinait les intentions du jeune chasseur, le poulain noir fait un bond, hennit puis bouscule ses compagnons et part au grand galop. Deux cavaliers émergent d'un bouquet d'arbres et lui coupent la route. L'animal fait volte-face •, repart et passe à quelques mètres de Kumbo qui jette sur lui son lasso. Au contact de cette chose étrange, le poney est pris de rage, il bondit comme un démon. Lacet et perche se brisent et le sauvage repart... Il rejoint ses compagnons, se perd dans leur masse grouillante.

— Tiens, dit Surong à Kumbo, prends ma perche, essaie à nouveau.

Voilà encore le Noir isolé. Dans sa tête surexcitée s'ébauche une sorte de plan : il lui faut gagner la pente là-bas et, plus loin encore, la montagne où il pourra se perdre, se cacher. Mais le passage est bien gardé.

— Hé! crie Kumbo qui arrive à franc étrier •, faites attention là devant, arrêtez-le...

L'homme pousse des cris, fait de grands gestes avec sa perche; le poney l'évite de justesse pour trouver devant lui un autre cavalier : il faut pourtant qu'il arrive à rejoindre cette montagne. Le désespoir lui donne une idée. Il fait mine de glisser, dérape, tourne court, prend la tangente et passe en trombe entre les deux cavaliers qui n'ont pas le temps de prévoir la manœuvre.

— Manqué, murmure le chef qui voit le poulain lancé comme une balle dans la plaine.

« Je l'aurai quand même », pense Kumbo en serrant les dents.

(à suivre)

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Les chasseurs trottent d'abord *de front,* côte à côte, en ligne ; dessinez-les. Quelle manœuvre font-ils ensuite pour isoler et capturer les jeunes bêtes ?

2 Pourquoi les bêtes ne se doutent-elles d'abord de rien ? A quel moment l'inquiétude naît-elle dans le troupeau ? Comment se manifeste-t-elle ?

3 Avant de *réaliser qu'ils sont encerclés,* que tentent de faire les poulains ? Faites un dessin indiquant les divers groupes de chasseurs placés aux points cardinaux, la ligne où se trouve le chef et qui avance à petit trot. Indiquez par une flèche la direction suivie par la bande qui *oblique* vers le nord.

4 Dans la *tête surexcitée,* anormalement agitée, du poulain noir, *s'ébauche,* naît et se dessine une sorte de plan. Que veut-il faire ? Comment s'y prend-il pour passer entre les deux cavaliers ? Dessinez la courbe décrite par le poulain à l'intérieur du cercle qui se resserre ; placez l'endroit où il dérape ; tracez la *tangente* qui l'amène hors du cercle.

5 Observez le jeune Kumbo depuis le moment où il *vérifie le nœud coulant de son lasso* jusqu'au moment où il pense : *« je l'aurai quand même ».* Dites ses attitudes, ses gestes, ses paroles. Qu'indique sa dernière parole intérieure ?

45 | LA CAPTURE

Il passe la perche de la main gauche dans la droite, et continue la poursuite. Couché sur l'encolure de sa monture pour offrir moins de prise au vent, il la talonne, l'encourage de la voix et Surong le suit de près. Le poney va comme le diable, il galope comme jamais il n'a galopé. Mais que peut-il contre un cheval adulte conduit par un cavalier impatient. Poursuivi et poursuivant forment bientôt un seul tourbillon de poussière que le chef contemple d'un air satisfait.

Pour être plus libre de ses mouvements, Kumbo a attaché la bride au pommeau • de sa selle; le torse tendu, à deux mains, il brandit sa perche et dans un suprême effort réussit à passer le nœud coulant autour de l'encolure de sa proie.

— Ça y est! crie Surong.

Le garçon n'a pas arrêté son galop. Avec précaution, il tire à lui la perche : il ne veut plus casser le nœud, encore moins étrangler le poulain qui fait coup sur coup deux glissades, exécute un tête-à-queue et, avec sa tête, essaie de se débarrasser de cette corde qui l'enserre... C'est une sensation affreuse de se sentir ainsi prisonnier, relié par une chose étrange à un être qui gesticule, crie et l'étouffe à moitié. Tout le corps du captif frissonne.

— Viens m'aider, Surong! Passe le licol • si tu peux...

Et la fille met pied à terre. Avec des ruses et des mots doux, elle essaie de passer la corde autour du cou de l'animal. Elle doit s'y reprendre par trois fois avant de pouvoir réussir : le Noir secoue la tête et n'admet pas d'être touché.

— Ça y est, dit-elle enfin. Tu peux retirer ton lasso, Kumbo : en le tenant ferme et court, le poney ne se sauvera plus.

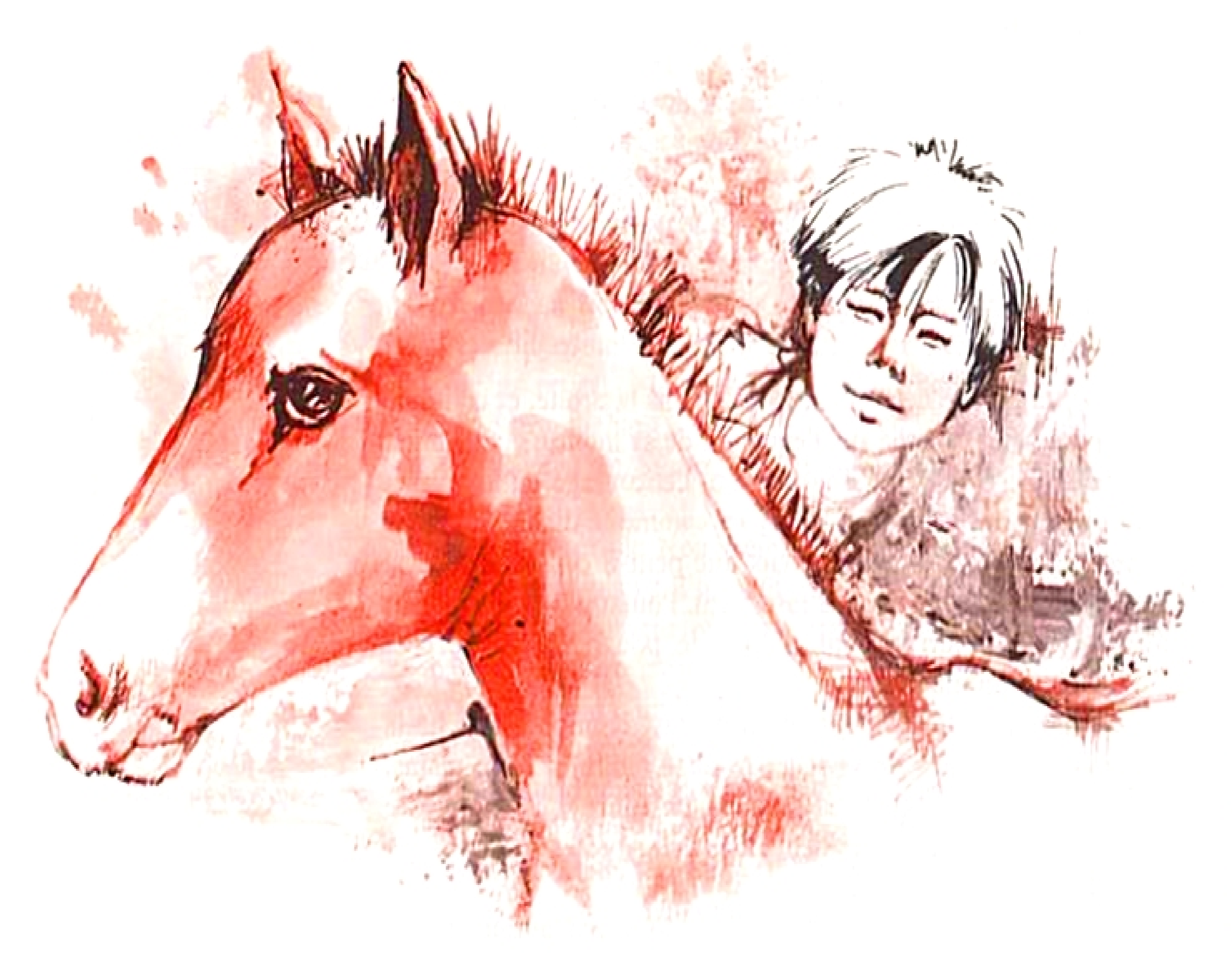
Les autres chasseurs arrivent et s'exclament.

— Houya! la chasse est bonne! Sur la douzaine de poulains, trois seulement se sont échappés et nous avons gagné neuf jeunes chevaux pleins de vigueur. Maintenant, rentrons au village.

Mais on a beau tirer, pousser, les quatre jambes écartées, le poney noir demeure vissé au sol! « On veut qu'il bouge? Il ne

• — Le *pommeau* de la selle est la partie avant de l'armature.

• — Un *licol* ou *licou* est un lien passé autour du *col*, du *cou*.



bougera pas. » C'est sa manière à lui de montrer qu'il est mécontent.

— Tu as pris une très jolie bête, Kumbo, dit le chef Gengisser, mais quel caractère! Elle m'a l'air aussi têtue qu'un baudet chinois et tu auras du mal à l'apprivoiser...

— J'aurai vite fait, moi, crie un homme derrière lui : la seule manière la voici...

Et, brandissant son fouet, il en frappe l'animal qui hennit furieusement.

— Arrête! hurle Kumbo.

Mais l'autre fouaille • de plus belle. Le poulain saute à chaque coup.

— Je te dis d'arrêter! Je ne veux pas qu'il soit battu.

— Il faut que tu le domptes •, ce sauvage.

— J'y arriverai d'une autre façon.

— C'est la seule bonne méthode, déclare le chef. Regarde comme la bête se calme et se rebiffe • moins sous les coups.

Mais Kumbo ne veut rien entendre, il a mis pied à terre, et, appuyé sur le poulain que Surong tient toujours en laisse, il défie • le chasseur au fouet.

• — Il *fouaille* le poulain *de plus belle* : il le frappe de plus en plus fort à grands coups de fouet.

• — *Dompter* un animal : le maîtriser, l'apprivoiser. Cherchez un autre verbe employé plus loin dans le texte et ayant à peu près le même sens.

• — *Se rebiffer* : lorsqu'on parle d'un cheval, ce verbe signifie regimber, ruer sur place.

• — Kumbo *défie* le chasseur : il le provoque.

— Si tu le touches encore, Aïka, je te frappe... C'est mon cheval et je ne veux pas qu'on lui fasse du mal.

— Comme tu voudras, dit l'homme en rangeant sa mèche. Le travail est fait d'ailleurs, il a son compte ton chéri. Essaie donc de le faire avancer et tu verras s'il ose encore désobéir ?

Et Kumbo tire sur la longe •. Raide de fureur rentrée, l'animal esquisse un pas.

— Tu vois, je te l'avais dit. On doit les mater tout de suite !

— Tu as peut-être raison, mais je veux que mon cheval m'aime et je le dresserai sans le battre.

Devant un tel entêtement et des idées aussi naïves les compagnons de Kumbo s'esclaffent.

— A-t-on jamais vu dresser un cheval sans fouet ! Il en a de la prétention, le petit... Moi qui le croyais intelligent.

— Bah ! Il est jeune, ça lui passera.

Le garçon tient le petit noir par le cou et, à l'oreille, lui murmure :

— Tu verras, mon joli poney, nous deviendrons des amis.

Mais la bête baisse la tête : elle n'a pas envie de comprendre et paraît très malheureuse.

Quand les chasseurs rentrent au village, attaché par une longue corde à la selle de son maître, le poulain noir suit tristement.

(à suivre)

• — Une *longe* : une courroie servant à attacher le cheval ou à le conduire à la main. Ne pas confondre avec la bride ou la rêne qui sert à conduire un cheval monté.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Le poulain noir ne supporte pas la corde qui l'enserre ; il n'admet pas d'être touché. Pourquoi ?

2 *La seule manière, la* voici... dit un homme ; *c'est la seule bonne méthode...* déclare le chef. De quelle méthode s'agit-il ? Qu'en pensez-vous ? Quelle autre méthode pourrait-on employer ?

3 Imaginez le groupe formé par le poulain tenu en laisse par Surong, Kumbo appuyé au poulain et défiant le chasseur au fouet. Que pensez-vous de l'attitude de Kumbo ?

4 Pourquoi Kumbo a-t-il le droit d'affirmer : *c'est mon cheval ?*

5 Que veut dire Aïka lorsqu'il affirme : *le travail est fait.* Croyez-vous que le Noir soit définitivement dompté ?

6 Le poulain *esquisse* un pas, commence à peine à avancer. Pourquoi, malgré les coups reçus, le poulain ne se met-il pas encore vraiment en route ?

7 Comment les idées de Kumbo sont-elles accueillies ? Que dit-on de lui ? Pour quelle raison, très importante, Kumbo veut-il dresser son cheval *sans le battre ?*

46 | LE DRESSAGE

Pendant que son cheval l'emporte à toute vitesse Kumbo ne pense qu'à une chose : se cramponner pour ne pas tomber. S'il tient et domine encore une fois la volonté qu'a ce sauvage de se débarrasser de lui, il l'aura conquis tout à fait.

Peu à peu, Kumbo retient les rênes, essaie de réduire le galop; le cheval tire sur le mors, franchit fossés, et buttes, et semble voler dans la plaine.

Le garçon et sa monture ont croisé sans les voir deux antilopes qui revenaient du point d'eau, et coupé une caravane de trente chameaux ruminants; les conducteurs se demandent quel est ce fou qui court ainsi d'un train d'enfer.

L'ombre des montagnes s'allonge; de l'herbe verte la fraicheur monte et le cheval va toujours.

Hop!... Pour éviter une hermine • rousse qui ondule sur son chemin, le poney a fait un bond et Kumbo a failli tomber. Les voilà repartis encore... Est-ce une idée? On dirait que le galop se fait plus sage : le garçon sent les muscles de sa monture se tendre et se détendre comme une mécanique au rythme des jarrets nerveux.

... L'ombre succède au crépuscule; la première étoile apparait. On doit les attendre au village, il est temps de songer au retour : « Le problème, pense Kumbo, est de faire faire demi-tour au poulain. Est-il devenu assez maniable pour que je puisse le guider? »

Et le Mongol essaie avec douceur. Sans révolte, le Noir obéit.

La nuit étreint • la plaine immense et le cheval court encore mais maintenant c'est le garçon qui mène le jeu, réduit la course, fait marcher sa monture au trot puis, quand elle s'est un peu reposée, d'un coup de talon la fait repartir au galop. Entre la bête et son cavalier se tisse comme un lien subtil • et le Noir essaie de comprendre, d'exécuter ce qui lui est suggéré •. Kumbo vit comme dans un rêve : il sent son poulain en harmonie • avec lui; là-haut, les étoiles sont belles et il a envie de chanter...

• — Une *hermine* : un petit animal assez semblable à la fouine ou à la belette de nos pays, et dont la fourrure d'hiver est blanche.

• — La nuit *étreint* la plaine : étreindre, c'est serrer fortement dans ses bras. La nuit s'étend sur toute la plaine, la recouvre, l'enveloppe.

• — Entre la bête et le cavalier *se tisse comme un lien subtil* : il s'établit entre eux quelque chose de délicat, difficile à préciser par sa finesse et qui les unit; le garçon devine les intentions du cheval; le cheval *essaie de comprendre* les commandements du garçon.

• — Le cheval essaie d'exécuter ce qui lui est *suggéré* : il essaie de faire ce qu'on lui indique, sans précision. Le lien qui les unit met Kumbo et sa monture *en harmonie*, en accord.

Il n'ose pourtant pas s'arrêter pour faire souffler sa monture : la soumission est trop neuve. Tandis que le poulain continue sa course, Kumbo s'étire pour chasser le sommeil.

Les étoiles ont pâli et une à une se sont éteintes. A l'horizon une flaque rouge s'étend... D'un coup, le soleil éclaire la steppe, le garçon a cligné des yeux. Des genoux, de la voix, il encourage sa monture qui file d'un train d'enfer.

A l'entrée de la grande tente, la main en visière, Surong interroge l'horizon.

« Rien! Il n'y a rien sur la plaine immense... Mais si! là-bas, ce tourbillon de poussière qui se rapproche... C'est un cheval et son cavalier... »

La petite fille se retourne vers l'intérieur de la yourte.

— Oh, mon père, crie-t-elle, ma mère, tout le monde, venez voir! Kumbo revient, c'est lui, je le reconnais, et il est sur son cheval...

Pour montrer combien son poney est devenu souple et docile à son commandement, Kumbo décrit un large cercle autour du village puis met pied à terre et tandis que les gens s'exclament, le félicitent et caressent le cheval en sueur, il glisse à l'oreille de Surong :

— Il a galopé toute la nuit, c'était merveilleux, Surong... Et je lui ai trouvé un nom, il s'appellera : Va comme le vent.

Gine Victor LECLERCQ
Va comme le vent
BOURRELIER

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Kumbo, sur son cheval, n'a qu'une idée. Laquelle ? Pourquoi est-ce, pour lui, *la chose* essentielle ?

2 Kumbo et sa monture courent *d'un train d'enfer*, galopent à une vitesse folle. Quelles preuves en avons-nous ?

3 A quel signe Kumbo sent-il que le cheval se calme, bien qu'il continue à galoper ?

4 Kumbo a-t-il employé la force pour dresser son cheval ? Sur sa monture que s'est-il contenté de faire ? Qu'a-t-il espéré ? Quel a été le moment délicat ?

5 *Kumbo revient, c'est lui, je le reconnais, et il est sur son cheval...* s'écrie Surong. Dans cette phrase, il y a deux faits importants pour Surong ; lesquels ? Par quel moyen fait-elle sentir la victoire de Kumbo ?, Comment Kumbo exprime-t-il cette victoire ?

6 Dites ce que vous pensez des sentiments des deux enfants l'un pour l'autre.

47 | *Le serpent de* PÉTUGUE

PÉTUGUE avait une grosse moustache rousse, et une houppe de cheveux carotte lui avait valu son surnom, qui est en provençal le nom de la huppe •.

Il cultivait dans la colline une assez grande vigne de jacquez : ce raisin noir à petits grains serrés donne un vin d'une rare violence. Pétugue qui se contentait d'un oignon le matin, de quelques tomates à midi, et de la moitié d'un pain frotté d'ail, complétait ce régime par cinq ou six litres de ce nectar si bien qu'à sa grande indignation, on le considérait comme l'ivrogne du village.

Un après-midi, on l'avait vu arriver sur la place du village, blême •, tremblant, flageolant •. Penché sur la conque • de la fontaine, il avait bu comme un mulet, et ce spectacle surprenant avait excité la curiosité du boucher, du boulanger et de M. Vincent qui passait par là.

Alors, toujours tremblant et bégayant, il raconta son aventure.

Il avait passé la matinée à sa vigne, puis, après la sieste sous le grand pin, il était redescendu vers le village, comme d'habitude, portant son fusil sous le bras, et précédé de son chien, qui s'appelait Souffrance, mais qui ne savait pas encore pourquoi.

Comme il traversait le fond des Escaouprés, Souffrance marqua superbement l'arrêt, les quatre pattes raides et le museau pointé, devant un fourré d'agéras que dominait une yeuse • à plusieurs troncs. Pétugue s'approcha sans bruit : quand il fut à bonne portée, il épaula, et visa, comme d'habitude : « Bourre! Bourre! »

A sa grande surprise, Souffrance, au lieu de sauter dans le fourré, fit un bond prodigieux en arrière : mais il ne put éviter l'attaque d'une gueule rougeâtre et immensément ouverte, qui le saisit au vol, le rabattit au sol, et le retira dans le fourré, aussitôt secoué par une furieuse sarabande •.

Pétugue avouait qu'il avait alors reculé de trente pas, pour avoir le temps de charger son fusil de chevrotines •. Pendant cette opération, il avait entendu les cris de souffrance de Souffrance, puis une sorte de crépitement « comme quand on

• — La *huppe* : genre d'oiseau, de la grosseur d'un merle, qui possède une touffe de plumes sur la tête. Cette touffe de plumes s'appelle elle-même une huppe. Ce mot vient du mot *houppe* : touffe de cheveux sur le devant de la tête.

• — *Blême* : très pâle.

• — *Flageolant* : tremblant sur ses jambes.

• — Une *conque* est une grande coquille aux bords relevés. La fontaine a la forme d'une vaste coquille.

• — Une *yeuse* : un chêne-vert.

• — Une *sarabande* : une danse endiablée. Dans le texte, les mouvements vifs et désordonnés du combat entre le chien et le serpent.

• — Des *chevrotines* : de gros plombs ou de petites balles utilisés pour chasser le gros gibier (cerf, chevreuil, sanglier). Le radical du mot est *chèvre*.

casse un fagot de sarments • bien secs ». Il avait lancé une grosse pierre dans le fourré : alors la tête horrible s'éleva dans les airs, au bout d'un énorme ressort de sommier, aussi épais que le mollet d'un homme...

• — Un fagot de *sarments* : de rameaux de vigne.

— Pan! Pan! Je tire coup sur coup. Eh bien! mes amis, les chevrotines, ça lui a fait pas plus d'effet qu'une poignée de pois chiches! Il a sifflé, et il s'est balancé en me regardant. Alors j'ai compris qu'il voulait me faire tourner les sangs : j'ai pris peur, j'ai lâché mon fusil, et j'ai profité de la pente du vallon pour sauver ma peau. Si on y allait à cinq ou six, avec des balles, on pourrait peut-être l'avoir?

Ils y allèrent le lendemain, précédés par une demi-douzaine de chiens; on retrouva le fusil de Pétugue, mais nulle trace de Souffrance ni du monstrueux serpent. Baptistin l'Autre (car ils étaient deux au village) installa un affût dans un arbre, à vingt-cinq mètres d'une poule noire attachée par une longue ficelle : mais il ne vit pas l'ombre d'un serpent, et pendant qu'il roulait une cigarette, un renard emporta la poule sous son nez.

Au bout de huit jours, on finit par conclure que Pétugue avait peut-être vu une grosse couleuvre, et que tout le reste était dû aux vertus hallucinatoires • du vin de jacquez.

• — Les *vertus hallucinatoires du vin* : les propriétés qu'aurait le vin de faire surgir des images devant les yeux — surtout quand on en a trop bu.

Mais Pétugue n'avait jamais voulu en démordre. Muni de cartouches à balles, il passait le plus clair de ses journées à la recherche du monstre, et le dimanche sur la place de l'église, ou au Cercle, il recommençait son récit, en renonçant à la partie de boules, afin de pouvoir faire des gestes.

A quelque temps de là, l'auteur et son ami Lili, un garçon de son âge, se promènent dans le fond des Escaouprés.

Et voilà que le monstre s'allongeait sous nos yeux!

A la vue d'une bête pareille, beaucoup d'hommes auraient battu en retraite.

Quoique la taille du reptile fût doublée par la petitesse de la mienne je fis un pas vers la barre. Lili, terrorisé, voulut me retenir.

— Malheureux! Si seulement il te regarde, ton sang devient mince comme de l'eau!

Je le repoussai sans mot dire, et je rampai jusqu'à l'extrême bord de l'à-pic.

Le monstre était toujours là, immobile, épouvantable.

De lentes ondulations déformaient son cou par une série de bosses glissantes qui représentaient le lièvre intérieur, dont les oreilles transversales s'étaient raccourcies de moitié.

Lili m'avait rejoint, sans le moindre bruit ; et il me communiquait ses impressions en me pinçant le bras. Je répondais par des jeux de physionomie qui exprimaient ma stupeur et mon admiration.

Je lui fis signe de se retirer, et nous tînmes conseil à voix basse.

— Tu vois cette grosse pierre au bord de la barre ? Elle est juste au-dessus de lui : si on la poussait, elle tomberait !

— T'es fou ! dit-il. On le manquera sûrement, et après, il va nous vouloir du mal.

Je rampai de nouveau jusqu'à mon observatoire. Il me suivit.



(à suivre)



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Pétugue est à la fois sobre et *ivrogne*. Montrez-le. Que pensez-vous de *sa grande indignation ?* Quel *spectacle surprenant* donne-t-il un après-midi ? Expliquez l'effet de surprise et de *curiosité* chez ceux qui le virent.

2 Dans le début de la lecture, relevez les mots ou expressions qui disent l'émotion de Pétugue.

3 Quelle raison donne Pétugue à son recul de *trente pas ?* Pensez-vous que ce soit la véritable raison ?

4 Quelle peut bien être la cause du bruit de *crépitement « comme quand on casse un fagot de sarments bien secs » ?*

5 Les chevrotines ont-elles atteint le serpent ? Pétugue n'aurait-il pas eu plus de chance avec des plombs ? Expliquez pourquoi. Que pensez-vous de son idée : *Si on y allait à cinq ou six, avec des balles ?*

6 *Nulle trace de Souffrance.* Qu'avait-il pu devenir ? Pourquoi n'avait-on pas cru le récit de Pétugue ?

7 Qui découvre le reptile ? Que faisait le serpent à ce moment-là ? Pourquoi paraissait-il encore plus grand ?

8 Quelle idée germe dans l'esprit des enfants ? Qu'en pensez-vous ?

48 | Le serpent de PÉTUGUE (fin)

Je lui montrai du doigt une chandelle de roche : elle paraissait devoir tomber exactement sur l'horrible tête plate. Nous la poussâmes, à quatre mains. Elle ne bougea pas plus qu'une borne. Alors, Lili s'étendit sur le dos, et je l'imitai. Les épaules bloquées contre un relief du sol, les mains crispées, accrochées dans des fentes, nous repoussâmes la pierre avec nos talons, de toute la force de nos cuisses de sauterelles. Elle pesait bien plus que nous, et elle refusa de basculer, mais elle se souleva légèrement en laissant apparaître à sa base une fente noire.

Les jambes raides, le cou gonflé, Lili murmura :

— Tiens bon!

De la main droite, il gratta le sol, et ramassa quelques cailloux, qu'il lança dans la fente. Tandis que je m'arc-boutais • désespérément, il renouvela sa manœuvre plusieurs fois, et dit enfin :

— Laisse aller doucement.

La chandelle revint en arrière : mais elle ne put reprendre sa place, à cause des cailloux bloqués sous sa base, et elle resta penchée vers l'avant.

Trois fois nous recommençâmes la manœuvre, et la pesante chandelle s'inclina peu à peu vers le vallon. Nous prîmes un dernier temps de repos.

Lili chuchota :

— Frotte bien tes jambes, et respire de toutes tes forces. Quatre fois!

Je massai mes mollets, puis je fis les quatre inspirations prescrites.

— Cale bien ton dos! Ce coup-ci, elle va partir. Je compte jusqu'à trois!

A voix basse, il compta.

Je fis un effort si violent que tout mon corps se souleva sur mes talons et mes épaules : la pointe de la roche s'éloigna lentement, hésita une seconde, et disparut.

J'entendis une sourde détonation, suivie d'un grondement pierreux qui fit trembler le sol sous mes reins... Lili ouvrit de grands yeux inquiets, et nous approchâmes, à quatre pattes.

• — Je m'*arc-boutais* : je me raidissais en prenant appui fortement sur mes épaules et mes pieds ; mon corps faisait ainsi un arc de cercle. Dessinez la silhouette du garçon *arc-bouté*.



J'avais mal calculé la trajectoire• de la chute : mais la Providence, qui s'occupe souvent des petits garçons, avait réparé mon erreur.

Notre pierre était tombée sur une sorte de petit balcon de roche pourrie, et une large dalle de calcaire bleuté, détachée du flanc de l'à-pic, s'était effondrée sur le monstre. Nous ne pouvions plus voir sa tête, cachée sous une sorte d'éboulis• : mais sa queue fouettait les cades• et les romarins avec une telle violence que nous fûmes pris d'une terreur panique•, et nous dégringolâmes les pentes, comme des lièvres devant des chiens, jusqu'à la Bastide-Neuve.

L'oncle Jules et mon père en sortaient, l'arme à la bretelle, pour aller à la couchée des palombes, sous les grands pins de la Tête-Ronde.

Ils s'arrêtèrent au milieu du chemin, surpris par les bonds de notre arrivée.

Hors d'haleine, et cherchant mon souffle entre deux mots (afin de me rendre intéressant) je fis un récit sommaire• de notre exploit, et je m'assis tout haletant, sur une pierre.

• — La *trajectoire* de la chute : le *trajet*, la ligne décrite par la pierre qui tombe.

• — Un *éboulis* : un ensemble de terres, de roches, de cailloux écroulés, affaissés et entassés en désordre.

• — Les *cades* : mot provençal qui désigne une sorte de genévrier.

• — Une *terreur panique* : un effroi subit, une frayeur intense ; on ne songe qu'à fuir lorsqu'on l'éprouve.

• — Un récit *sommaire* : court, abrégé. Pourquoi l'enfant ne fait-il pas un récit complet ?

L'oncle Jules, incrédule •, se tourna vers Lili.

— Ho! Ho! dit-il, ce serpent est-il vraiment si long?

— Comme d'ici à l'olivier! répondit Lili, en montrant un arbre à dix pas.

J'ajoutai aussitôt :

— Et il est aussi épais que ma cuisse!

— Je crois, dit mon père en riant, que vous exagérez un tout petit peu! On n'a jamais vu en Provence un serpent de plus de deux mètres!

— Pardon! s'écria Lili. Celui-là, le pauvre Pétugue l'a raconté cinquante fois, et tout le monde croyait que c'était un menteur!

— Et puis, dis-je, ce n'est pas la peine de discuter : venez le voir, parce que maintenant, il doit être mort!

— Passez devant! dit Lili. Moi je vais chercher une corde pour le remorquer.

. . . .

Il était mort, en effet. Dans les convulsions de l'agonie •, il avait réussi à extraire de l'éboulement sa tête à demi-écrasée. Il était vraiment presque aussi épais qu'un tuyau de poêle, et sur ses écailles jaunes couraient de vertes arabesques •.

Marcel PAGNOL

Souvenirs d'enfance — Le temps des secrets

Éd. PASTORELLY

• — *Incrédule* : qui ne croit que difficilement ce qu'on lui affirme. Pourquoi l'oncle n'est-il pas crédule?

• — Les *convulsions de l'agonie* : les contractions et les mouvements désordonnés qui précèdent la mort.

• — Des *arabesques* : des ornements en forme de lignes entrelacées, très employés par les *Arabes*.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Expliquez la manœuvre tentée par les deux enfants pour ébranler et faire tomber la *chandelle de roche*. Dessinez les divers moments de cette manœuvre : la falaise et le petit balcon de roche pourrie, le serpent en bas, la pierre et les garçons en haut, la pierre soulevée progressivement et basculant.

2 Les enfants font-ils un gros effort pour réussir la manœuvre? Relevez toutes les expressions qui justifient votre réponse.

3 La *Providence* est la suprême sagesse qui selon certains conduit toutes choses dans le monde. Expliquez la phrase : *La Providence, qui s'occupe souvent des petits garçons, avait réparé mon erreur.*

4 *Nous fûmes pris d'une terreur panique.* Expliquez pourquoi.

5 Dites pourquoi le récit des enfants fait rire le père. Citez deux phrases des enfants qui devraient vaincre l'incrédulité de l'oncle Jules.

6 On ne parle plus de Pétugue à la fin du récit. Imaginez quelle put être sa réaction lorsqu'il apprit que « son » serpent avait été tué. Faites-le parler.

49 | Chez le brocanteur

Un beau soir du mois d'avril, je rentrais de l'école avec mon père et Paul. C'était un mercredi, le plus beau jour de la semaine.

Tout en marchant le long du trottoir de la rue Tivoli, mon père me dit :

— Crapaud, j'aurai besoin de toi demain matin.

— Pour quoi faire?

— Tu le verras bien. C'est une surprise.

— Moi aussi, tu as besoin de moi? demanda Paul, inquiet.

— Bien sûr, dit mon père. Mais Marcel viendra avec moi, et toi tu resteras à la maison, pour surveiller la femme de ménage, qui va balayer la cave. C'est très important.

— Moi, d'habitude, dit Paul, j'ai peur d'aller dans la cave. Mais avec la femme de ménage, je n'aurai pas peur.

Le lendemain, vers huit heures, mon père vint me réveiller, en imitant une sonnerie de clairon, puis il rejeta mes couvertures au pied de mon lit.

— Il faut que tu sois prêt dans une demi-heure. Je vais me raser.

Je frottai mes yeux à poings fermés, je m'étirai, je me levai.

Paul avait disparu sous ses draps; il n'en sortait qu'une boucle de cheveux dorés.

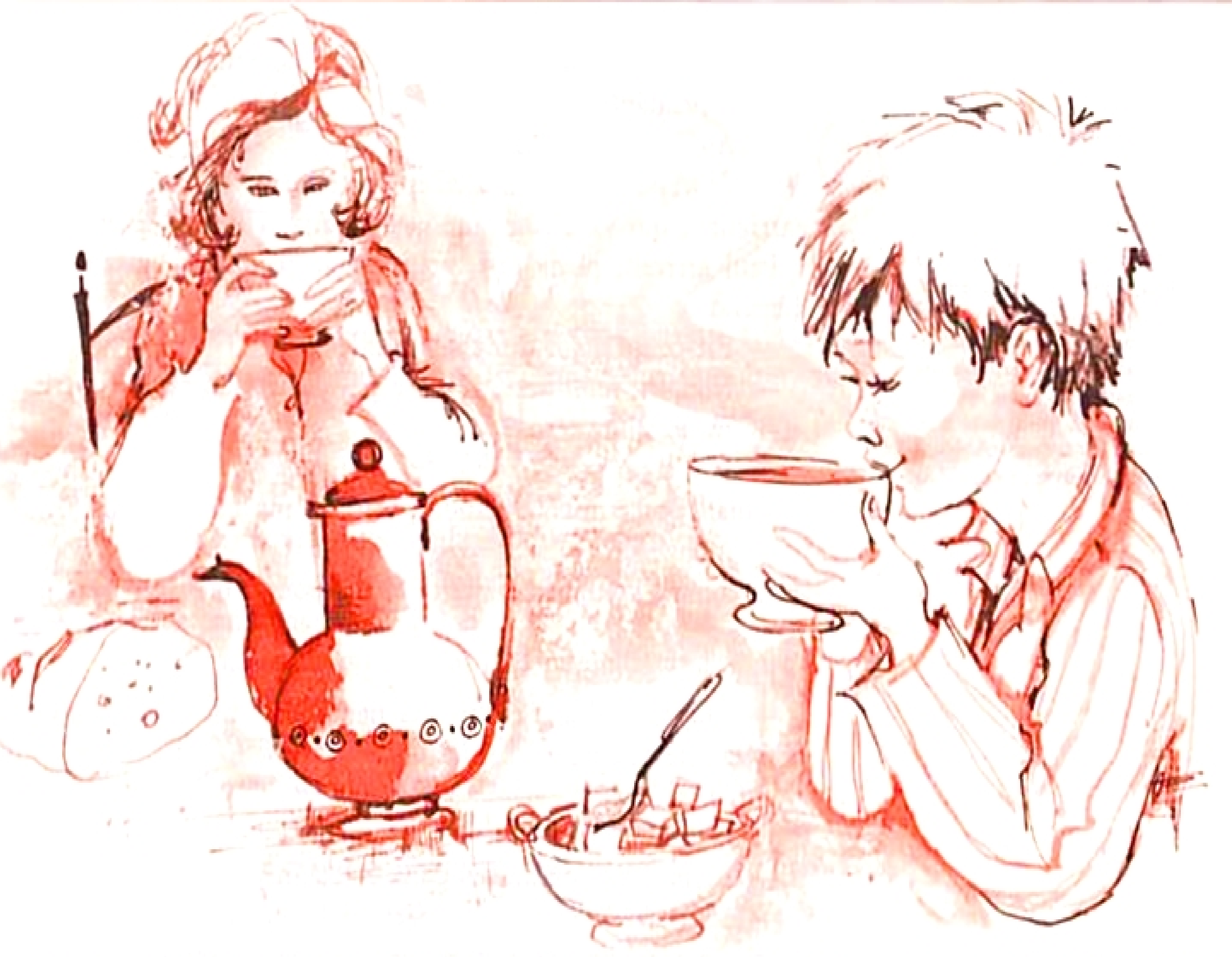
Le jeudi était un jour de grande toilette, et ma mère prenait ces choses-là très au sérieux. Je commençai par m'habiller des pieds à la tête, puis je fis semblant de me laver à grande eau.

J'ouvris d'abord le robinet du lavabo, et je le mis adroitement dans une certaine position qui faisait ronfler les tuyaux : ainsi mes parents seraient informés du début de l'opération.

Pendant que le jet d'eau bouillonnait bruyamment dans la cuvette, je regardais, à bonne distance.

Au bout de quatre ou cinq minutes, je tournai brusquement le robinet. J'attendis un moment, que j'employai à me coiffer. Alors je fis sonner sur le carreau le petit tub• de tôle et je rouvris le robinet — mais lentement, à très petits coups. Il siffla, miaula

• — Le *tub* de tôle : (mot d'origine anglaise qu'il faut prononcer *teub*'). Cuvette large et peu profonde pour recueillir l'eau d'une douche, d'une toilette à grande eau.



et reprit le ronflement saccadé •. Je le laissai couler une bonne minute, le temps de lire une page des *Pieds Nickelés*. Au moment même où Croquignol, après un croche-pied à l'agent de police, prenait la fuite au-dessus de la mention « A suivre », je le refermai brusquement.

Encore un choc sur la tôle du tub et j'eus terminé sans avoir touché une goutte d'eau.

Je trouvai mon père assis devant la table de la salle à manger. Il était en train de compter de l'argent; en face de lui, ma mère buvait son café. Mon café au lait était servi.

Pendant que je croquais mes tartines, mon père dit :

— Tu ne sais pas où nous allons? Eh bien, voilà. Ta mère a besoin d'un peu de campagne. J'ai donc loué, de moitié avec l'oncle Jules, une villa dans la colline, et nous y passerons les grandes vacances.

Je fus émerveillé.

— Et où est-elle, cette villa?

— Loin de la ville, au milieu des pins.

— C'est très loin?

• — Le ronflement *saccadé* : brusque et interrompu, par *saccades*.

— Oh oui, dit ma mère. Il faut prendre le tramway, et marcher ensuite pendant des heures.

— Alors, c'est sauvage ?

— Assez, dit mon père. C'est juste au bord d'un désert de garrigue •, qui va d'Aubagne jusqu'à Aix. Un vrai désert !

Paul arrivait, pieds nus pour savoir ce qui se passait et il demanda :

— Est-ce qu'il y a des chameaux ?

— Non, dit mon père. Il n'y a pas de chameaux.

— Et des rhinocéros ?

— Je n'en ai pas vu.

J'allais poser mille questions, lorsque ma mère me dit :

— Mange.

Et comme j'oubliais ma tartine, elle poussa ma main vers ma bouche.

Puis, elle se tourna vers Paul :

— Toi, va d'abord mettre tes pantoufles, sinon tu vas nous faire encore une angine. Allez, file !

Il fila.

Je demandai :

— Alors, tu m'emmènes dans la colline, ce matin ?

— Non ! dit-il. Pas encore ! Cette villa est toute vide, et il va falloir la meubler. Seulement, les meubles neufs coûtent très cher : alors, nous allons ce matin chez le brocanteur • des Quatre-Chemins...

(à suivre)

• — Un *désert de garrigue* : une garrigue est une terre inculte, couverte d'herbes sauvages. En Languedoc et en Provence, ce sont des collines pierreuses couvertes de buissons. La garrigue n'est pas *déserte* ; elle est peuplée d'insectes, de petits mammifères, d'oiseaux. Le père parle d'un désert parce que le manque d'eau empêche les cultures ; la garrigue n'est pas habitée.

• — Le *brocanteur* : celui qui fait un commerce, généralement peu important, de marchandises d'occasion, très diverses de valeur et de nature.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *C'était un mercredi, le plus beau jour de la semaine.* Qu'en pensez-vous ?

2 Que pensez-vous également de la façon dont le père appelle son fils ?

3 Les enfants aiment-ils être en compagnie de leur père ? Comment s'y prend celui-ci pour convaincre Paul de rester à la maison ?

4 Le *jeudi était un jour de grande toilette.* Quels sont les divers moments de la toilette de Marcel ? Citez les détails bien étudiés pour tromper l'attention de la mère. Que pensez-vous de l'attitude de l'enfant ?

5 *C'est une surprise,* avait dit le père le mercredi soir. A quel moment révèle-t-il *la surprise ?* Quelle est-elle ? L'enfant peut-il déjà comprendre en quoi son père attend son aide ? A quel moment peut-il commencer à le comprendre de manière assez précise ?

6 Que pensez-vous de la question de Paul sur les chameaux et les rhinocéros ? Quelle est la parole du père qui l'a amené à la poser ?

7 Marcel lisait une page des *Pieds-Nickelés.* Que lirait-il sans doute aujourd'hui ?

50 | Chez le brocanteur (fin)

LA, au bord du trottoir, je vis une petite charrette à bras qu'il avait empruntée au voisin. En grosses lettres noires, sur la ridelle•, on lisait :

Bergougnas
Bois et Charbons

Mon père entra dans les brancards, à reculons.

— J'ai besoin de toi, me dit-il, pour serrer la mécanique quand nous descendrons la rue Tivoli.

Je regardai au loin cette rue qui montait vers le ciel par une pente de toboggan.

— Mais papa, lui dis-je, elle monte, la rue Tivoli!

— Oui, me dit-il. Maintenant, elle monte. Mais je suis presque sûr qu'au retour, elle descendra. Et au retour, nous serons chargés. Pour le moment, installe-toi sur le charreton.

Je pris place au beau milieu du plateau •, pour en assurer l'équilibre.

Ma mère, derrière la grille bombée de la fenêtre, nous regardait partir.

— Surtout, dit-elle, prenez garde aux tramways!

Sur quoi, mon père, pour exprimer sa confiance, poussa un joyeux hennissement, lança deux petites ruades et partit au galop vers l'aventure.

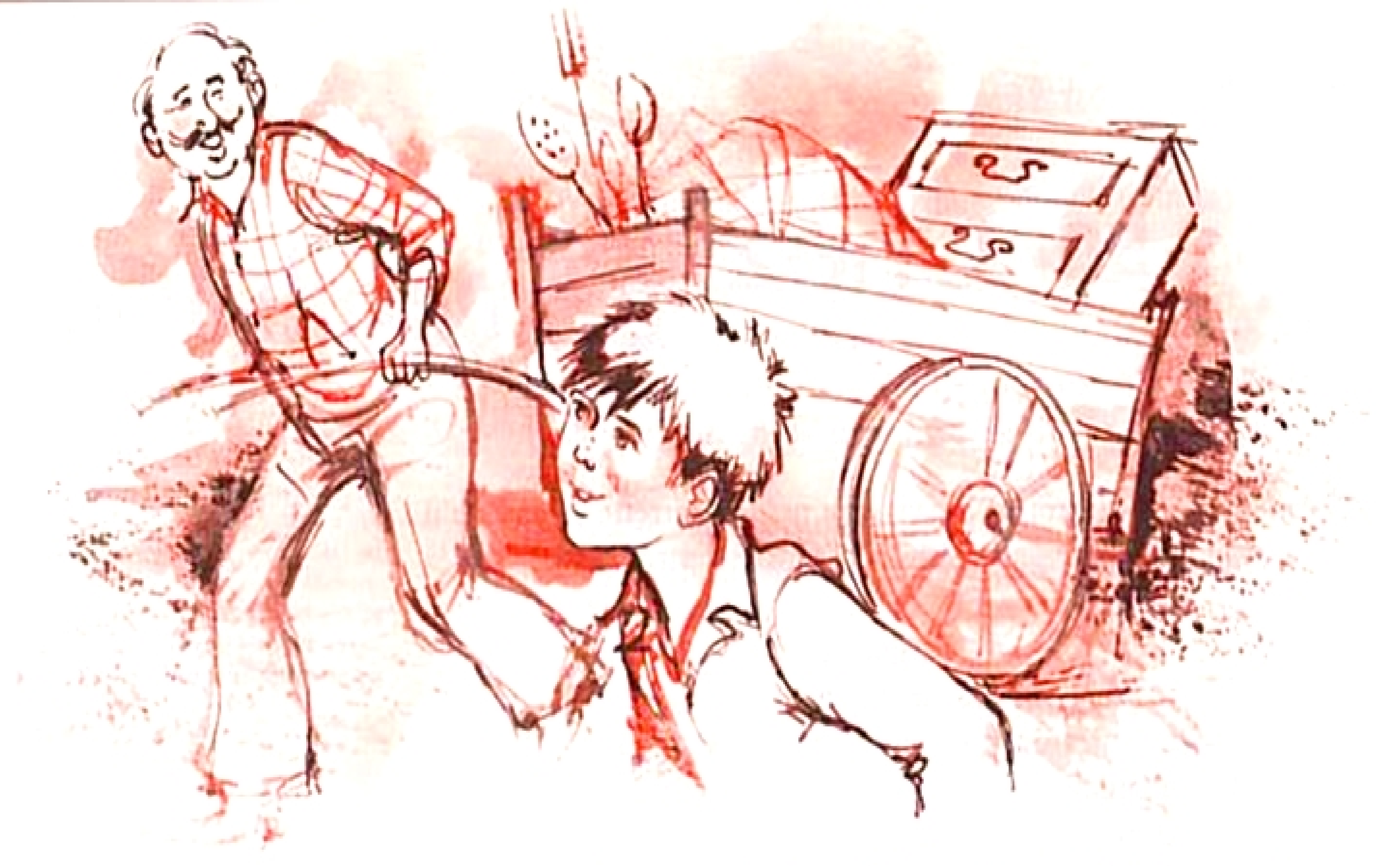
Nous nous arrêtâmes au bout du boulevard de la Madeleine, devant une boutique noirâtre. Elle commençait sur le trottoir qui était encombré de meubles, autour d'une vieille pompe à incendie à laquelle était accroché un violon.

Le maître de ce commerce était très grand, très maigre, et très sale. Il portait une barbe grise, et des cheveux de troubadour• sortaient d'un grand chapeau d'artiste. Son air était mélancolique, et il fumait une pipe en terre.

Mon père lui avait déjà rendu visite et avait retenu quelques « meubles » : une commode, deux tables, et plusieurs fagots de morceaux de bois poli qui, selon le brocanteur, devaient permettre de reconstituer six chaises. Il y avait aussi un petit canapé, trois

• — La *ridelle* de la charrette : le côté en forme de balustrade, qui maintient le chargement sur *le plateau*.

• — Des cheveux de *troubadour* : les troubadours étaient les poètes du Moyen Age, dans le Midi de la France. Ils allaient de château en château. Ils portaient les cheveux longs.



sommiers crevés, des paillasses à moitié vides, un bahut qui n'avait plus ses étagères, et divers ustensiles de ménage.

• — Ce *fourniment* : cet ensemble d'objets divers et de peu de valeur.

• — Le tout fut *arrimé* avec des cordes : attaché solidement.

Le brocanteur nous aida à charger tout ce fourniment • sur la charrette à bras. Le tout fut arrimé • avec des cordes, qu'un long usage avait rendu chevelues. Puis, on fit les comptes. Après une sorte de méditation, le brocanteur regarda fixement mon père et dit :

— Ça fait cinquante francs!

— Ho! ho! dit mon père, c'est trop cher.

— C'est cher, mais c'est beau, dit le brocanteur. La commode est d'époque!

Il montrait du doigt cette ruine vermoulue.

— Bien, dit mon père. Dans ce cas, nous allons décharger ces débris, et nous irons nous servir ailleurs. Petit, détache les cordes!

Le brocanteur me retint par le bras en criant : « Attendez! »

Puis il regarda mon père avec tristesse, secoua la tête, et me dit : « Comme il est violent! »

Il s'avança vers lui, et parla.

— Sur le prix, ne discutons plus : c'est cinquante francs; ça m'est impossible de le raccourcir. Mais nous pouvons peut-être allonger la marchandise.

Il entra dans sa boutique : mon père me fit un clin d'œil triomphal et nous le suivîmes.

Il y avait des remparts d'armoires, des miroirs, des casques, des pendules, des bêtes empaillées. Il plongea son bras dans ce

fouillis, et en retira divers objets. Je vous donne en plus ce parapluie de berger (qui sera comme neuf si vous changez seulement la toile), ce tam-tam de la Côte-d'Ivoire • et ce fer à repasser de tailleur. Est-ce que ça va?

— C'est honnête, dit mon père. Mais je voudrais aussi cette vieille cage à poules.

— Hé hé! dit le brocanteur, je reconnais qu'elle est bien vieille mais elle peut servir aussi bien qu'une neuve. Enfin, puisque c'est vous, je vous la donne.

Mon père lui tendit un billet mauve de cinquante francs. Il le prit gravement, avec un salut de la tête.

Enfin, comme nous finissions de glisser notre butin sous les cordes déjà tendues, pendant qu'il rallumait sa pipe, il dit tout à coup :

— J'ai bien envie de vous faire cadeau d'un lit pour le petit!

Il entra dans son magasin, disparut derrière la forêt d'armoires... Mais mon père qui avait passé la bricole •, démarra brusquement et descendit à bonne allure le boulevard de la Madeleine, tandis que le généreux vieillard, reparu au bord du trottoir, brandissait à bout de bras un immense drapeau, que nous jugeâmes inutile d'aller chercher.

Marcel PAGNOL
La Gloire de mon Père — Souvenirs d'enfance
Éd. PASTORELLY

• — Un *tam-tam* de la *Côte-d'Ivoire* : un tambour grossier très utilisé chez les peuples d'Afrique. La Côte-d'Ivoire est située au centre de l'Afrique, sur la côte atlantique.

• — La *bricole* : une espèce de harnais que l'on passe sur l'épaule et sous le bras pour tirer une petite charrette.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 De quelle manière l'enfant va-t-il aider son père ? A quel moment ? Le père est *presque sûr* qu'au retour la rue descendra. Que pensez-vous de cette remarque ?

2 Citez la phrase qui peint une attitude amusante du père. Pensez-vous que le père ait un caractère chagrin et triste, ou au contraire un caractère heureux et enjoué ?

3 *Nous nous arrêtâmes devant une boutique noirâtre.* Essayez de vous mettre à la place de l'enfant et d'exprimer les sentiments qu'il pouvait avoir en voyant la boutique et *le maître de ce commerce.*

4 D'après vous, combien de pièces de la *villa dans la colline* pouvaient être meublées avec les « *meubles* » retenus par le père.

5 *Petit, détache les cordes,* dit le père. Pensez-vous qu'il ait véritablement l'intention de décharger la voiture ? Quelles sont ses intentions véritables ?

6 Après une sorte de *méditation, le brocanteur regarda fixement mon père.* Une méditation est une réflexion profonde, qui prend toute l'attention. Pensez-vous que le brocanteur ait besoin de cette profonde réflexion pour prendre une décision ? Observez son attitude au cours de la discussion avec le père. Qu'en pensez-vous ?

7 Voyez-vous avec précision ce qu'est un magasin de *brocanteur ?* D'après la lecture, énumérez les divers objets que l'on peut y trouver.

51 | LE ROMAN DE RENART
Comment TIBERT perdit sa queue

CE fut en mai, au temps nouveau où le ciel est beau et serein •, aux environs de l'Ascension...

Renart est dans sa maison sans provende ni victuailles •. Il a si grand'faim qu'il bâille. Il sort de Malpertuis et se met à courir à travers les prés. Alors il voit Tibert le chat.

— Tibert, fait-il, beau doux ami, d'où venez-vous, dites-moi ?

— Sire, dit Tibert, par ma foi, je m'étais mis en route pour visiter un vilain, derrière cette haie que vous voyez là-bas. Ce vilain a une femme qu'il aime tant qu'il ne lui refuse rien de ce qu'elle veut ni ne la contredit. Elle a caché un plein pot de lait dans une huche. Voilà où je vais. Si vous voulez m'accompagner je vous montrerai la maison. Par foi •, soyons compagnons car il y a là des gelines et des chapons •.

— Volontiers, fait Renart.

Ils viennent à la maison qui est tout enclose de pieux.

— Dieu, fait Renart, beau sire Dieu, comment pourrons-nous entrer dedans ? Ces pieux sont si serrés que nous n'y pourrons mettre les pieds.

Lors ils tournent autour de la maison à pas silencieux, tant qu'ils trouvent un pieu brisé. Sans plus tarder ils entrent puis s'en vont vers le poulailler.

— Renart, dit Tibert le chat, beau doux ami, sais-tu ce que tu vas faire ? Tu vas me suivre dans la maison, car si tu t'en vas aux chapons, ils crieront et tous les chiens qui sont ici t'attaqueront, te prendront. Quant à moi j'y perdrai mon affaire. En m'accompagnant, si tu veux, tu auras du lait à grand plenté •.

Renart dit :

— Je veux bien.

Les voici tous deux devant la porte. Tibert, qui fut moult avisé • a entré la tête d'abord puis a dit :

— Renart, viens-t'en et soulève le couvercle de la huche. Il y a là une pleine cruche de lait.

— Par foi, dit Renart, volontiers je t'aiderai, beau cher ami.

• — Le ciel est *serein* : clair, doux et calme.

• — Sans *provende* ni *victuailles* : sans provisions de vivres, sans nourriture

• — Par *foi* soyons compagnons : par fidélité ; promettons-nous d'être compagnons.

• — Des *gelines* et des *chapons* : des poules et des coqs que l'on engraisse.

• — *A grand plenté* : à pleines gorgées, pleine cruche, plein pot.

• — Tibert est *moult avisé* : il est très prudent.

Et il va soulever la huche. Tibert saute dedans, va au pot, y met la tête et ne pense qu'à boire : durement il hume et boit. Renart, qui tenait la huche, était mal à son aise.

— Tibert, n'en as-tu pas assez? Bois et puis viens-t'en car, par saint Denis, cette huche me pèse et peu s'en faut que je crève.

Tibert est si bien en train qu'il n'entend pas un mot. Renart reprend :

— Çà, Tibert, hâte-toi ou la huche tombera sur toi.

Tibert n'entend que fort peu ce que Renart lui dit. Il mange et mange à son envie et quand il en a pris à son gré il renverse le pot et répand tout le lait. Renart dit :

— Tu es trop glouton! Pourquoi as-tu renversé ce pot? De toutes façons sors de là car j'ai le corps très fatigué à force de soutenir cette huche.

Tibert se ramasse •, saute sur le bord. Renart lâche le couvercle qui trop lui pèse. Tibert a la queue prise d'un si grand coup qu'elle est tranchée en deux et que le bout tombe dans la huche. Tibert à terre s'en prend à Renart.

— Renart, tu m'as coupé la queue!

— Coupée? Certes ce n'est pas moi.

— Qui est-ce donc?

— Toi.

— Certes non, par saint Liénard.

— Allons, tais-toi, dit Renart. Tu n'en es que plus léger.

— Je n'avais cure • de cela, même pour un bon prix. Tu es un beau plaisantin.

— Mais n'es-tu pas plus léger?

— Tu te moques!

— Je me moque? Pourquoi? Qu'as-tu à faire de ta queue? Si on te poursuit, tu n'en courras que mieux. Moi-même je suis ennuyé d'avoir la queue si grande et je voudrais qu'elle fût coupée.

— Tu en as de bonnes, dit Tibert. Mais laissons cela et sortons sans plus attendre. Par la foi que je dois à saint Richier, je veux que tu aies à manger.

Ainsi ils prennent la porte et se dirigent vers les chapons. Tibert dit à Renart :

— Renart, beau doux ami, les chapons sont là-dedans. Mais si tu m'en crois tu ne toucheras point aux gelines car voici ce que tu feras. Tu prendras d'abord le coq qui est grand, gras et bon car les gelines sont toutes maigres. Je te le dis en vérité.

• — Il *se ramasse* : il se replie sur lui-même pour prendre son élan.

• — Je n'avais *cure* de cela : je n'avais souci d'être plus léger.

Renart croit qu'il dit vrai alors que le chat ne pense qu'à le tromper. Il s'en va vers le coq tout droit et le saisit par la tête. Quand il le tient il en a grand'joie et Tibert qui guette lui demande :

— Le tiens-tu bien ? Attention qu'il ne t'échappe pas bêtement. Ne le tiens-tu pas bien, dis-moi ?

— Eh oui, dit Renart, par ma foi !

Sitôt que Renart ouvre la bouche, le coq se dégage et se met à chanter si haut que le vilain, messire Gombaut, endormi, s'en éveille, appelle ses chiens, entre avec eux dans le poulailler. Dès que Tibert le voit il s'enfuit sans attendre. Les chiens aperçoivent le goupil• et le poursuivent. Tibert passe par le pieu brisé et Renart veut l'imiter mais les mâtins• le saisissent par la peau du dos et commencent à le maltraiter.

Sachez que Renart ne fut pas lent. Il se dégagea, s'élança et fuit, courant si vite qu'il distança les chiens.

(à suivre)

• — Le *goupil* : le renard dont le nom est venu du nom propre Renart que porte cet animal dans le « Roman de Renart », recueil de contes et de fables du Moyen Age.

• — Les *mâtins* : les gros chiens de garde.



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Je m'étais mis en route *pour visiter un vilain,* pour rendre visite à un paysan, affirme Tibert. Est-ce exact ? Quel est le but précis de sa *visite ?*

2 Tibert demande à Renart d'aller d'abord dans la maison. A-t-il raison de ne pas se diriger vers le poulailler ? Pourquoi ?

3 Comment se comporte Tibert dès qu'il est dans la huche ? lorsqu'il a terminé ?

4 Renart prend-il la responsabilité de la queue coupée ? Qu'en pensez-vous ? Prend-il au sérieux la perte de cette queue ? Que dit-il pour feindre de consoler Tibert ?

5 *Par la foi que je dois à saint Richier, je veux que tu aies à manger,* affirme Tibert. Est-il sincère ? A quoi songe-t-il vraiment ?

6 Comment s'y prend Tibert pour faire accepter à Renart l'idée de s'attaquer d'abord au coq ? Que pensez-vous des raisons qu'il donne ? Pourquoi insiste-t-il tant pour savoir si Renart tient le coq ?

7 Le renard a la réputation d'être malin et rusé. D'après le récit que vous venez de lire mérite-t-il toujours cette réputation ? Justifiez votre réponse.

52 | Comment RENART crut tenir CHANTECLER

Un jour, Renart s'en vint en une ferme sise au milieu d'un bois. Il y avait là gelines et coqs, canards et canes, jars et oies; et Messire Constant des Noues, un vilain bien pourvu, demeurait près de cette ferme qu'il tenait si bien garnie. Car il avait aussi beaucoup de chair salée, de jambons et de lard, de sacs de bon froment. Dans ses vergers il ramassait force bonnes cerises et fruits de maintes sortes. Son courtil • était bien clos de pieux de chêne, aigus et gros, entourés d'aubépine. Renart s'approche, baisse le col, mais l'obstacle épineux l'arrête dans son entreprise, qu'il veuille ramper ou sauter. Marri et morne •, Renart s'accroupit sur le chemin. Mais soudain il voit qu'un pieu de la palissade est rompu. Lors il bondit, saute les épines et se laisse choir • dans le courtil, en un carré de choux pour que personne ne le voie. Pourtant les poules le décèlent et se hâtent de fuir.

Messire Chantecler le coq, sur la carrière, voit les poules qui viennent. Moult fièrement, il va au-devant d'elles, tendant la plume, le col et le pied, et leur demande pour quelle raison elles s'enfuient vers leur maison. Pinte, la plus instruite, parle, Pinte qui pond les plus gros œufs et juche • à la droite du coq. Elle lui dit l'affaire :

— Nous avons eu peur.

— Pourquoi ? Qu'avez-vous vu ?

— Je ne sais quelle bête sauvage qui pourrait nous maltraiter fortement.

— Ce n'est rien, je vous l'assure, dit le coq, n'ayez pas peur et retournez où vous étiez.

Pinte dit :

— Par ma foi je l'ai vue : loyalement je vous l'affirme.

— Et comment la vîtes-vous ?

— Comment ? J'ai vu branler la palissade et trembler les feuilles du chou derrière lequel elle s'est cachée.

• — Un *courtil* : un petit jardin, souvent clos de haies, attenant à une maison de paysan.

• — *Marri* et *morne* : fâché et triste, la rage au cœur.

• — *Choir* : tomber.

• — La poule *juche* sur le perchoir : elle s'installe sur une perche, sur une branche pour y dormir.



— Pinte, fait le coq, je ne sais putois ni goupil qui osât entrer dans le courtil. Allons, retournez sur vos pas.

Et il s'en fut vers sa poudrière. Qu'il n'a peur de rien de ce que pourraient lui faire goupils ou blaireaux, il voudrait bien en être sûr. Cependant il fait bonne contenance • : il ne se doute pas de ce qui lui pend au bec. Il saute sur un toit, un œil ouvert et l'autre clos, une jambe droite, l'autre pliée. Sur ce perchoir, las de chanter et de surveiller, il commence à sommeiller.

Ne croyez pas que l'on vous ment, car il rêva que dans la cour si bien close il y avait quelque chose qui venait vers lui — et il en avait le frisson — tenant une pelisse rousse au col brodé d'os. Et on lui mettait de force la pelisse. Et il était en grande peine, par ce songe, car la pelisse était fort étroite. Sa détresse fut si forte qu'il s'éveilla. Quelle était donc cette pelisse au ventre blanc dans laquelle il entrait la tête la première, dont le col le serrait si fort.

Chantecler frémit de son rêve et s'écrie :

— Que le Saint-Esprit garde mon corps de la prison et me maintienne sauf • !

Il s'en va à grande allure, mal assuré, et vient vers les gelines, qui sont près des épines. Il appelle Pinte et l'attire à l'écart.

— Pinte, je ne veux rien te cacher : je suis dolent et ébahi • car j'ai grand peur d'être trahi par quelque oiseau ou bête sauvage qui pourrait bien nous malmener.

• — Il *fait bonne contenance* et ne se doute pas de *ce qui lui pend au bec* : il prend l'air résolu et décidé de celui qui n'a pas peur, qui ne craint rien de ce qui peut lui arriver, des inconvénients qui le guettent, qui lui pendent au nez ou au bec.

• — Se maintenir *sauf* : se maintenir en vie, avoir la vie *sauve*, être *sauvé*.

• — Je suis *dolent* et *ébahi* : je suis inquiet et chagrin en même temps que stupéfait, très surpris.

— En vérité, fait Pinte, beau doux seigneur, ne parlez pas ainsi car cela vous nuirait. Par tous les saints que l'on prie, vous ressemblez au chien qui crie avant que la pierre ne soit arrivée. D'où vous vient cette peur, dites-moi?

— Je viens, sachez-le, d'avoir un rêve étrange.

Et il lui conta tout le songe par le détail, lui narra comment il avait dû sortir de la pelisse à reculons.

— Pinte, ne vous étonnez pas si le cœur me manque, mais dites-moi ce que vous en semble.

— S'il plaît à Dieu, dit Pinte, votre songe sera mensonge, mais voici ce que j'en dis : cette chose que vous vîtes en votre sommeil, qui portait la rousse pelisse et vous déconfortait, c'était le goupil, j'en suis certaine. Vous le pouvez bien voir à ce que la pelisse était rousse et qu'on vous en revêtait par force. Les ornements d'os, ce sont les dents par quoi il vous mettra dedans. Le col qui n'était pas droit et vous parut si étroit, c'est la gueule de la bête, dont elle vous tiendra la tête. A ce que la queue est à l'envers, je vois que le goupil vous prendra par le cou, quand il viendra. Ainsi sera, si Dieu ne vous aide et si vous m'en croyez vous partirez d'ici car il est tapi derrière ce buisson, j'en suis certaine, pour nous trahir.

— Pinte, fait Chantecler, c'est mal à vous de dire que je me laisserai surprendre et que la bête est déjà dans l'enclos, qui par force me conquerra.

— Seigneur, fait-elle, Dieu vous entende! Mais s'il n'en est pas ainsi que j'ai dit, que je ne sois plus votre amie.

(à suivre)



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Messire Constant des Noues était un *vilain bien pourvu.* Montrez-le en vous aidant du premier paragraphe. Pour quelles raisons Renart a-t-il choisi cette ferme? Comment le vilain la protège-t-il? Comment Renart s'y prend-il pour franchir l'obstacle?

2 Qui a *décelé* Renart, qui a découvert sa cachette? Qui aurait dû la découvrir? Relisez le dialogue entre Pinte et le coq. Montrez comment Pinte est la *plus instruite,* celle qui comprend le mieux les choses.

3 Observez le coq quand *il s'en fut vers sa poudrière,* le coin poussiéreux de la *carrière,* de la basse-cour où il prend ses ébats. Essayez d'exprimer ses pensées.

4 Lisez le rêve du coq et ce qu'en dit Pinte. Montrez qu'elle est, en effet *instruite,* c'est-à-dire capable, ici, d'expliquer le songe.

5 *Il appelle Pinte et l'attire à l'écart.* Pourquoi Chantecler appelle-t-il Pinte plutôt qu'une autre poule? Pour quelles raisons ne lui parle-t-il que lorsqu'elle est éloignée des autres gélines?

6 *Ne parlez pas ainsi car cela vous nuirait,* cela vous ferait tort, dit Pinte à Chantecler. Essayez d'expliquer ce que veut dire Pinte. Comment vous apparaît la poule lorsqu'elle ajoute : *D'où vous vient cette peur?*

53 | Comment RENART crut tenir CHANTECLER (fin)

CHANTECLER s'en alla gratter dans la poudrière et se remit à sommeiller. Quand il le voit dormir, Renart s'approche de lui sans attendre, à petits pas, le cou baissé. Il bondit, mais Chantecler alerté saute de côté et Renart choit, il le voit bien, sur le fumier. Quand Renart voit qu'il a failli •, il commence à se demander comment il pourrait berner • Chantecler car s'il ne le mange il aura beaucoup cheminé pour rien.

— Chantecler, fait-il, pourquoi me fuir ? N'aie aucune crainte. Je suis heureux quand je te vois car tu es mon cousin germain.

A ces mots Chantecler se rassure et, de joie, claironne un peu. Renart dit à son cousin :

— Te souviens-tu de Chanteclin, ton bon père qui t'engendra •? il avait longue haleine, la voix saine, et claironnait les yeux fermés.

Chantecler dit :

— Cousin, est-ce là un piège que vous voulez me tendre?

— Certes non, fait Renart, mais chantez seulement les yeux fermés. Nous sommes d'une même chair, d'un même sang. Je préférerais perdre un pied plutôt que de te voir molesté • car tu m'es trop proche parent.

Chantecler dit :

— Je ne te crois guère, mais éloigne-toi un peu de moi et je te dirai une chanson. Il n'y aura voisin, dans tout le pays, qui n'entende mon fausset •.

Alors Renart sourit :

— Or donc, bien haut! Chantez, cousin. Je saurai bien si Chanteclin mon oncle fut quelque chose auprès de vous.

Lors, le coq commence hautement, jette un cri, un œil fermé et l'autre ouvert car il se méfie de Renart et l'épie.

— Non, fait Renart, cela n'est rien. Chanteclin chantait bien autrement, à longs traits et les deux yeux fermés : on l'entendait à vingt lieues.

• — Il a *failli* : il a commis une faute, il s'est trompé.

• — *Berner* : tromper en se moquant, en rendant presque ridicule.

• — *Engendrer* : donner l'existence, la vie.

• — *Molester* : tourmenter, faire subir des vexations.

• — Un *fausset* : un chant aigu, une voix qui imite celle d'un enfant.

Chantecler croit qu'il dit vrai et laisse aller sa mélodie, les yeux fermés, à pleine gorge. Lors Renart ne veut plus attendre, s'élance et le saisit au cou, s'enfuit, joyeux d'avoir trouvé si belle proie. Pinte voit Chantecler que Renart emporte. Elle en est dolente, se déconforte • :

• — Elle se *déconforte* : elle se décourage, elle s'afflige.

— Ah, seigneur, je vous l'ai pourtant dit mais vous m'avez tenue pour folle. Lasse, dolente! Je suis morte! Car voici que je perds mon seigneur.

La bonne femme de la ferme a ouvert l'huis • de son courtil car c'est le soir et elle veut rentrer ses poules. Elle appelle Pinte, Bise et Rosette mais ni l'une ni l'autre ne vient. Lors, elle aperçoit Renart qui emporte son coq et crie : « Haro! » à pleine voix. Quand ils ont entendu ce cri, les vilains qui étaient dans la ferme accourent de toute part.

• — L'*huis* : la porte.

— Voyez, j'ai perdu mon coq que le goupil emporte!

— Par où va-t-il?

— Par ici, tout droit!

Et les vilains courent, tous crient :

— Or çà, or çà!

Renart les entend et Constant des Noues leur dit :

— Tous, vite, après lui!

Il appelle son mâtin, que tous nomment Mauvoisin, et Bardol, Travers, Humbaut, Rebours; tous courent après Renart le roux. En courant, ils l'ont aperçu et les valets crient :

— Voyez le goupil : il l'emporte!



Or, Chantecler est en grand péril s'il ne trouve ruse ni recours :

— Comment, fait-il, sire Renart, vous n'avez point honte de rester muet devant ces vilains ? Quand Constant dira : « Il l'emporte », criez-lui donc : « Malgré vous ! ». Vous ne pourriez mieux les déconfire •.

Il n'est sage qui ne fasse folies. Renart qui trompe tout le monde fut trompé cette fois. Il s'écria à haute voix :

— Malgré vous de celui-ci j'emporte ma part !

Dès que le coq sentit se desserrer la gueule, il battit des ailes et s'envola sur un pommier. Renart fut marri et confus, pensant à la belle proie qui lui échappait. Chantecler lança un beau rire :

— Renart, que penses-tu de cela ? Dis-moi : que t'en semble ?

Le fripon frémit et trembla, lui répondit par félonie • :

— Que la bouche soit honnie qui se mêle de bruire à l'heure où elle doit se taire !

— Ainsi soit-il, fait le coq ! Et que la mâle goutte crève l'œil qui se mêle de sommeiller à l'heure où il doit veiller. Cousin Renart, nul ne peut se fier à vous. Je renie votre cousinage • qui faillit tourner à ma perte. Renart parjure •, va-t'en ! Si tu restes ici longtemps tu y laisseras ta pelisse !

Renart n'a cure de répliquer : il s'en va. Il ne se repose ni ne s'arrête. Il est dolent et se lamente fort sur ce coq qui lui a échappé alors qu'il a grand' faim.

Le Roman de Renart
Adaptation de Jean-Francis REILLE
LE CLUB FRANÇAIS DU LIVRE, PARIS

• — *Déconfire* : assurer sa supériorité sur ses adversaires.

• — La *félonie* : la trahison, le manquement aux promesses.

• — Je *renie* votre *cousinage* : je déclare qu'il n'y a plus de lien de parenté entre nous, que nous ne sommes plus *cousins*.

• — Renart *parjure* : coupable de ne pas respecter son serment, son engagement solennel.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *N'aie aucune crainte,* dit Renart. *Chantecler se rassure.* A-t-il des raisons sérieuses de se rassurer ? D'après vous, que devrait-il croire davantage : les paroles de Renart ou ses actes ?

2 Dans les qualités de Chantecler énoncées par Renart, quelle est celle à laquelle le renard attache le plus d'importance ? Comment le manifeste-t-il ?

3 Le coq est d'abord méfiant ; montrez comment il *se méfie* et *épie* le renard, le surveille attentivement, guette ses gestes. A quel moment Chantecler perd-il sa méfiance ? Le résultat se fait-il attendre longtemps ? Pinte avait-elle raison ? A-t-elle beaucoup de regrets d'avoir été *tenue pour folle ?*

4 *Tous, vite, après lui !* Montrez qu'en effet toute la ferme est aux trousses du goupil.

5 Jusqu'à maintenant, Chantecler ne s'est pas montré très rusé. Il semble que le *grand péril* où il se trouve lui donne soudain l'esprit de ruse. Montrez-le.

6 Lisez la réponse de Renart à la question de Chantecler : *Que penses-tu de cela ?* Essayez d'expliquer cette réponse (*honnir* quelqu'un, c'est le couvrir de honte). Quels sentiments met-elle en évidence chez le renard ?

7 Lisez les dernières paroles du coq. Relevez la phrase qui ressemble aux paroles du renard. Essayez d'imaginer les pensées du renard et du coq à ce moment-là.

54 | LE VOLEUR qui voulut descendre sur un rayon de LUNE

Un filou • avait formé le projet de voler un bourgeois de sa ville, homme fort riche. Pour cela, il grimpa le soir sur le toit et il y attendit le moment où, tous les domestiques étant couchés, il pourrait sans danger se glisser dans la maison. Mais le maître du logis, quoique couché, l'avait aperçu à la clarté de la lune.

C'était un matois • rusé, qui résolut de l'attraper.

« Écoute, dit-il tout bas à sa femme, demande-moi par quel moyen j'ai acquis le bien • que je possède; je ferai des façons pour te le dire; presse-moi beaucoup •, insiste et ne me laisse pas reposer que je ne te l'aie avoué; mais surtout parle haut et le plus haut que tu pourras. »

La femme, sans s'informer quel pouvait être le dessein • de son mari, lui fit la question qu'il exigeait. Il répondit avec un ton de mystère que c'était là son secret; qu'au reste il importait très peu à sa moitié • de le savoir, et qu'elle ne devait songer qu'à jouir de l'aisance que lui avait procurée son industrie •. Elle revint à la charge •, selon ce qui lui était recommandé. Lui, de son côté, joua toujours la réserve. Enfin, elle le pressa tant que cédant en apparence à ses importunités, il avoua qu'il avait été voleur et que c'était ainsi qu'il s'était fait une fortune considérable.

« Quoi, Sire! s'écria la femme, vous avez été voleur, et l'on ne vous a jamais soupçonné?

— C'est que j'ai eu un maître habile, un maître tel qu'il n'en existera de longtemps. Il ne dérobait que la nuit; mais au moyen de certaines paroles magiques dont il possédait le secret, il était sûr de voler sans risque. Voulait-il, par hasard, pénétrer quelque part? il prononçait sept fois devant la lune le mot mystérieux et aussitôt un rayon de cet astre se détachant, il l'enfourchait et se trouvait porté sur le toit, car c'était toujours par

• — Un *filou* : un voleur adroit.

• — Un *matois rusé* : un adroit et fin trompeur, plein d'artifice, de ruse, de dissimulation sournoise.

• — Le *bien* : la richesse.

• — *Presse-moi beaucoup* : poursuis-moi, pose-moi beaucoup de questions jusqu'à ce que je réponde.

• — Le *dessein* de son mari : son intention.

• — Sa *moitié* : son épouse.

• — *L'aisance que lui avait procurée son industrie* : la fortune que lui avait fait obtenir son habileté.

• — Elle *revint à la charge* : elle insista à plusieurs reprises.

le toit qu'il entrait. Voulait-il redescendre? il répétait le mot magique, et s'élançait sur son rayon qui le reportait doucement à terre. J'ai hérité de son secret puisqu'il faut vous l'avouer; et entre nous, je n'ai pas eu besoin de l'employer longtemps.

— Je le crois sans peine, reprit la femme. Vous possédez là un trésor; et si jamais j'ai quelque ami ou parent embarrassé pour vivre je veux lui en faire part. »

Elle supplia donc son mari de le lui apprendre. Il s'en défendit longtemps, se fit beaucoup prier, déclara qu'il voulait dormir, et convint enfin que le secret consistait à prononcer sept fois le mot Seïl.

• — Il *feignit* : il fit semblant.

Après cela, il souhaita une bonne nuit à sa femme et feignit • de ronfler.

Le voleur qui n'avait pas perdu un mot de toute cette conversation, ne put résister à l'envie d'éprouver le charme. Après avoir sept fois répété Seïl, il ouvre les bras et s'élance, mais il tombe à terre et se casse une cuisse.

Au bruit que fait sa chute, le bourgeois feignant de se réveiller, crie d'un ton d'effroi : « Qui est là? — Ah! Sire, répond le maladroit, c'est un homme que Seïl n'a pas servi aussi bien que vous. »

On alla le saisir aussitôt, et il fut livré aux juges.

Contes et Fabliaux du Moyen Age
H. LAURENS, Paris



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Le bourgeois avait aperçu le filou sur son toit. De quelles qualités fait-il preuve en cette circonstance?

2 Quel est le comportement de la femme en réponse à l'étrange demande de son mari? Pensez-vous qu'elle avait l'habitude de faire confiance à son mari?

3 Malgré les pressantes questions de la femme, le mari *joua toujours la réserve,* fit semblant de se montrer discret. Pourquoi le mari se faisait-il tant prier?

4 Il *cède, en apparence, à ses importunités :* il fait semblant de ne pas résister aux questions répétées et ennuyeuses de sa femme. En réalité, pourquoi cède-t-il?

5 Le filou ne put résister à l'envie *d'éprouver le charme,* d'essayer de vérifier si le mot magique est véritablement enchanté. Pourquoi s'est-il laissé attraper, s'est-il montré si crédule?

6 Dites ce que vous pensez du *filou* et du *bourgeois.*

55 | LES TROIS LARRONS •

DEUX d'entre eux étaient frères et se nommaient Haimet et Barat. Le troisième s'appelait Travers.

Un jour qu'ils se promenaient tous trois dans la forêt de Laon et que la conversation était tombée sur leurs prouesses •, Haimet, l'aîné des deux frères, aperçut au haut d'un chêne fort élevé un nid de pie et vit la mère y entrer. « Frère, dit-il à Barat, si quelqu'un te proposait d'aller enlever les œufs sous cette pie sans la faire envoler, que lui répondrais-tu ? — Je lui répondrais, répartit le cadet, qu'il demande une chose qui n'est pas faisable. — Eh bien ! sache, mon ami, que quand on ne se sent pas en état de l'exécuter, on n'est en filouterie qu'un butor • ! Regarde-moi. » Aussitôt, mon homme grimpe à l'arbre. Arrivé au nid, il l'ouvre doucement par dessous, reçoit les œufs à mesure qu'ils coulent par l'ouverture, et les rapporte en faisant remarquer qu'il n'y en a pas un seul de cassé. « Ma foi, il faut l'avouer, tu es un fripon • incomparable, s'écrie Barat ; et si tu pouvais maintenant aller remettre les œufs sous la mère comme tu les en as tirés, tu pourrais te dire notre maître à tous. »

Haimet accepte le défi et il remonte — Mais c'était là un piège que lui tendait son frère — Dès que celui-ci l'aperçoit à une certaine hauteur, il dit à Travers : « Tu viens de voir ce que sait faire Haimet, je veux maintenant te montrer un tour de ma façon. » A l'instant, il monte à l'arbre après son aîné, il le suit de branche en branche; et tandis que l'autre, les yeux fixés sur le nid, tout entier à son projet et attentif au moindre mouvement de l'oiseau pour ne pas l'effaroucher, semblait un serpent qui rampe et qui glisse, l'adroit coquin lui détache sa ceinture, et revient, portant en main ce gage • de son triomphe. Haimet cependant avait remis les œufs, et il s'attendait au tribut • d'éloges que méritait un pareil succès. « Bon, tu nous trompes, lui dit en plaisantant Barat, je gage • que tu les as cachés dans ta ceinture. » L'aîné regarde, il voit que sa ceinture lui manque et il devine sans peine que c'est là un tour de son frère. « Excellent voleur, dit-il, que celui qui en vole un autre. »

• — Un *larron* est un voleur. Un *filou* est un voleur adroit. Un *fripon* est un filou, habile trompeur. Il y a donc une nuance entre ces trois mots désignant des voleurs.

• — Des *prouesses* : des exploits.

• — Un *butor* est un oiseau échassier. C'est aussi un homme grossier, stupide, un peu balourd. Un *butor en filouterie* est le contraire d'un *fripon incomparable*.

• — Le *gage de son triomphe* : le témoignage de sa réussite.

• — Un *tribut d'éloges* : les louanges qui lui sont dues.

• — *Gager* signifie dans le texte parier.

• — *Donner la palme* : la *palme* est le symbole de la victoire; *donner la palme à* quelqu'un, c'est lui reconnaître la victoire, la première place dans la compétition.

• — Tant d'adresse l'*humilia* : l'abaissa, le rendit confus et honteux en face des deux frères.

Pour Travers, il admirait également les deux héros, et il ne savait auquel des deux donner la palme •. Mais aussi tant d'adresse l'humilia •. Piqué de ne point se sentir, pour le moment, en état de jouter avec eux, il leur dit : « Mes amis, vous en savez trop pour moi. Vous échapperiez vingt fois de suite que je serais toujours pris. Je vois que je suis trop gauche pour faire quelque chose dans votre métier; adieu, j'y renonce et je vais reprendre le mien. J'ai de bons bras, je travaillerai, je vivrai avec ma femme et j'espère, moyennant l'aide de Dieu, pouvoir me tirer de peine. » Il retourna en effet dans son village comme il l'avait annoncé. Sa femme l'aimait; il devint homme de bien, et il travailla si heureusement qu'au bout de quelques mois il eut le moyen d'acheter un cochon. L'animal fut engraissé chez lui. Noël venu, il le fit tuer; et l'ayant à l'ordinaire suspendu par les pieds contre la muraille, il partit pour aller aux champs; mais c'eût été à lui bien mieux fait de le vendre. Il se serait épargné par là de grandes inquiétudes, comme je vais vous le raconter.

Les deux frères qui ne l'avaient point vu depuis le jour de leur séparation, vinrent dans ce moment lui faire visite. La femme était seule occupée à filer. Elle répondit que son mari venait de sortir et qu'il ne devait rentrer que le soir. Mais vous pensez bien qu'avec des yeux exercés à examiner tout, le cochon ne put guère leur échapper. « Oh! oh! se dirent-ils en sortant, ce coquin veut se régaler et il ne nous a pas invités! Eh bien! il faut lui enlever son cochon et le manger sans lui. » Là-dessus, les fripons arrangèrent leur complot, et attendant que la nuit vînt leur permettre de l'exécuter, ils allèrent se cacher dans le voisinage derrière une haie.

Le soir, quand Travers rentra, sa femme lui parla de la visite qu'elle avait reçue. « J'ai eu si peur de me trouver seule avec eux, dit-elle, ils avaient si mauvaise mine, que je n'ai osé leur demander ni leur nom, ni pourquoi ils venaient. Mais leurs yeux ont fureté partout, et je ne crois pas qu'il y ait ici un clou qui leur ait échappé.

— Ah! ce sont mes deux drôles, s'écria douloureusement Travers, mon cochon est perdu! C'est une affaire faite et je voudrais à présent pour bien des choses l'avoir vendu!

— Il y a encore un moyen, dit la femme : ôtons-le de sa place et cachons-le quelque part pour la nuit. Demain, quand il fera jour, nous verrons quel parti prendre. » Travers suivit le conseil de sa femme. Il décrocha le cochon, et alla le mettre par terre à

l'autre bout de la chambre, sous la huche qui servait à pétrir leur pain : après quoi il se coucha, mais non sans inquiétudes.

La nuit venue, les deux frères arrivent pour accomplir leur projet; et tandis que l'aîné fait le guet, Barat commence à percer le mur à l'endroit où il avait vu le cochon suspendu. Mais bientôt il s'aperçoit qu'il n'y a plus que la corde. « L'oiseau est déniché, dit-il, nous venons trop tard. » Travers que la crainte d'être volé tenait en alarme et empêchait de dormir, croyant entendre quelque bruit, réveilla sa femme et courut à la huche tâter si son cochon y était encore. Il l'y trouva mais comme il craignait aussi pour sa grange et son écurie, il voulut aller partout faire sa ronde, et sortit armé d'une hache. Barat qui l'entendit sortir profita de ce moment pour crocheter la porte; et s'approchant du lit en contrefaisant • la voix de Travers : « Marie, dit-il, le cochon n'est plus à la muraille, qu'en as-tu fait? — Tu ne te souviens donc pas que nous l'avons mis sous la huche! répondit la femme. Est-ce que la peur te trouble la cervelle? — Non pas, reprit l'autre, mais je l'avais oublié. Reste-là, je vais le ranger. » En disant cela, il va charger le cochon sur ses épaules et l'emporte.

(à suivre)

• — *Contrefaisant* la voix : l'imitant.



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Dans quel domaine les trois *larrons* mettent-ils leur point d'honneur à être les plus forts? Qu'en pensez-vous?

2 Haimet *accepte le défi*, la provocation, et croit possible l'exécution de ce qui lui a été demandé par son frère. Réussira-t-il vraiment? Pourquoi?

3 Travers est *piqué de ne point se sentir en état de jouter avec eux*, il est vexé, offensé de n'être pas capable de lutter avec eux. Que décide-t-il de faire? Que pensez-vous de sa décision?

4 Les deux frères viennent faire visite à celui qui a été leur compagnon. Que pensez-vous de leur *complot*, leur machination, leur projet secret vis-à-vis de Travers?

5 La femme de Travers décrit à son mari les deux visiteurs. Que se passe-t-il immédiatement? Pourquoi?

6 Tandis que l'aîné *fait le guet*, surveille, épie, comment s'y prend l'autre pour obtenir des renseignements sur la cachette du cochon?

56 | LES TROIS LARRONS (fin)

APRÈS avoir fait sa ronde et bien visité ses portes, Travers rentra. « Il faut avouer, dit la femme, que j'ai là un mari qui a une pauvre tête ; il oublie depuis tantôt ce qu'il a fait de son cochon. » A ces mots, Travers fait un cri : « Je l'avais annoncé qu'on me le volerait, dit-il; adieu, le voilà parti, je ne le verrai plus. » Cependant, comme les voleurs ne pouvaient pas encore être bien loin, il espéra pouvoir les rattraper et courut après eux.

Ils avaient pris, à travers champs, un petit sentier détourné • qui conduisait au bois où ils espéraient cacher leur proie • plus sûrement. Haimet allait en avant pour assurer • la marche et son frère, dont le fardeau • ralentissait le pas, suivait à quelque distance. Travers eut bientôt atteint celui-ci. Il le reconnut et prenant le ton de voix de l'aîné : « Tu dois être las, lui dit-il, donne que je le porte à mon tour. » Barat qui croit entendre son frère livre à Travers le cochon, et prend les devants. Mais il n'a pas fait cent pas qu'à son grand étonnement il rencontre Haimet. « Morbleu, dit-il, j'ai été attrapé. Ce coquin de Travers m'a joué un tour; mais laisse faire, tu vas voir si je sais réparer ma sottise. »

En disant cela, il se dépouille, met sa chemise par-dessus ses habits, se fait une espèce de coiffe de femme, et dans cet accoutrement • court à toutes jambes par un autre chemin à la maison de Travers, qu'il attend auprès de la porte. Quand il le voit arriver, il s'avance au-devant de lui comme si c'eût été sa femme et lui demande, en contrefaisant sa voix, s'il a rattrapé le cochon. « Oui, je le tiens, répond le mari. — Eh bien! donne-le moi, je vais le rentrer, et cours vite à l'étable, car j'y ai entendu du bruit et j'ai peur qu'ils ne l'aient forcée. » Travers lui charge l'animal sur ses épaules, et va faire une nouvelle ronde; mais quand il rentre, il est fort étonné de trouver au lit sa femme qui pleurait et se mourait de peur. Il s'aperçoit alors qu'on l'a trompé de nouveau. Cependant il ne veut point en avoir le démenti •; et, comme si son honneur eût été intéressé à cette aventure, il jure de n'en sortir, d'une manière ou de l'autre, que victorieux.

• — Un sentier *détourné :* qui fait des *détours,* qui n'est pas direct et, par conséquent, qui permet de dissimuler le chemin pris.

• — Leur *proie :* ce dont ils s'étaient emparés, c'est-à-dire le cochon.

• — *Assurer* la marche : la rendre *sûre,* sans surprise.

• — Le *fardeau :* la charge, ce qui pèse lourdement.

• — Un *accoutrement :* un habillement bizarre ou ridicule, un déguisement.

• — Le *démenti* signifie habituellement la contradiction, la dénégation de ce qu'un autre affirme. Dans le texte, il est employé avec un autre sens; *il ne veut point en avoir le démenti :* il ne veut pas avoir la honte, l'affront d'avoir échoué, d'avoir été trompé de nouveau; il se sentirait *déshonoré,* comme si son *honneur* était en jeu.



Il se douta bien que les voleurs, ce voyage-ci, ne prendraient plus le même chemin, mais il soupçonna avec raison que la forêt étant pour eux le lieu le plus sûr et le plus proche, ils s'y rendraient comme la première fois. En effet, ils y étaient déjà et dans la joie et l'empressement qu'ils avaient de goûter le fruit de leur vol, ils venaient d'allumer du feu au pied d'un chêne pour faire quelques grillades. Le bois était vert et brûlait mal, de sorte qu'afin de le faire aller, il leur fallait ramasser de côté et d'autre des branches mortes et des feuilles sèches.

Travers qui, à la lueur du feu, n'avait pas eu de peine à trouver ses larrons, profite de leur éloignement. Il se déshabille tout nu, monte sur le chêne, se suspend d'une main dans l'attitude d'un pendu, puis quand il voit les voleurs revenus et occupés à souffler leur feu, d'une voix de tonnerre, il s'écrie : « Malheureux! vous finirez comme moi. »

Ceux-ci, troublés, croient voir et entendre leur père; ils ne songent qu'à se sauver. L'autre reprend à la hâte ses habits et son cochon, et revient triomphant conter à sa femme sa nouvelle victoire. Elle le félicite, en l'embrassant, sur un coup si hardi et si adroit. « Ne nous flattons • pas trop encore, répondit-il. Les drôles ne sont pas loin et tant que le cochon subsistera, j'aurai toujours peur. Mais fais chauffer de l'eau, nous le ferons cuire. S'ils reviennent, nous verrons alors comment ils s'y prendront. »

• — Ne nous *flattons* pas : ne nous vantons pas.



• — *Dépecer :* mettre en *pièces*, couper en morceaux.

L'un alluma donc le feu, l'autre dépeça • l'animal qu'il mit par morceaux dans le chaudron, et chacun d'eux, pour y veiller, s'assit sur un coin de la cheminée.

Mais Travers, que l'inquiétude et le travail de la nuit avaient beaucoup fatigué, ne tarda guère à s'assoupir. « Couche-toi, lui dit sa femme, j'aurai soin de la marmite : tout est bien fermé, il n'y a rien à craindre, et en tout cas, si j'entends du bruit, je t'appellerai. » D'après cette assurance, il se jeta tout habillé sur son lit, où il s'endormit aussitôt. La femme continua pendant quelque temps de veiller son chaudron, mais enfin le sommeil la gagna aussi et elle finit par s'endormir sur sa chaise.

Pendant ce temps, les larrons, remis de leur première frayeur, étaient revenus au chêne. N'y trouvant plus ni le pendu ni le cochon il ne leur avait pas été difficile de deviner le vrai de l'aventure. Ils se crurent déshonorés si Travers, dans ce conflit de stratagèmes, l'emportait sur eux, et ils revinrent chez lui, fortement déterminés à déployer pour la dernière fois tout ce dont ils étaient capables en fait de ruses.

Avant de rien entreprendre, Barat, pour savoir si l'ennemi était sur ses gardes, regarda par le trou qu'il avait fait à la muraille. Il vit d'un côté, Travers, étendu sur son lit et de l'autre sa femme dont la tête vacillait à droite et à gauche, dormant près du feu, une écumoire à la main, tandis que le cochon cuisait dans la marmite. « Ils ont voulu nous éviter la peine de le faire cuire, dit Barat à son frère; et après tout, nous avons eu assez de mal pour qu'ils nous l'apprêtent. Sois tranquille, je te promets de t'en faire manger. » Il va couper aussitôt une longue gaule qu'il aiguisa par un bout. Il monte sur le toit, et descendant la gaule par la cheminée, il la pique dans un morceau qu'il enlève.

Le hasard fit que dans ce moment Travers s'éveilla, il vit la manœuvre et comprit qu'avec des ennemis si habiles, la paix pour lui était préférable à la guerre. « Amis, leur cria-t-il, vous avez tort de venir dégrader • mon toit; j'ai eu tort de ne pas vous inviter à goûter du cochon. Ne disputons plus de subtilité, ce serait à ne jamais finir : descendez et venez vous régaler avec nous. »

Il alla ouvrir la porte. On se mit à table, et l'on s'y réconcilia de la meilleure foi du monde.

• — *Dégrader* : détériorer.

Fabliaux et Contes du Moyen Age
Librairie Renouard
Henri LAURENS, Éditeur



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Après avoir *fait sa ronde*, sa visite autour de sa maison pour s'assurer que tout est en ordre, comment Travers, à son retour, est-il mis au courant du vol ?

2 Comment Travers trompe-t-il Barat qui porte le cochon ? Comment Barat trompe-t-il Travers à son retour à la maison ? Pensez-vous que ce soit vraiment possible ? Pourquoi ?

3 A quel moment, dans quelle ruse, le caractère d'invraisemblance apparaît-il plus nettement encore ?

4 Pourquoi Travers et sa femme font-ils cuire le cochon ? (Une phrase de Travers doit vous renseigner.)

5 Dans ce *conflit de stratagèmes*, dans cette lutte où s'emploient les tours d'adresse, la ruse, la *subtilité*, chacun est *déterminé à déployer tout ce dont il est capable en fait de ruse*, est décidé à montrer ce qu'il peut faire dans le domaine de la tromperie. Le cochon, qui est l'enjeu de cette lutte, est-il important ? Les trois larrons n'agissent-ils pas pour une autre raison ? Laquelle ?

6 Connaissant maintenant les trois larrons, pensez-vous qu'ils peuvent se *réconcilier*, se mettre d'accord de la *meilleure foi* du monde, avec la plus grande loyauté ? Pourquoi ? Quelle raison donne Travers pour proposer la paix ? Qu'en pensez-vous ?

57 | *Une gracieuse rencontre*

ALLONS nous promener, Sylvie. Maman veut bien.

— Bonne promenade. Faites attention.

C'est la recommandation habituelle. Du seuil, au bord du chemin de halage •, elle nous fait un signe de la main. Nous le savons, Sylvie et moi : lorsque nous partons ainsi, c'est sa façon de rester avec nous.

— Où allons-nous, papa ?

— Jusqu'au Mont.

C'est loin, beaucoup plus d'un kilomètre. Mais elle trotte bien pour ses cinq ans.

Avril bleuit dans un ciel plus profond. Quelques nuages blancs, gorgés de lumière, flottent très haut dans l'immensité bleue. Sous la grande sapinière qui touche presque à la ferme du Mont, les fougères neuves déroulent leurs crosses •. Beaucoup déjà, de leurs palmes étales, recouvrent les fougères de l'hiver, toutes fanées, bruissantes sous les pas.

Ta main, Sylvie. Fais bien attention !

Les mêmes mots pour une même tendresse. Car, devant nous, à deux mètres peut-être, un froissement inquiétant a passé dans l'épaisseur des fougères mortes. C'est le temps où les serpents sortent de leur torpeur hivernale, où les vipères, au lieu de fuir, pointent leur tête plate, prêtes à frapper. Je regarde de tous mes yeux. Et aussitôt je l'aperçois, car il a bougé de nouveau.

Ce n'est qu'un petit écureuil, un enfant écureuil que notre approche vient de surprendre. Bien campé sur son arrière-train, sa queue en S soulevant sa plus haute volute • juste au-dessus de sa tête, entre ses oreilles à aigrettes •, il me regarde d'un œil attentif, intrigué, brillant de vie. Je fais doucement un pas vers lui. D'un vif petit saut en arrière il maintient la distance entre nous. Encore un pas. Et le même petit saut. La main de Sylvie presse la mienne. Elle souffle :

— Ne bouge plus, papa. Cette fois, il va se sauver. Il est trop tard. Il s'est sauvé. En deux bonds festonnés •, basculant d'arrière en avant, il a gagné l'un des pins de l'orée •. Une flamme

• — Le chemin de *halage* : le chemin sur lequel passent les animaux ou les tracteurs qui tirent les péniches ou les chalands, qui les *halent* le long des rivières et des canaux.

• — Les *crosses des fougères* : les jeunes pousses, qui ont la forme d'une *crosse* d'évêque (dessiner). En se développant, elles prennent la forme de *palmes étales*, la forme des feuilles de *palmiers*, bien ouvertes, bien *étalées*.

• — La plus haute *volute* de la queue de l'écureuil : la volute est un mouvement en forme de spirale. Dessiner une volute. Dessiner la queue de l'écureuil et constater la ressemblance.

• — Ses oreilles à *aigrettes* : garnies d'un faisceau de petits poils.

• — Deux bonds *festonnés* : un feston est un ornement constitué par une guirlande d'arcs de cercle (dessiner). Dessiner la trajectoire des deux bonds de l'écureuil et observer la ressemblance avec un *feston*.

• — L'*orée* : la lisière du bois.



rousse a couru sur l'écorce écailleuse, disparu au revers de l'arbre. J'ai pensé aussitôt que cette disparition mettait un terme à notre rencontre, et que celle-ci laisserait dans ma mémoire le souvenir d'un incident gracieux, mais banal• et vite oublié. La petite main s'est encore animée. Sylvie a murmuré :

— Regarde...

C'est à partir de ce moment que l'enchantement a commencé. Il faudrait, pour ne point le trahir, trouver des mots plus simples que les mots ordinaires, plus limpides et plus vigoureux. Un écureuil surpris qui saute au tronc d'un arbre grimpe très vite jusqu'aux branches élevées. Alors seulement, il risque un regard. Accroché au revers du tronc, toujours, il avance son museau pointu et, s'il repère l'intrus• au pied de son haut perchoir, il grimpe plus haut encore, saute de l'arbre à l'arbre voisin et disparaît dans le lacis• des cimes.

Or, celui-là pointait bien son nez, mais il restait à hauteur d'homme. Tout est parti de là, je crois, de ce premier consentement, ce premier refus de fuite. J'en eus conscience presque tout de suite...

J'en puis noter l'instant exact : non celui où ma paume, pour la première fois, l'effleura; ni celui où je pus appuyer ma main sur son pelage bourru, presque froid; mais celui où, l'ayant enfin saisi, je pus sentir le long frisson qui frémissait dans tous ses nerfs espacer progressivement ses ondes, se retirer enfin de tout son petit corps confiant, souple et léger, bientôt tiède dans la coupe de mes mains.

(à suivre)

• — Un incident *banal* : commun, sans importance.

• — Repérer l'*intrus* : l'étranger, celui qu'on n'a pas l'habitude de trouver en ce lieu.

• — Le *lacis* des cimes : l'*entrelacement* des hautes branches.

◀ *Ph. Jacana - Fatras*

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 A quelle saison se fait la promenade du père et de la fille ? Citez la phrase qui indique que c'est une très belle journée.

2 Quel est le lieu de la promenade ? Est-ce une région montagneuse ou une région de plaine ? Justifiez votre réponse.

3 *Un froissement inquiétant*... Qu'est-ce qui justifie l'inquiétude ? Est-elle vite dissipée ?

4 Relisez le portrait de l'enfant écureuil. Quels sont les traits de son personnage que l'auteur a vus, et retenus ? Observez l'écureuil, *intrigué*. Quels sont les deux moments de sa réaction lorsque le papa s'avance vers lui ? A quoi l'écureuil est-il comparé ?

5 *C'est à partir de ce moment que l'enchantement a commencé*. En quoi consiste cet enchantement ? Quel est le comportement habituel d'un écureuil surpris par un *intrus* ? Pourquoi l'auteur qualifie-t-il d'*enchantement* la situation dans laquelle il se trouve ? Qu'en pensez-vous ? Auriez-vous aimé être à sa place, ou à la place de Sylvie ?

58 | *Une gracieuse rencontre* (fin)

Nous sommes restés assis au pied du pin, Sylvie et moi. Je dirais « une bonne heure », s'il m'eût été possible de mesurer le temps. Il a joué, folâtré • autour de nous, dans l'herbe. Des courants un peu aigres passaient parfois dans le soleil d'avril. Alors, il se rapprochait, cherchant la chaleur de nos jambes. Il a trouvé, contre celles de Sylvie, la doublure soyeuse de son petit manteau, l'a modelée • de la patte, de l'épaule et du flanc, s'y est lové • en un cercle parfait, s'est endormi. Le soir venait. Il a fallu rentrer. Nous étions tristes, même ma petite fille : car elle croyait comme moi à une séparation sans retour.

— Adieu, adieu, gentil écureuil!

Nous sommes partis. Et dès nos premiers pas, des froissements d'herbes derrière nous nous ont fait tourner la tête. Il nous suivait.

Il a continué de nous suivre, toujours sautant par petits bonds courbes, d'arrière en avant; s'arrêtant si nous nous arrêtions; repartant quand nous repartions; non obstiné, simplement résolu. Nous sommes passés près d'un bûcheron qui abattait dans une vente. Il a pu voir l'écureuil derrière nous. La même stupeur • émerveillée a passé sur son rude visage. Appuyé des deux mains sur le manche de sa cognée, il regardait, regardait, et consentait à croire.

« Beaucoup plus d'un kilomètre », je l'ai dit. Ses petites mains que nous avions vues, tout à l'heure, rosir à contre-soleil, saignaient de menues écorchures. Il continuait, sur l'humus • noir, sur les mousses, à travers les herbes folles, sur la bonne terre des bois et des chemins. Nous ne le vîmes désemparé que sur le gravier de la cour, sol ingrat •, stérile, désolé. Je dus le prendre dans mes mains pour l'emporter dans la maison. Il fit honneur à la soucoupe de lait, aux cuisses de noix vélocement • grignotées. Tout était simple, à mesure accepté. N'est-ce pas, Sylvie? Il trempait ses pattes dans le lait, s'aspergeait d'éclaboussures blanches, postillonnait un feu d'artifice d'épluchures. Quelle partie

• — Il a *folâtré* : il a joué de manière un peu *folle*.

• — Il a *modelé* la doublure et s'y est *lové* en cercle : avec ses pattes, il a donné à la doublure la forme de son corps et s'y est roulé en cercle.

• — La *stupeur* : la très grande surprise, la *stupéfaction*.

• — L'*humus* : la terre végétale provenant de la décomposition lente des feuilles et du bois.

• — Un sol *ingrat* : pour l'écureuil, un sol sur lequel il est difficile de marcher. Comment étaient les pattes de l'écureuil après sa longue marche?

• — *Vélocement* : prestement, de manière très adroite et rapide à la fois.

Hélas! Le débat qui suivit fut cruel. Chacun doit retrouver les siens. Comment ne l'aurions-nous rendu à la pineraie qui nous l'avait donné? Ce fut moi qui l'y ramenai, seul. Je l'avais posé sur mon épaule et l'accotais de ma main levée, à peine. Lorsque mon pas bronchait sur une racine, il se cramponnait à mon nez, à mes sourcils. Je sens encore dès que j'y pense, un peu griffants, ses ongles de petit grimpeur. A un moment, il pirouetta, trouva la poche intérieure de ma veste, s'y coula, repoussa mes gênantes lunettes, se lova comme sur le manteau de Sylvie, s'endormit.

Je dus le réveiller lorsque j'atteignis les pins, le vieux pin même sur le tronc duquel ma main l'avait, pour la première fois, touché. La nuit tombait. Je me collai contre la rude écorce, le posai tout près de ma tête, me contraignis à rester immobile. Je le sentis passer sur mon corps, sur l'arbre et de nouveau sur moi, nous confondant, nous unissant ensemble à la nuit. Les premières étoiles s'allumaient. Le murmure de la Loire glissait au pied du talus, se mêlait à la vague rumeur qui passait à la cime des arbres. Je ne pouvais me détacher, m'en aller. Je repris enfin le chemin de la maison.



Maurice GENEVOIX
Le bestiaire enchanté
PLON, Paris

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1. Dans quelle situation avons-nous laissé Sylvie, son père et l'écureuil à la fin de la lecture précédente ? Quelle attitude précise ont prise le père et l'enfant ? l'écureuil ? Combien de temps sont-ils restés ainsi ?
2. A quel moment précis de la journée a lieu la promenade ? et dans quelle région ? Justifiez vos deux réponses.
3. Quel sentiment le père et l'enfant éprouvent-ils au moment de rentrer ? Quelle surprise ont-ils ? Qui était plus surpris qu'eux encore ? Citez les deux phrases qui expriment cette profonde surprise.
4. Observez l'écureuil dans sa marche. Où se trouve-t-il le plus à l'aise ? Où est-il le plus gêné ?
5. Observez-le dans la maison. Que pensez-vous de son comportement ?
6. *Le débat qui suivit fut cruel.* Pour quelles raisons ? Quelle décision fut prise ?
7. Observez encore l'écureuil sur le chemin du retour vers la pineraie et jusqu'au moment où l'homme repartit pour la maison. Relisez le dernier paragraphe et dites ce que vous pensez.

59 | Au pied des neiges du Kilimandjaro

De l'aube...

EST-CE qu'il avait tiré sur mes paupières pour voir ce qu'elles cachaient ? Je n'aurais pu le dire avec certitude. J'avais bien eu le sentiment, au sortir du sommeil, qu'un pinceau léger et râpeux • s'était promené le long de mon visage, mais, quand je m'éveillai vraiment, je le trouvai assis, très attentif, au niveau de l'oreiller, et qui m'examinait avec insistance.

Sa taille ne dépassait pas celle d'une noix de coco. Sa courte fourrure en avait la couleur. Ainsi vêtu depuis les orteils jusqu'au sommet du crâne, il semblait en peluche. Seul, le museau était couvert par un loup • en satin noir à travers lequel brillaient deux gouttes : les yeux.

Le jour commençait à peine, mais la lumière de la lampe-tempête •, que j'avais oublié d'éteindre dans ma fatigue, me suffisait pour apercevoir nettement, sur le fond blanc des murs crépis • à la chaux, cet incroyable envoyé de l'aube.

Quelques heures plus tard, sa présence m'aurait paru naturelle. Sa tribu • vivait dans les hauts arbres répandus autour de la hutte ; des familles entières jouaient sur une seule branche. Mais j'étais arrivé la veille, épuisé, à la nuit tombante. C'est pourquoi je considérais en retenant mon souffle le singe minuscule posé si près de ma figure.

Lui non plus il ne bougeait pas. Les gouttes elles-mêmes dans le loup de satin noir étaient immobiles.

Ce regard était libre de crainte, de méfiance et aussi de curiosité. Je servais seulement d'objet à une étude sérieuse, équitable •.

Puis, la tête en peluche, grosse comme un poing d'enfant au berceau, s'infléchit • sur le côté gauche. Les yeux sages prirent une expression de tristesse, de pitié. Mais c'était à mon propos.

On eût dit qu'ils me voulaient du bien, essayaient de me donner un conseil. Lequel ?

Je dus faire un mouvement dont je n'eus pas conscience. La boule mordorée •, ombre et fumée en même temps, sauta, vola

• — *Râpeux* : rude comme une *râpe*. Que peut être le pinceau *léger et râpeux* ?

• — Un *loup* est une sorte de masque de velours ou de satin noir qui couvre la moitié du visage.

• — Une *lampe-tempête* : une lampe dans laquelle la flamme est protégée du vent.

• — Des murs *crépis* à la chaux : recouverts, enduits d'une couche de chaux dont la surface n'est pas lissée.

• — Sa *tribu* : le groupe de familles auquel il appartient.

• — Une étude *sérieuse, équitable* : pleine de gravité et tenant compte avec justice de tous les éléments ; ce n'est pas une étude superficielle et rapide, qui risquerait d'être incomplète et erronée.

• — Sa tête *s'infléchit* : elle se pencha.

• — La boule *mordorée* : d'un brun chaud à reflets dorés.

de meuble en meuble jusqu'à la fenêtre ouverte et se dissipa dans la brume du matin.

Mes vêtements de brousse• gisaient à terre, tels que je les avais jetés en me couchant, au pied du lit de camp, près de la lampe-tempête.

• — Mes vêtements de *brousse* : ceux qu'il revêt pour parcourir les étendues couvertes d'épaisses broussailles.

Je les mis et gagnai la véranda.

J'avais le souvenir d'avoir noté la veille, en dépit de l'obscurité, que des massifs d'épineux encadraient ma hutte et que, devant, une immense clairière s'enfonçait dans le secret de la nuit. Mais, à présent, tout était enveloppé de brouillard. Pour seul repère, j'avais, juste en face, au bout du ciel, sur la cime du monde, la table cyclopéenne chargée de neiges éternelles qui couronne le Kilimandjaro.

(à suivre)



Gazelle (Ph. Rapho-Herschtritt) ▶

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Est-ce qu'*il* avait tiré sur mes paupières... Je *le* trouvai assis au niveau de l'oreiller... Après la lecture du premier paragraphe, que sait-on de l'être qui est près de l'auteur ?

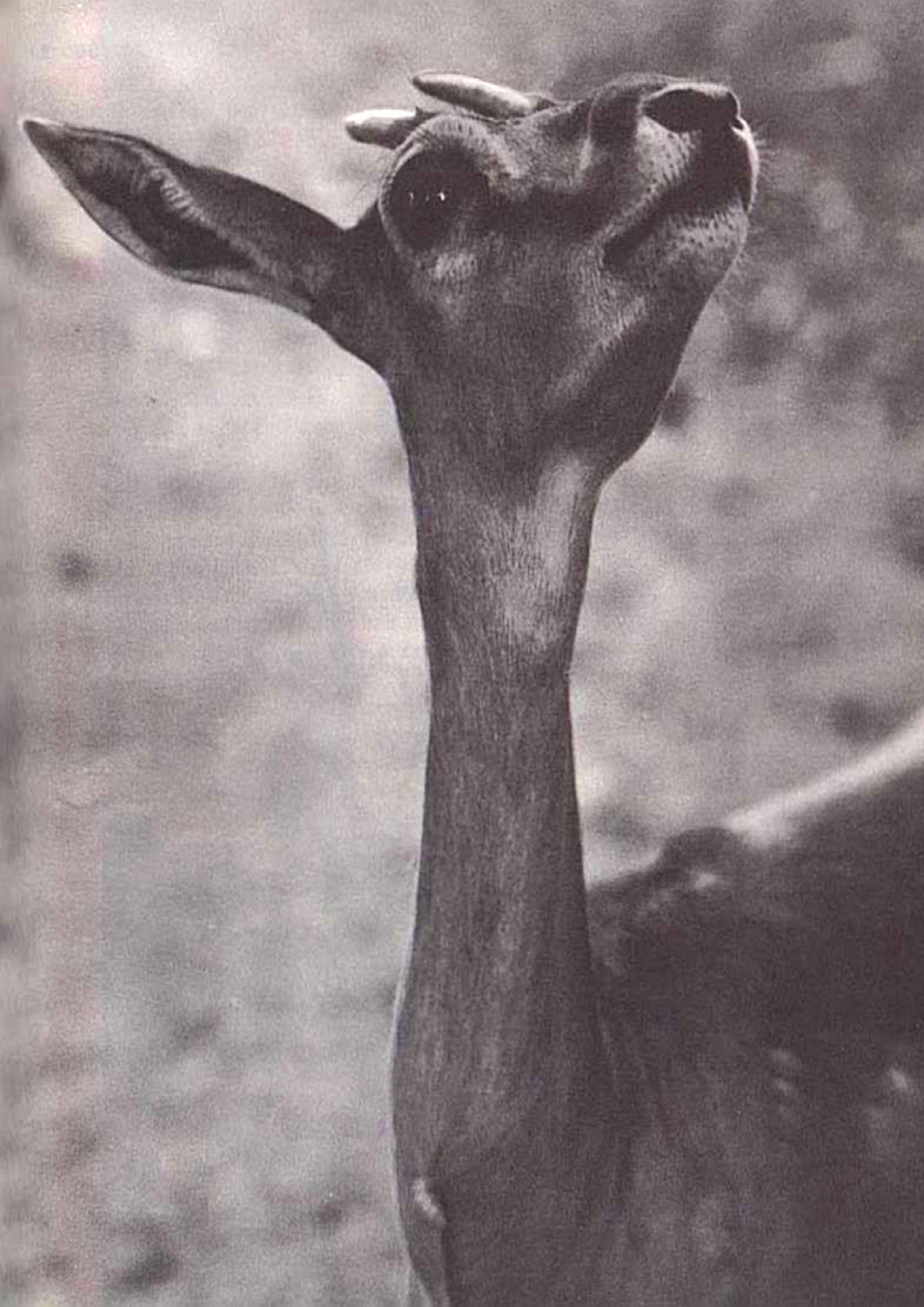
2 Quelles précisions apporte le deuxième paragraphe ?

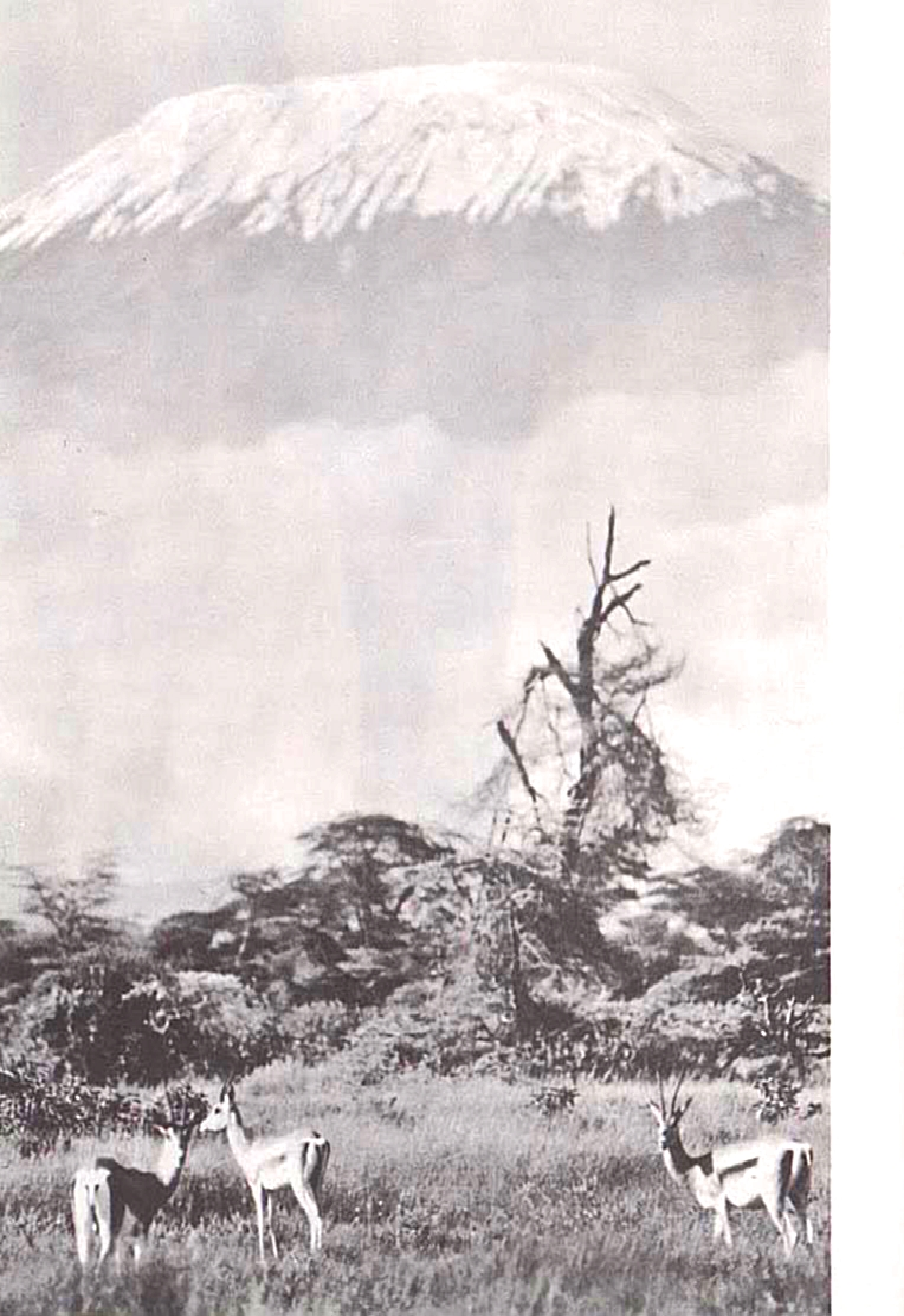
3 Dans quel paragraphe sait-on enfin de qui il s'agit, connaît-on enfin cet *incroyable envoyé de l'aube ?* Pourquoi l'auteur le désigne-t-il ainsi ?

4 Qu'est-ce qui explique que l'auteur soit si étonné de la présence de ce petit singe ? Pourquoi dit-il *quelques heures plus tard sa présence m'aurait paru naturelle ?*

5 Essayez de préciser tout ce que contient le regard du petit singe puis ce qu'il veut dire.

6 Le *Kilimandjaro* est un massif montagneux de l'Afrique qui atteint plus de 6 000 mètres d'altitude. Les *Cyclopes* sont, dans les légendes grecques, des géants monstrueux n'ayant qu'un œil au milieu du front. Expliquez pourquoi le *Kilimandjaro,* appelé la *cime du monde,* peut être désigné par l'expression : la *table cyclopéenne.*





60 | ... à *l'aurore*

Un bruit semblable à un très furtif roulement de dés attira mon attention vers les marches de bois par où l'on accédait • à la véranda •. Lentement, délibérément, une gazelle gravissait le perron.

Une gazelle • en vérité, mais si menue que ses oreilles ne m'arrivaient pas aux genoux, que ses cornes étaient pareilles à des aiguilles de pin et que ses sabots avaient la dimension d'un ongle.

Cette merveilleuse créature sortie du brouillard ne s'arrêta que devant mes chevilles et leva son museau vers moi. Je me baissai avec toute la précaution possible et tendis la main vers la tête la plus finement ciselée, la plus exquise de la terre. La petite gazelle ne remuait pas. Je touchai ses naseaux, les caressai.

Elle me laissait faire, ses yeux fixés sur les miens. Et dans leur tendresse ineffable •, je découvris le même sentiment que dans le regard si mélancolique et sage du petit singe. Cette fois encore, je fus incapable de comprendre.

Comme pour s'excuser de ne pouvoir parler, la gazelle me lécha les doigts. Puis elle dégagea son museau tout doucement. Ses sabots firent de nouveau, sur les planches du perron •, le bruit de dés qui roulent. Elle disparut.

J'étais seul à nouveau.

Mais déjà, en ces quelques instants, l'aube tropicale, qui est d'une brièveté saisissante, avait fait place à l'aurore.

Du sein des ombres •, la lumière jaillissait d'un seul coup, parée, armée, glorieuse. Tout brillait, étincelait, scintillait.

Les neiges du Kilimandjaro traversées de flèches vermeilles.

La masse du brouillard que les feux solaires creusaient, défaisaient, aspiraient, dispersaient en voiles, volutes •, spirales, fumées, écharpes, paillettes •, gouttelettes innombrables et pareilles à une poudre de diamant.

L'herbe d'ordinaire sèche, rêche • et jaune, mais à cet instant molle et resplendissante de rosée...

Sur les arbres répandus alentour de ma hutte, et dont les sommets portaient des épines vernies à neuf, les oiseaux chantaient, et jacassaient les singes.

• — On *accédait* à la véranda : on y arrivait.

• — Une *véranda* : une galerie ou un balcon couvert et vitré, établi en saillie à l'extérieur d'une maison.

• — Une *gazelle* : une sorte d'antilope à formes légères et gracieuses, à pattes fines et vivant dans les déserts d'Asie et d'Afrique.

• — Une tendresse *ineffable* : inexprimable, indicible, qu'on ne peut dire.

• — Un *perron* est constitué par des marches établies devant une porte d'entrée lorsque celle-ci est un peu élevée ; la dernière marche, devant la porte, s'élargit en une sorte de palier.

• — Au *sein* des ombres : au milieu.

• — Des *volutes*, des *spirales* : des courbes qui s'enroulent sur elles-mêmes. Dessinez-les.

• — Des *paillettes* : au sens propre, ce sont de petites parcelles d'or que l'on trouve dans certaines rivières et qui étincellent. De quelle expression contenue dans le texte peut-on rapprocher ce mot ?

• — L'herbe *rêche* : rude au toucher, râpeuse.

◄ *Antilopes au pied du Kilimandjaro (Ph. Afrique-Photo - Picou)*

Et devant la véranda, les brumes, les vapeurs se dissipaient une à une pour libérer, toujours plus ample et mystérieux, un verdoyant espace au fond duquel flottaient de nouvelles nuées qui s'envolaient à leur tour.

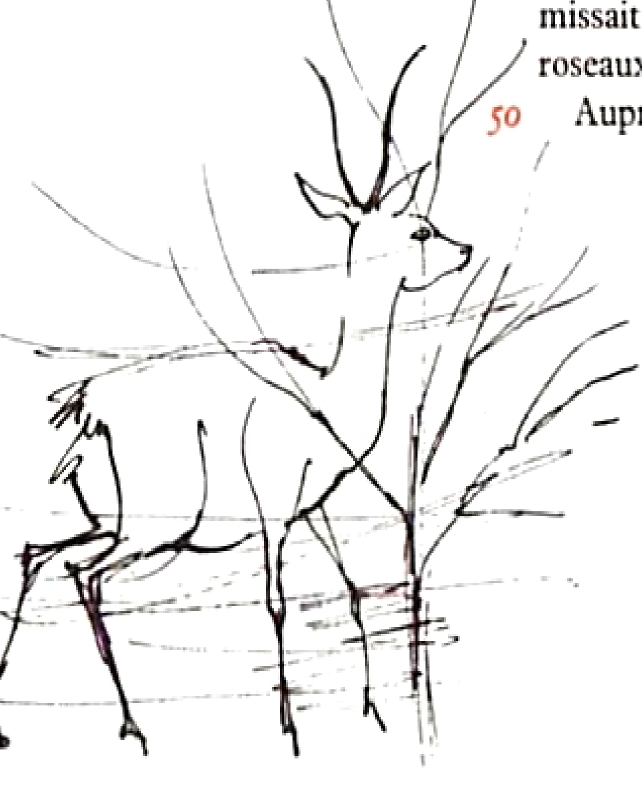
Rideau après rideau, la terre ouvrait son théâtre pour les jeux du jour et du monde.

Enfin, au bout de la clairière où s'accrochait encore un duvet impalpable, l'eau miroita.

Lac? Étang? Marécage? Ni l'un ni l'autre, mais, nourrie sans doute par de faibles sources souterraines, une étendue liquide, qui n'avait pas la force de s'épandre plus avant et frémissait dans un ondoyant équilibre entre les hautes herbes, les roseaux et les buissons touffus.

Auprès de l'eau étaient les bêtes.

Joseph KESSEL
Le Lion
Éd. GALLIMARD, Paris



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Par quoi est produit le *furtif roulement de dés ?*

2 Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que la gazelle *gravisse délibérément*, monte d'un air décidé les marches du perron ?

3 Pourquoi la gazelle apparaît-elle comme une *merveilleuse créature ?*

4 *Je découvris le même sentiment.* Que pouvait bien vouloir dire le regard de la gazelle tout comme celui du petit singe ? Comment la gazelle exprime-t-elle ce sentiment ?

5 *Tout brillait, étincelait, scintillait ;* énumérez tout ce qui apparaît successivement dans la lumière jaillissante. Qu'est-ce qui apparaît d'abord ? Qu'est-ce qui apparaît en dernier lieu ? Essayez maintenant d'expliquer la phrase : *Rideau après rideau, la terre ouvrait son théâtre pour les jeux du jour et du monde.*

6 *Auprès de l'eau étaient les bêtes :* imaginez quelles peuvent être ces bêtes et donnez leurs noms. Que peuvent-elles faire ?

61 | LE PAS MYSTERIEUX

Tu ne dors pas?

— Non, maman.

— A quoi penses-tu, toute seule, comme ça?

— J'écoute.

— Et quoi donc?

— Rien, maman.

Au même instant j'entendis, distinctement, le bruit d'un pas lourd et non chaussé à l'étage supérieur. L'étage supérieur, c'est un long grenier où personne ne couche, où personne, la nuit tombée, n'a l'occasion de passer, et qui conduit aux combles • de la plus ancienne tour. La main de ma fille, que je serrais, se contracta • dans la mienne. Deux souris passèrent dans le mur en jouant et en poussant des cris d'oiseau.

• — Les *combles* : la partie qui se trouve au faîte d'un bâtiment, directement sous les toits.

• — La main *se contracta* : se serra comme si elle semblait diminuer de volume.

— Tu as peur des souris, maintenant?

— Non, maman.

Au-dessus de nous, le pas reprit, et je demandai malgré moi :

— Mais qui donc marche là-haut?

Bel-Gazou ne répondit pas, et ce mutisme • me fut désagréable.

• — Le *mutisme* : le silence obstiné, l'absence de paroles comparable à l'état de celui qui est muet.

— Tu n'entends pas?

— Si, maman.

— « Si, maman! » c'est tout ce que tu trouves à répondre?

La petite pleura brusquement et s'assit sur son lit.

— Ce n'est pas ma faute, maman. Il marche comme ça toutes les nuits...

— Qui?

— Le pas.

— Le pas de qui?

— De personne.

— Mon Dieu, que ces enfants sont bêtes! Vous voilà encore dans ces histoires, toi et tes frères? Ce sont ces sottises que vous ruminez dans les coins? Je monte, tiens. Oui, je vais t'en donner, moi, des pas au plafond!

Au dernier palier, des grappes de mouches agglutinées • aux poutres, ronflèrent comme un feu de cheminée sur le passage

• — Des grappes de mouches *agglutinées* : groupées, réunies, agglomérées et comme collées avec de la *glu*.



de ma lampe que l'appel d'air éteignit dès que j'ouvris la porte du grenier. Mais il n'était pas besoin de lampe dans ces combles aux lucarnes larges, où la lune entrait par nappes de lait. La campagne de minuit brillait à perte de vue, bosselée d'argent, vallonnée de cendre mauve, mouillée, au plus bas des prés, d'une rivière de brouillard étincelant qui mirait la lune... Une petite chevêche• imita le chat dans un arbre; et le chat lui répondit... Mais rien ne marchait dans le grenier, sous la futaie des poutres croisées. J'attendis un long moment, je humai la brève fraîcheur nocturne, l'odeur de blé battu qui s'attache au grenier, et je redescendis. Bel-Gazou, fatiguée, dormait.

Samedi : — J'ai écouté toutes les nuits, depuis mercredi. On marche là-haut, tantôt à minuit, tantôt vers trois heures. Cette nuit, j'ai gravi et descendu quatre fois l'étage, inutilement.

Mardi : — Nous avons guetté cette nuit, les deux garçons et moi, laissant Bel-Gazou endormie. La lune en son plein blanchissait d'un bout à l'autre une longue piste de lumière où les rats avaient laissé quelques épis de maïs rongés. Nous nous tînmes dans l'obscurité derrière la porte à demi-ouverte, et nous nous ennuyâmes pendant une bonne demi-heure en regardant le chemin de lune bouger, devenir oblique, lécher le bas des charpentes entrecroisées... Renaud me serra le bras : on marchait au bout du grenier Un rat détala et grimpa le long d'une poutre, suivi de sa queue de serpent. Le pas, régulier, approchait, et je serrai de mes bras le cou des deux garçons.

Il approchait, lent, avec un bruit sourd, bien martelé, répercuté par les planchers anciens. Il entra, au bout d'un temps qui

• — Une *chevêche* : une espèce de chouette.

nous parut interminable, dans le chemin éclairé. Il était presque blanc, gigantesque, le plus grand nocturne que j'aie vu, un grand duc • plus haut qu'un chien de chasse. Il marchait emphatiquement •, en soulevant ses pieds noyés de plume, ses pieds durs d'oiseau qui rendaient le son d'un pas humain. Le haut de ses ailes lui dessinait des épaules d'homme, et deux petites cornes de plumes, qu'il couchait ou relevait, tremblaient comme des graminées au souffle d'air de la lucarne. Il s'arrêta, se rengorgea tête en arrière, et toute la plume de son visage magnifique enfla autour d'un bec fin et de deux lacs d'or où se baigna la lune. Il fit volte-face, montra son dos tavelé • de blanc et de jaune très clair. Il devait être âgé, solitaire et puissant. Il reprit sa marche de parade et l'interrompit pour une sorte de danse guerrière, des coups de tête à droite, à gauche, des demi-voltes féroces qui menaçaient sans doute le rat évadé. Il crut un moment sentir sa proie et bouscula un squelette de fauteuil comme il eût fait d'une brindille morte. Il sauta de fureur, retomba, râpa le plancher de sa queue étalée. Il avait des manières de maître, une majesté d'enchanteur...

Il devina sans doute notre présence, car il se tourna vers nous d'un air outragé •. Sans hâte, il gagna la lucarne, ouvrit à demi des ailes d'ange, fit entendre une sorte de roucoulement très bas, une courte incantation magique •, s'appuya sur l'air et fondit dans la nuit, dont il prit la couleur de neige et d'argent.

COLETTE
Bêtes libres et prisonnières
Éd. ALBIN MICHEL

• — Un *grand duc* est un rapace *nocturne*, un oiseau qui se nourrit de la chair d'autres animaux et qui chasse la *nuit*.

• — Il marchait *emphatiquement* : en exagérant tous les gestes, en les rendant plus larges, plus lents comme pour mieux se faire voir.

• — Son dos *tavelé* : tacheté, moucheté.

• — Un air *outragé* : offensé, l'air de celui qui a reçu un affront.

• — Une *incantation magique* : une formule, un *chant*, ayant un pouvoir merveilleux, surnaturel.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Lisez les trois premières réponses de Bel-Gazou. Pouvez-vous donner les raisons de leur brièveté ?

2 Pourquoi la mère qui a, comme sa fille, entendu *un pas lourd* et les cris des souris, demande-t-elle seulement à l'enfant si elle a peur des souris ?

3 Pourquoi la fillette pleure-t-elle brusquement ? De quoi a-t-elle vraiment peur ?

4 *Je monte, tiens,* dit la mère. Que révèle cette résolution un peu brutale ?

5 La première visite au grenier éclaire-t-elle le mystère ? Comment se déroule-t-elle ?

6 Au cours de la veille du mardi, la mère est-elle tout à fait rassurée ? Relisez la phrase qui justifie votre réponse.

7 On entend le marcheur mystérieux bien avant de le voir. Comment son arrivée est-elle rendue plus mystérieuse encore ?

8 Le grand duc est *puissant*. Relevez tous les détails qui contribuent à le rendre inquiétant. *Il avait une majesté d'enchanteur.* Relevez toutes les expressions qui expliquent cette majesté.

62 | LE CARNIER de maître TROTABAS

Ce matin-là, maître Trotabas, guêtres au mollet, fusil en bricole •, était parti avec la sournoise espérance, sinon de faire une de ces chasses qui rendent un nom glorieux, mais au moins, comme on dit, de « marquer sa journée ».

Deux choses lui donnaient courage.

D'abord, pour solenniser • l'ouverture, il inaugurait un nouveau carnier •. Et puis, en traversant le faubourg des Baumettes, il devait prendre comme compagnon Baculard, le terrible Baculard, trappeur émérite •, tireur sans pareil.

— Et c'est bien le diable, se disait le brave homme, si mon carnier et Baculard ne me portent pas bonheur.

Le carnier de maître Trotabas faisait depuis huit jours l'admiration de la ville.

Fabriqué sur ses plans par Chabaud, le bourrelier du bout du pont, il comportait d'innombrables poches pour les munitions et les provisions de bouche, un filet dans lequel aurait pu tenir le gibier d'une chasse royale; et rien n'était plus élégant que les ornements dont l'artiste avait eu l'orgueil de l'enjoliver : rosaces découpées à jour, cuir s'allongeant en fines franges.

Car, quoique n'ayant jamais rien tué, maître Trotabas n'en était pas moins chasseur dans l'âme; et comme tous les maladroits qui accusent la chance de ne point vouloir leur sourire, il poussait jusqu'à la superstition le souci des accessoires de chasse.

Impossible, une fois lâché à travers champs, de reconnaître en lui le notaire.

Bien qu'il n'y ait plus ni sangliers ni cerfs dans le pays, les boutons de sa veste portaient en suggestifs reliefs des massacres • de cerfs et d'hirsutes hures • de sangliers.

Ses forts souliers dont la semelle débordait et formait trottoir, sans doute pour s'annexer mieux la poussière des grandes routes et la glèbe gluante des labours, étaient ferrés d'un triple rang de ces clous dits « pointe de diamant »...

• — *Fusil en bricole* : fusil suspendu à l'épaule par sa bricole, sa bretelle.

• — *Solenniser* l'ouverture : donner au premier jour de chasse un caractère de gravité, de *solennité*, de cérémonie.

• — Un *carnier* : une carnassière, un sac pour mettre le gibier. Ici, le sac, fabriqué par un *bourrelier*, un fabricant de harnais, était en cuir.

• — Un *trappeur émérite* : un trappeur est un chasseur de l'Amérique du Nord qui utilise principalement des *trappes*, des pièges cachés dans des trous dans le sol. Dans le texte, c'est un chasseur remarquable par son adresse et sa connaissance du gibier, un chasseur expérimenté.

• — Des *massacres* de cerfs : des cornes, des ramures.

• — D'*hirsutes hures* de sangliers : des têtes coupées avec leurs poils hérissés.



Son chapeau vaste et mou racontait le poème des poursuites sous le grand soleil et des périlleuses battues parmi la ronce et le hallier.

— Le *hallier :* le massif de buissons touffus.

Enfin, de peur qu'on en ignore, sa courte pipe avait pour bouquin un antique tibia de lièvre, trophée modeste qu'ennoblissait, lourde et cossue, une garniture en argent.

— Un *bouquin* de pipe : le tube court qui termine le tuyau de pipe.

— Un *trophée modeste :* un trophée est le souvenir d'une victoire ou d'un succès. Le *tibia de lièvre* indique bien que le lièvre a été tué. Mais un lièvre n'est qu'une petite pièce de gibier, *modeste.*

Aussi, volontiers, prétendait-on que le seul aspect de cet appareil guerrier suffisait, chaque fois que maître Trotabas opérait sa sortie, à mettre en fuite, jusqu'aux plus lointaines frontières, tout le poil et la plume du département.

Mais maître Trotabas était têtu et philosophe : il laissait railler les railleurs.

— *Railler :* se moquer, avec une voix *narquoise,* malicieuse.

Arrivé au faubourg, devant une croulante maisonnette, maître Trotabas héla Bacular d :

— Oh! Baculard!

— Tiens, c'est vous, maître Trotabas? répondit du premier une voix narquoise. Pourquoi tant se presser? La sauvagine dort encore.

Mais déjà, scandalisé d'une telle paresse, et grommelant derrière ses moustaches : « Pas levé quand le soleil pointe, et cela prétend au nom de chasseur! » Maître Trotabas était dans l'escalier de Baculard.

Il espérait le trouver au lit, lui faire honte.

Pas du tout! Baculard, déjà culotté, la canardière• prête, procédait sur un fourneau en argile battue, seul ornement du noir taudis, à une extraordinaire cuisine.

Pauvre et ne possédant pas même un gril, il se grillait une saucisse dans la muselière de son chien.

A ce spectacle, maître Trotabas sentit une effusion d'infini respect lui envahir l'âme, et, pénétré, il murmura :

— Baculard est vraiment chasseur, Baculard mérite qu'on l'honore !

(à suivre)

• — Une *canardière* : fusil à long canon, utilisé de préférence pour la chasse aux *canards* sauvages, dans les marais.



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Le notaire Trotabas avait *le souci des accessoires de chasse.* Montrez-le. Parmi tous ces accessoires, quel est celui qu'il *inaugure,* qu'il prend pour la première fois. Relisez sa description, peut-on vraiment dire qu'il a été *fabriqué* par un *artiste ?*

2 Quel était l'état d'esprit de maître Trotabas en ce matin *d'ouverture* de la chasse ? Expliquez la phrase : *quoique n'ayant jamais rien tué, maître Trotabas n'en était pas moins chasseur dans l'âme.* Qu'est-ce qui lui *donnait courage* ce jour-là ?

3 Le notaire avait la *superstition des accessoires :* il mettait sa confiance en des choses secondaires et sans grande valeur pour lesquelles il avait un attachement exagéré. Qu'est-ce qui est le plus important pour qu'un chasseur, même s'il ne fait pas une *chasse royale,* digne d'un roi, très belle, *marque sa journée ?* S'il ne réussit pas, qui accuse-t-il ?

4 Expliquez la phrase : *son chapeau vaste et mou racontait le poème des poursuites . . .* Que pensez-vous de ces poursuites ? Expliquez aussi comment maître Trotabas pouvait *mettre en fuite tout le poil et la plume du département.*

5 Baculard devait *porter bonheur* à Trotabas. A la lumière de ce qui est dit de Baculard et de sa maison, essayez d'imaginer sa tenue de chasse et de la comparer à celle de son compagnon.

6 Relevez un détail pittoresque dans la préparation du déjeuner de Baculard. Expliquez pourquoi maître Trotabas *sentit une effusion,* éprouva un sentiment *d'infini respect lui envahir l'âme.*

63 | LE CARNIER de maître TROTABAS (fin)

CEPENDANT, les voilà partis à travers pierrailles et garrigues. Comment célébrer cette journée, et les pièces que tua Baculard et celles que maître Trotabas rata; et le déjeuner sur le coup de midi, alors que les chiens n'ont plus de nez, déjeuner fraternel, à l'ombre d'un chêne, près d'une source, où l'on mit en commun les succulentes victuailles extraites des flancs insondables • du carnier de maître Trotabas et la maigriotte saucisse stoïquement • grillée par Baculard dans sa muselière.

Baculard, d'un bel appétit, dévora le pâté aux truffes et le poulet froid de maître Trotabas. A son tour, maître Trotabas, plus heureux encore, s'imaginait, coupant la saucisse par fines rondelles, communier en Saint-Hubert •.

Le soir, Baculard était modestement à la tête de trois perdrix et de deux lièvres. Maître Trotabas « n'avait rien fait ».

Il se consola néanmoins :

— Puisque nous avons chassé ensemble tout le jour, puisque nous avons déjeuné ensemble, Baculard, certainement, pour désensorceler • mon carnier, me donnera... un lièvre peut-être, à tout le moins une perdrix.

Il se fût contenté d'une perdrix, maître Trotabas, d'une modeste perdrix, qu'il eût été censé • avoir tuée. Il voyait déjà la perdrix passant les pattes à travers les mailles du filet, et son triomphe à lui au moment de la rentrée en ville.

Mais Baculard ne donna rien. Froidement cupide • et calculateur, Baculard garda tout pour lui.

Et maître Trotabas, insistant, offrant de payer, il prétendit avoir un compromis • passé avec l'hôtelier du Bras d'Or et que par conséquent, sa chasse était par avance retenue.

Défaite en vérité bien digne d'un braconnier!

Aussi, après souper, au café de la Fontaine Ronde, maître Trotabas, malgré que son amour-propre en souffrît, ne put s'empêcher de raconter l'aventure.

• — Les *flancs insondables* du carnier : le carnier était grand et profond, il était difficile de le *sonder*, d'aller avec la main jusqu'au fond et dans tous les recoins formés par les *flancs*, les côtés de la poche.

• — *Stoïquement* : avec courage et résignation.

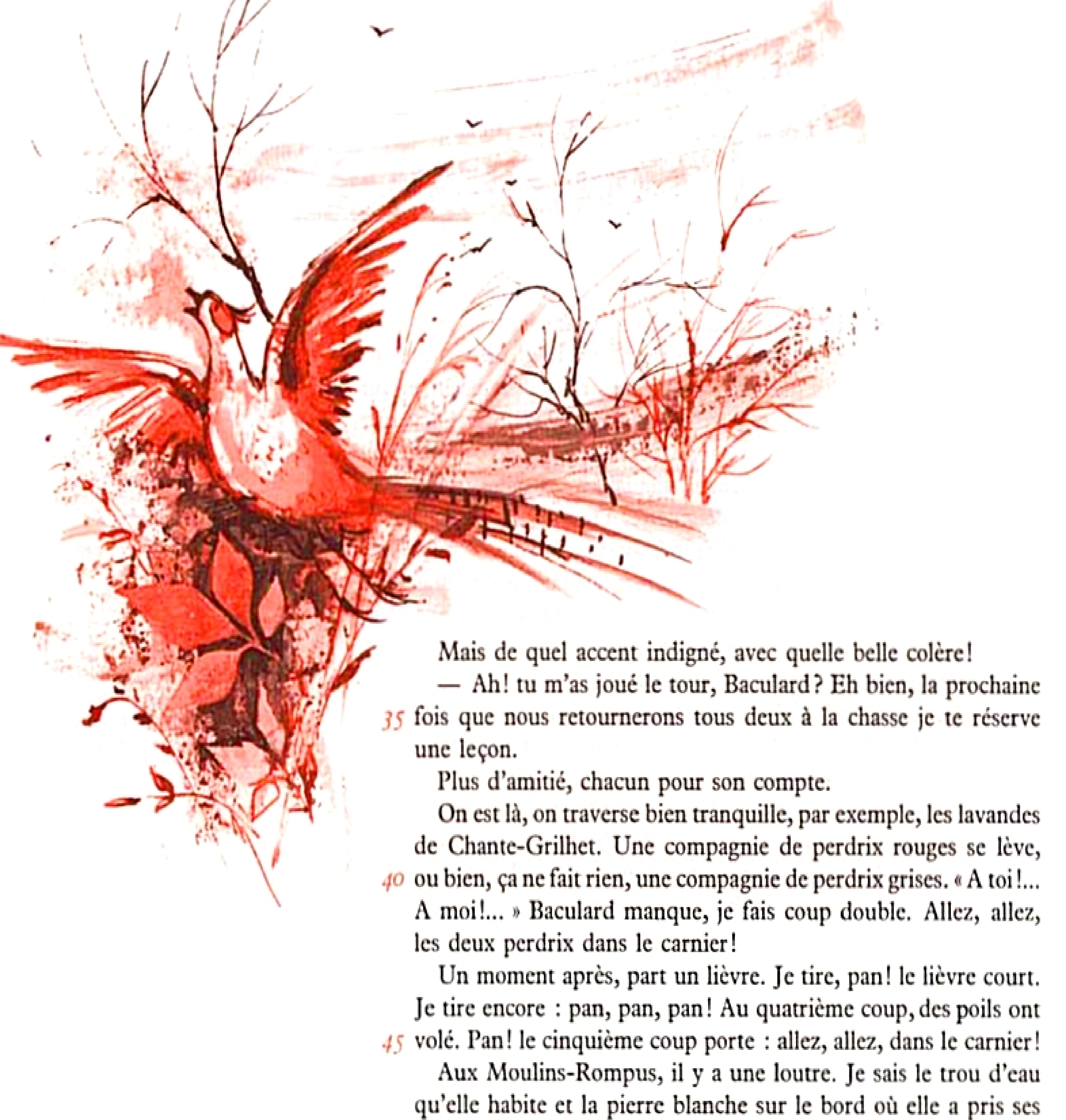
• — *Communier en Saint-Hubert* : saint Hubert est le patron des chasseurs. Communier, c'est participer à une même foi. Dans le texte, maître Trotabas s'imaginait être en pleine amitié avec Baculard. Il pensait que le partage de la saucisse le rangeait, avec Baculard, au nombre des bons chasseurs.

• — *Désensorceler* le carnier : enlever le mauvais sort qu'un *sorcier* aurait jeté au carnier neuf, l'empêchant de recevoir du gibier.

• — Une perdrix qu'*il eût été censé* avoir tirée : qu'on aurait considérée comme abattue par Trotabas.

• — *Cupide* : qui aime beaucoup l'argent.

• — Un *compromis* : un contrat, une promesse.



Mais de quel accent indigné, avec quelle belle colère!

— Ah! tu m'as joué le tour, Baculard? Eh bien, la prochaine fois que nous retournerons tous deux à la chasse je te réserve une leçon.

Plus d'amitié, chacun pour son compte.

On est là, on traverse bien tranquille, par exemple, les lavandes de Chante-Grilhet. Une compagnie de perdrix rouges se lève, ou bien, ça ne fait rien, une compagnie de perdrix grises. « A toi!... A moi!... » Baculard manque, je fais coup double. Allez, allez, les deux perdrix dans le carnier!

Un moment après, part un lièvre. Je tire, pan! le lièvre court. Je tire encore : pan, pan, pan! Au quatrième coup, des poils ont volé. Pan! le cinquième coup porte : allez, allez, dans le carnier!

Aux Moulins-Rompus, il y a une loutre. Je sais le trou d'eau qu'elle habite et la pierre blanche sur le bord où elle a pris ses habitudes. Nous arrivons, je vise la loutre : pan! encore la loutre dans le carnier. Tu peux te brosser Baculard!

C'est comme l'hiver du grand froid, quand nous eûmes des passages de becs-croisés, de cigognes, de canepetières •, et qu'un troupeau d'outardes vint s'abattre, près des Moulins-Vieux, dans les prés.

Supposez que ce temps renaisse...

• — Une *canepetière* : une petite outarde, oiseau échassier des régions méditerranéennes.

Et maître Trotabas, s'hypnotisant•, continuait, y compris lapins et bécasses, à massacrer la création, triomphant, convaincu, les yeux hors de la tête, avec le geste chaque fois, de chercher pour y fourrer la bête abattue, derrière le dos, son carnier.

Au bout d'une heure, on fit le compte.

Maître Trotabas, dans son récit, avait usé quinze mille six cents cartouches, tué, tant poil que plume, dix mille pièces de gibier; et l'agent-voyer• calcula que le fameux carnier, pour contenir tout cela, devait avoir au moins le cube• du rocher sur lequel la ville est bâtie.

Tout le monde plaignit Baculard, cet imbécile de Baculard qui ne voulait point partager, d'avoir manqué pareille aubaine.

Et depuis, après chaque partie de chasse, les anciens, en riant, content aux chasseurs débutants, l'histoire du carnier de maître Trotabas.

— Allez, allez, dans le carnier!

Paul ARÈNE
Contes et Nouvelles de Provence
NELSON, Éditeur

• — Il *s'hypnotisait* : il mettait tant de chaleur et de conviction dans son récit qu'il finissait par croire que c'était arrivé.

• — L'*agent-voyer* : le fonctionnaire chargé de l'entretien des *voies*, des routes de campagne.

• — Le *cube* : le volume.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *Le déjeuner fraternel* : celui que peuvent prendre ensemble des frères ou des amis unis comme des frères. Qu'est-ce qui lui donne ce caractère ? A votre sens, lequel des deux chasseurs aurait dû être le plus heureux ? Pourquoi, cependant, maître Trotabas était-il *plus heureux encore ?*

2 Trotabas était-il aussi heureux le soir ? Comment se *consola-t-il* d'abord ? Dites si son espoir vous paraissait raisonnable ; et relevez la phrase qui montre que cet espoir était grand.

3 L'attente du notaire fut-elle satisfaite ? Que pensez-vous de l'attitude de Baculard, et de celle de Trotabas *offrant de payer ?*

4 Comment maître Trotabas manifesta-t-il son indignation ? Montrez comment il *s'hypnotisait* lui-même *dans son récit*.

5 A quel temps et à quel mode s'exprime Trotabas à partir de sa résolution *Plus d'amitié, chacun pour son compte ?* Pour quelle raison ? Trotabas et Baculard sont-ils vraiment *retournés* à la chasse, comme le pensait le notaire ?

6 Quel est l'objet qui tient une très grande place, la plus importante, dans le récit de maître Trotabas ? Par quel adjectif est-il qualifié ? Montrez comment il est devenu légendaire, c'est-à-dire comment il a été popularisé par la tradition, comment tout le monde maintenant connaît son histoire.

7 *Tout le monde plaignit Baculard d'avoir manqué pareille aubaine*. Pensez-vous que les auditeurs étaient sincères ?

64 | LE VIEUX PÂTRE

NOUS étions en juillet. Or, ce jour-là, sur l'aire •, vers quatre heures de l'après-midi, flamboyait le soleil. Je me trouvais tout seul dehors. Tante Clarisse s'était enfoncée dans les ténèbres de la cave. On ne l'entendait pas. Aucune bête ne bougeait; le poulailler, écrasé de chaleur, ne donnait plus signe de vie. Les oiseaux, invisibles. Seule, une cigale faisait intensément crisser ses ailes aiguisées sur les cyprès brûlants. Sa stridulation • perçait le silence et m'étourdissait.

Pour la vue, l'unique repos, c'était l'ombre si dense • du figuier autour du puits.

J'y portai les yeux. Et d'abord je ne vis rien. Puis il me sembla y apercevoir une forme humaine. Elle se précisa.

Sur le banc de pierre, en effet, il y avait un homme. Un vieux, assis. Le seau, qu'il avait dû tirer lui-même, reposait à côté de lui, sur le banc. Il tenait à la main un quart • de soldat, en fer battu, et il buvait. Il buvait lentement, les yeux clos, cette eau fraîche et pure. Maintenant, je le voyais bien. Il avait un très vieux visage qu'embroussaillait une barbe aux poils blancs et rudes. La peau bistrée • portait les marques du soleil. Un petit chapeau de feutre coiffait cette tête rustique •, que la satisfaction de boire détendait. Le visage exprimait un bonheur ingénu •.

Enfin, les yeux s'ouvrirent. Le regard se tourna vers moi. Le vieux posa son quart et me fit signe de venir.

J'obéis. Quand je fus devant lui, il me regarda attentivement.

— Je t'ai vu, petit, mais où donc?

Il cherchait.

— Cet hiver, peut-être?...

Sa pensée insista sur ce souvenir, encore trop vague.

— Je crois bien que oui...

Il atteignit une image lointaine, et la ramena plus près de ses yeux.

— La nuit de Noël... Est-ce bien ça, dis?... Voyons, où étais-tu, cette nuit-là?

Ce n'était pas moi qu'il interrogeait, mais lui-même. Et moi, qui le comprenais bien, j'avais garde de répondre, car peu à peu je le reconnaissais.

• — L'*aire* : le sol battu, plat, voisin de la ferme, du *mas*, où l'on bat le grain.

• — Une *stridulation* : le bruit très aigu des cigales.

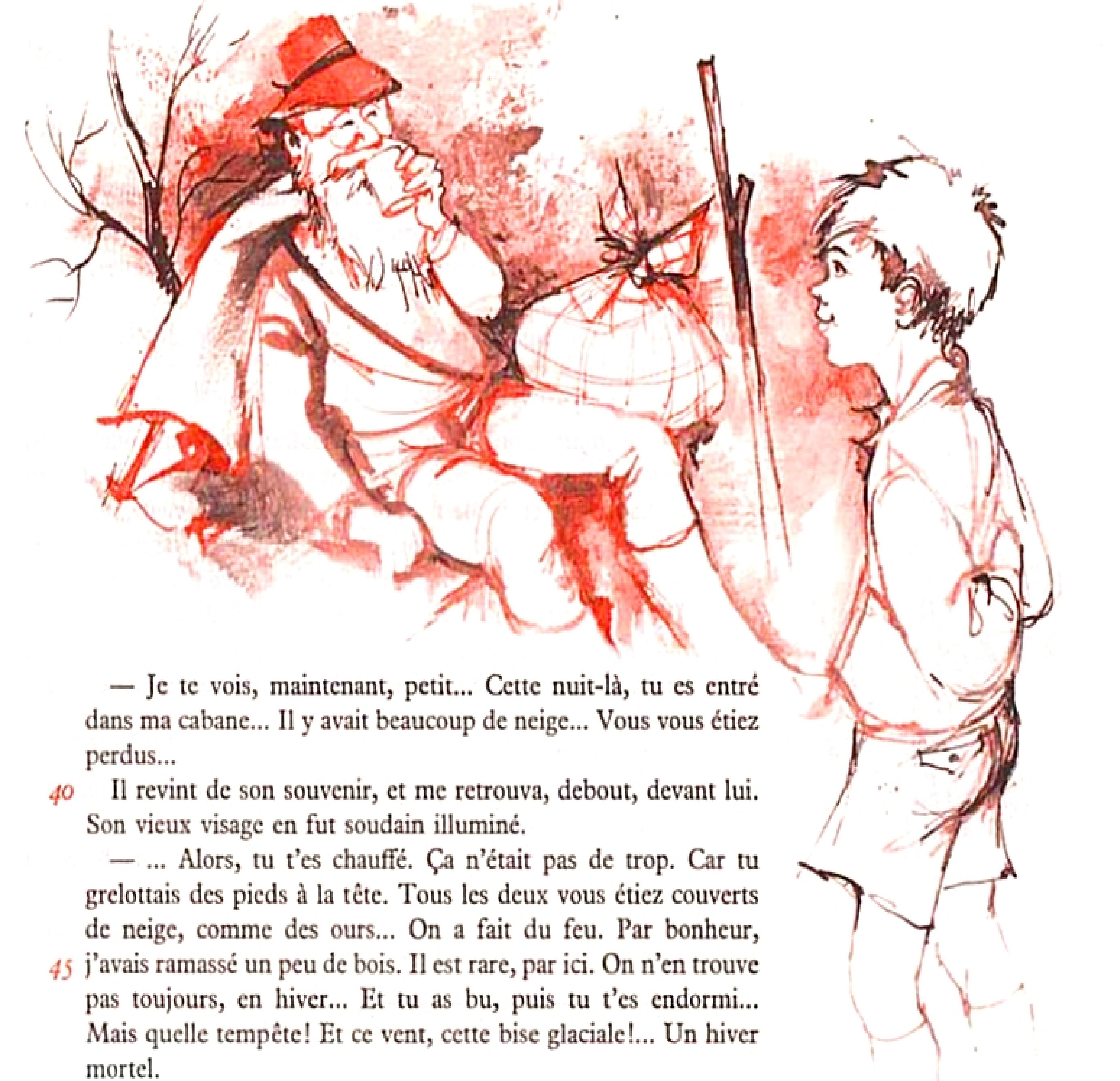
• — Une ombre *dense* : très épaisse; les feuilles du figuier ne laissent filtrer aucun rayon de soleil.

• — Un *quart* de soldat : un petit gobelet en fer-blanc contenant environ un *quart* de litre.

• — La peau *bistrée* : de couleur *bistre*, d'un brun noirâtre.

• — Une tête *rustique* : d'un homme de la campagne.

• — Un bonheur *ingénu* : simple et franc.



— Je te vois, maintenant, petit... Cette nuit-là, tu es entré dans ma cabane... Il y avait beaucoup de neige... Vous vous étiez perdus...

Il revint de son souvenir, et me retrouva, debout, devant lui. Son vieux visage en fut soudain illuminé.

— ... Alors, tu t'es chauffé. Ça n'était pas de trop. Car tu grelottais des pieds à la tête. Tous les deux vous étiez couverts de neige, comme des ours... On a fait du feu. Par bonheur, j'avais ramassé un peu de bois. Il est rare, par ici. On n'en trouve pas toujours, en hiver... Et tu as bu, puis tu t'es endormi... Mais quelle tempête! Et ce vent, cette bise glaciale!... Un hiver mortel.

Il parlait avec douceur. A côté de lui, il avait rangé, sur le banc, un petit baluchon • et son grand bâton de voyage, pareil à ceux que l'on voit aux mains des bergers. En bandoulière, il portait deux musettes •, un bidon recouvert d'étoffe, et, sur les épaules, un manteau de laine, roulé.

Il me souriait.

— Maintenant c'est d'ici que je m'en vais, comme tu vois... Je retourne dans ma montagne. Il le faut. L'âge vient. Et quand il vient, on rentre chez soi, bien tranquillement.

Une émotion violente me secoua le cœur.

— Ta montagne? lui demandai-je.

— Là-bas, tiens, regarde, petit. C'est le Lubéron •. J'y suis né. Un fameux pays!... Pendant trente ans j'y ai gardé les bêtes,

• — Un *baluchon :* un paquet de linge ou de petits vêtements.

• — Une *musette :* un sac de toile porté *en bandoulière,* à l'aide d'une courroie suspendue à l'épaule et croisée sur la poitrine.

• — Le *Lubéron :* petite chaîne calcaire des Alpes de Provence.

avec le grand pâtre Arnaviel, le plus sage de tous les bergers de la montagne jusqu'aux Alpes...

Sa main, tendue vers l'Est, indiquait un nuage, à peine visible, à travers la buée de l'été, où sommeillait le ciel incandescent •.

— Si jamais, un jour, tu venais par là, à Sivergues, petit, demande Béranger...

— Et toi, lui dis-je, si tu viens ici, demande Antonin, à Tante Clarisse.

Il se leva :

— Antonin, bon ! Je m'en souviendrai, sois tranquille. Mais, tu sais, si tu ne viens pas, toi, à Sivergues, tu n'as pas beaucoup de chances, je crois, de me revoir... Je suis très vieux...

Il prit son baluchon, son bâton de voyage et remit son quart de soldat dans la musette, après l'avoir essuyé avec soin.

Puis il me posa la main sur l'épaule, amicalement.

— Merci, Antonin, j'ai bien bu. L'eau de ton puits est vraiment bonne à boire. C'est Béranger qui te le dit, et il s'y connaît.

Il partit à travers les champs.

Je le suivis des yeux jusqu'au « Mas de Constance » et puis je le perdis de vue.

Henri BOSCO
Antonin
GALLIMARD

• — Le ciel *incandescent* : très chaud, presque blanc puisque *le soleil flamboyait*.



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Relevez toutes les notations qui permettent de dire que la scène se déroule en Provence.

2 *Vers quatre heures de l'après-midi, flamboyait le soleil.* Quels sont les effets de l'intense chaleur ?

3 *Sur le banc de pierre, il y avait un homme.* Lisez ce paragraphe et, tout spécialement, le portrait de l'homme. Si nous ne savions que c'est un pâtre, un berger, à qui penserions-nous ? Pourquoi buvait-il les *yeux clos* ?

4 *Je te vois, maintenant, petit.* Le vieux a pourtant vu l'enfant depuis un moment. Précisez le sens du verbe voir, sur les lèvres du vieux, en le remplaçant par un autre verbe. Cherchez également, dans les phrases suivantes, un verbe synonyme.

5 A quelle occasion le vieux et l'enfant se sont-ils rencontrés ? Est-il surprenant que le pâtre ait mis longtemps à rassembler et préciser ses souvenirs ?

6 *A côté de lui, il avait rangé, sur le banc . . .* Lisez la suite du paragraphe. Relevez tous les objets que l'on retrouve presque nécessairement chez un berger ou un chemineau.

7 *Une émotion violente me secoua le cœur.* Pourquoi l'enfant est-il ému ? Que pensez-vous des paroles du vieux pâtre : *Je retourne dans ma montagne ?*

8 *Il me posa la main sur l'épaule amicalement.* Et, en même temps, le vieux pâtre dit ce qu'il pense. Antonin pense aussi, certainement, bien des choses. Essayez de vous mettre à sa place et d'exprimer ses pensées.

65 | Les braves gens

COMME les vers à soie n'avaient pas réussi, la bonne Mme Peyrolles se trouvait par hasard d'assez méchante humeur; et M. Peyrolles, résigné •, la laissait pousser ses *Ave Maria* • sans trop rien dire.

— Dix livres de cocons! soupirait Mme Peyrolles, pas même le prix de la graine •; achetez-vous donc un châle avec ça!

— Que veux-tu, Ambroisine, tu te l'achèteras l'année prochaine. Douze mois sont vite passés.

— L'année prochaine, qui l'a vue? Une chose en tout cas certaine, c'est que je n'aurai pas encore le châle cette année-ci. Je peux chanter : « Mon cœur soupire... » J'avais pourtant bien compté sur ce châle. Tant de peine! Et pourquoi? Pour rien? Voilà pourtant deux mois que nous nous exterminions •, sur pied de nuit comme de jour, avec Scholastique à qui j'avais promis de donner mon vieux châle lorsque j'aurais mon châle neuf et qui, l'hiver prochain, pour la messe de sept heures, devra se contenter de sa pelisse d'indienne •... D'abord, premier agrément • : les vers à soie s'étant trop pressés d'éclore, en avance d'une semaine, sans attendre que le vert eût poussé aux mûriers, il nous a fallu chaque matin, pour leur nourriture, ramasser des feuilles de ronces, le long des fossés, comme deux bohémiennes. J'en ai encore les doigts picotés... Et après leur second sommeil, quand tout à coup ils sont devenus tristes, qui est allée, au risque de se précipiter, cueillir dans les rochers du fort la lavande et la marjolaine nécessaires aux fumigations • ?... Et tant d'autres tracas encore!... Enfin, tout marchait bien. Alignées sur les étagères, mes cinquante cabanettes en belle bruyère de Lure n'attendaient plus que les cocons. Mes vers à soie achevaient de dormir : roux comme l'or, gonflés, transparents et suant la soie. Déjà, ils grimpaient le long des brindilles; les plus braves filaient déjà, accrochant leur fil à droite, à gauche, quand est survenu cet orage. Alors, au premier coup de tonnerre j'ai vu les pauvres bêtes redescendre et venir mourir sur leur litière... Un désastre! Scholastique pleurait, j'avais envie d'en faire autant.

• — Il était *résigné* : il en avait pris son parti, il supportait sans se plaindre la méchante humeur de sa femme.

• — Ses *Ave Maria* : ses prières à Marie.

• — La *graine* : les œufs de vers à soie.

• — Nous nous *exterminions* : nous perdions toutes nos forces, nous étions épuisées par le travail.

• — Sa *pelisse d'indienne* : une pelisse est un manteau garni de fourrure à l'intérieur. L'indienne est une étoffe de coton d'abord fabriquée dans l'*Inde*, tissée aujourd'hui dans le monde entier.

• — Premier *agrément* : premier plaisir. Mais, dans le texte, le mot veut dire le contraire : première surprise désagréable.

• — Des *fumigations* : des *fumées*, obtenues ici en brûlant des plantes odoriférantes de Provence.



M. Peyrolles, ému, puisa pour se donner courage une double prise dans sa tabatière en écaille qui grinça, et pendant quelques secondes, silencieusement, Mme Peyrolles et lui s'entre-regardèrent.

M. et Mme Peyrolles — ou comme on les appelait plus communément dans le pays en manière d'affectueuse familiarité, M. Victrice et Mme Ambroisine — étaient, dans toute la force du terme, des personnes de l'ancien temps. Bien portants quoique très âgés, ils vivaient de petites rentes •, de ces toutes petites rentes qui autrefois suffisaient à constituer la fortune. Pauvres au fond, ils ne s'en apercevaient pas, ayant vieilli sans se créer aucun des besoins de la société nouvelle. Et ils étaient heureux, à la manière d'il y a cinquante ans, dans leur maisonnette de la Grand-Place, où les meubles fanés • peu à peu, les glaces lentement ternies gardaient pour eux, grâce au souvenir, une même et immuable • fraîcheur.

• — Des *rentes :* des revenus provenant d'argent placé, de terres ou de maisons louées.

• — Les meubles *fanés :* décolorés, défraîchis, parce que très vieux. Mais, pour M. et Mme Peyrolles, ils avaient toujours une *immuable* fraîcheur : ils n'avaient pas changé, ils leur paraissaient aussi neufs qu'autrefois.

Seulement, à chaque retour d'avril, Mme Ambroisine, dans un haut grenier blanchi à la chaux et transformé en magnanerie •, faisait une once ou deux de vers à soie; et quand la réussite était bonne, cela leur permettait de s'offrir quelques douceurs...

Mais, hélas! les vers à soie de Mme Ambroisine n'avaient pas réussi cette année.

Soudain, la bonne figure préoccupée de M. Victrice s'éclaira :

— Sommes-nous bêtes! et je n'y pensais seulement plus! Mais je peux te l'acheter, ton châle... Notre rente du Jas de Brame-Faim, nous ne l'avons jamais touchée depuis l'héritage du pauvre oncle. Voilà deux années de cela. A cent cinquante francs par an, le total monte à trois cents francs sans les intérêts, juste ce que tu espérais de tes cocons.

Là-dessus, M. et Mme Peyrolles s'exaltèrent :

Peut-on se laisser lanterner • ainsi? Trois cents francs, mais c'est une somme. Et ce fermier, ce Frédéri dont ils n'avaient jamais seulement aperçu la figure!

Une semaine durant, M. et Mme Peyrolles ne parlèrent que du voyage. Car ce n'était pas précisément chose commode que d'atteindre le domaine de Brame-Faim, perché dans la montagne, au-dessus du village d'Entrepierres, lui-même déjà perché haut. Quatre heures pour monter, autant pour redescendre : une absence de tout un jour!

(à suivre)

• — La *magnanerie* : le bâtiment où l'on élève les vers à soie. Dans la vallée du Rhône et en Provence, le ver à soie s'appelle *magnan*.

• — Se laisser *lanterner* : attendre, accepter des délais répétés.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Cherchez et lisez le paragraphe qui présente M. et Mme Peyrolles. Relevez quatre adjectifs qualificatifs qui permettent de se faire une idée précise de ces *braves gens*. Lisez la phrase qui montre qu'ils étaient aimés dans le pays.

2 Quel moyen avaient-ils trouvé pour *s'offrir quelques douceurs?* En quoi consistait la *douceur* pour cette année-là? Quelle intention de Mme Peyrolles nous indique qu'elle était bien *la bonne* Mme Peyrolles? Dans quelles régions de France pouvaient vivre M. et Mme Peyrolles?

3 Dites quels sont les divers moments de l'élevage des vers à soie, depuis l'achat de *la graine* jusqu'au moment où ils *filaient déjà*. Qu'est-ce qui a causé le *désastre?*

4 Mme Peyrolles est-elle la seule à se sentir malheureuse? Quelle idée vient à M. Victrice après qu'il se soit *donné courage?* Quel sentiment cette idée manifeste-t-elle?

5 Un *jas*, dans les Alpes de Provence, est un mas, une petite ferme où l'on fait un peu de petit élevage et quelques maigres cultures. Que pensez-vous du nom de l'*héritage de l'oncle?* du nom du village au-dessus duquel il est perché? Pensez-vous que ce soit une région agricole prospère?

6 Pendant combien de temps M. et Mme Peyrolles parlèrent-ils du voyage? Pouvez-vous dire pourquoi il leur fallut si longtemps pour se préparer?

66 | *Les braves gens* (fin)

Le dimanche, on se trouva prêts. Une voisine avait prêté son âne, et le boulanger son charreton, où sur deux chaises solidement amarrées, M. et Mme Peyrolles s'installèrent tant bien que mal au milieu des bagages et provisions accumulés par Scholastique.

— Vous irez droit jusqu'à Entrepierres, disait Scholastique qui connaissait le pays ; à Entrepierres, on quitte la grand-route, mais tout le monde vous indiquera le sentier qu'alors il faudra prendre. Vous dételleres à mi-montée, pour déjeuner, près d'une source qui est sous un chêne. Là, vous laisserez le charreton, parce que les voitures ne vont pas plus loin, et madame montera sur l'âne.

... Après quatre bonnes heures de montée, moitié roulant, moitié trottant, conformément au programme de Scholastique, à travers buissons et pierrailles, les voyageurs enfin arrivèrent devant le Jas perdu de Brame-Faim.

— Ce n'est pas beau! dit Mme Ambroisine, tirant sur le bridon • pour considérer • la masure rougeâtre, en cailloux roulés, avec son toit bas d'où sortait un peu de fumée.

— Les blés sont clairs, reprit M. Victrice, j'y vois dedans les grillons courir.

Et Mme Ambroisine conclut :

— Dame! pour cent cinquante francs par an on ne peut pourtant pas avoir le château du marquis de Carabas.

M. Victrice aidant, Mme Ambroisine mit pied à terre, et tous les deux s'avancèrent, suivis de l'âne. Mais ce qu'ils voyaient, ce qui les entourait avait un tel air de misère, qu'à l'idée de demander de l'argent ils se sentaient déjà gênés.

— Tu t'expliqueras le premier, Victrice!

— Il vaudrait peut-être mieux que ce fût toi, Ambroisine!

A leur approche deux galopins ébouriffés qui jouaient dans un tas de paille prirent la fuite. Leur mère, en train de filer sa quenouille sur un tronc d'arbre, se dressa.

• — Le *bridon* : petite bride légère.

• — *Considérer* la masure : l'examiner attentivement.



— Vous vous êtes perdus?... Vous alliez sans doute visiter Pierre-Écrite? Alors, c'est plus bas, près de la source, qu'il fallait tourner...

Victrice regarda Ambroisine, Ambroisine regarda Victrice.

Pourtant, le courage leur manqua; ils laissèrent croire qu'ils s'étaient perdus et qu'ils allaient visiter Pierre-Écrite.

La fileuse parut soudain soulagée et dit :

— J'avais peur d'abord que vous ne fussiez M. et Mme Peyrolles, parce que le bien • est à eux et que nous leur devons de l'argent.

Puis elle appela son mari :

— Tu peux te montrer, Frédéri, ce n'est pas ceux que nous craignions.

Frédéri descendit du grenier, suivi par les enfants dont les yeux timides luisaient.

Il offrit aux visiteurs du lait — il n'avait pas de vin! — du miel en rayon •, des noix et des pommes.

— C'est tout ce que l'on trouve ici, la terre est si pauvre! Heureusement que les nouveaux maîtres ne nous tracassent pas pour payer; sans cela on n'aurait qu'à mettre la clef sous la porte. De bien bonnes gens que nous n'avons jamais vues. Mais vous devez les connaître si vous êtes de la ville?

• — Le *bien* est à eux : la propriété, le domaine; dans le texte, le jas de Brame-Faim.

• — Du miel *en rayon :* du miel qui est encore dans les rayons des gâteaux sortis de la ruche.

Ambroisine et Victrice dirent qu'en effet ils connaissaient un peu les Peyrolles.

Cependant, le soleil baissait, il fallait prendre une décision.

— Parle, disait Madame Ambroisine.

— Non, parle, toi! disait M. Victrice.

Ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre.

Bien mieux, quand Mme Ambroisine remonta sur l'âne, alors la femme s'approchant :

— Vous pourriez peut-être vous charger d'une petite commission, puisque vous retournez à la ville. Il s'agirait de porter cela, de notre part, à ce brave Monsieur, à cette brave Madame Peyrolles.

C'était un grand coq, maigre et sec, qui protestait, lié par les pattes.

On le suspendit au crochet du bât. Et le soir, quand les deux vieux firent leur rentrée dans Canteperdrix, sur le charreton, les gens disaient devant les portes, avec une nuance d'envie :

— Voilà Mme Ambroisine et M. Victrice qui s'en reviennent en voiture de toucher leur rente de Brame-Faim.

Paul ARÈNE
Contes et Nouvelles de Provence
Éd. NELSON

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Relisez le premier paragraphe et montrez, ici encore, que M. et Mme Peyrolles sont aimés à Canteperdrix.

2 En vous aidant de la lecture précédente et en relisant les conseils qu'elle donne, dites qui est Scholastique. (Un mot du deuxième paragraphe l'indique très nettement.) Montrez comment Scholastique *connaissait le pays* parfaitement.

3 Le troisième paragraphe indique bien que la région est pauvre. Montrez-le. Citez les paroles de M. et Mme Peyrolles qui confirment cette pauvreté. Le Jas de Brame-Faim donne-t-il la même impression ?

4 *A l'idée de demander de l'argent, ils se sentaient déjà gênés.* Comment s'exprime cette gêne dans les paroles de M. Victrice et Mme Ambroisine ? Citez une autre expression qui indique que leur gêne est très grande.

5 Par qui les deux visiteurs sont-ils « accueillis » au Jas, successivement ? Quelles sont les premières réactions de chacun en face de ceux qu'ils croyaient *perdus ?* Que pensez-vous de l'accueil de Frédéri ?

6 Dans les paroles de Frédéri, citez une phrase qui, plus que les autres encore, doit aller droit au cœur des *braves gens.*

7 *Cependant, ... il fallait prendre une décision.* Pourquoi M. et Mme Peyrolles ne l'ont-ils pas prise encore ? Pensez-vous qu'après avoir vu le Jas et entendu l'homme et la femme, ils pouvaient *parler ?*

8 Dites ce que vous pensez aussi de la *rentrée dans Canteperdrix.*

9 Essayez d'imaginer la conversation, le soir, entre Scholastique, M. Victrice et Mme Ambroisine.

67 | TISTOU

Pas comme tout le monde

JUSQU'A l'âge de huit ans, Tistou ignora • l'école. Madame Mère, en effet, avait préféré commencer elle-même l'instruction de son fils et lui enseigner les rudiments • de la lecture, de l'écriture et du calcul. Les résultats, il faut en convenir, n'étaient pas mauvais. Grâce à de très jolies images achetées spécialement, la lettre A s'était installée dans la tête de Tistou sous l'apparence d'un Ane, puis d'une Alouette, puis d'un Aigle; la lettre B sous la forme d'une Bille, d'une Boule, d'un Ballon, et cœtera. Pour le calcul, on se servait d'hirondelles posées sur des fils électriques. Tistou avait appris non seulement à additionner ou à soustraire, mais il parvenait même à diviser, par exemple, sept hirondelles par deux fils... ce qui produit trois hirondelles et demie par fil. Comment une demi-hirondelle pourrait-elle se tenir sur un fil électrique, cela c'est une autre affaire que tous les calculs du monde n'ont jamais pu expliquer.

Lorsque Tistou atteignit son huitième anniversaire, Madame Mère considéra que sa tâche était terminée et qu'il fallait confier Tistou à un véritable professeur.

On acheta donc à Tistou un très joli tablier à carreaux, des bottines neuves qui lui serraient les pieds, un cartable, un plumier noir décoré de personnages japonais, un cahier à grandes lignes, un cahier à petites lignes, et on le fit conduire par le valet Carolus à l'école de Mirepoil qui avait très bonne réputation •.

Tout le monde s'attendait à ce qu'un petit garçon si bien vêtu, qui avait des parents si beaux et si riches, et qui savait déjà diviser les hirondelles par moitiés et par quarts, tout le monde s'attendait à ce que ce petit garçon-là fît des merveilles en classe.

Hélas! Hélas! L'école eut sur Tistou un effet imprévisible • et désastreux.

Lorsque s'ouvrait le lent défilé des lettres qui marchent au pas sur le tableau noir, lorsque commençait à se dérouler la longue chaîne des trois-fois-trois, des cinq-fois-cinq, des sept-fois-sept,

• — Tistou *ignora* l'école : il ne la connut pas, ne la fréquenta pas.

• — Les *rudiments* : les premières notions, les premiers éléments, les premières connaissances.

• — Une école de très bonne *réputation* : de très bonne renommée, que les parents d'élèves du pays considéraient comme très bonne.

• — Un effet *imprévisible* : qui n'est pas *prévisible*, qui ne peut être *prévu*.

Tistou éprouvait un picotement dans l'œil gauche et tombait bientôt profondément endormi.

Il n'était pourtant ni sot, ni paresseux, ni fatigué non plus. Il était plein de bonne volonté.

« Je ne veux pas dormir, je ne veux pas dormir » se disait Tistou.

Il vissait les yeux au tableau, collait ses oreilles à la voix du maître. Mais il sentait venir le petit picotement... Il essayait de lutter par tous les moyens contre le sommeil. Il se chantait tout bas une très jolie chanson de son invention :

Un quart d'hirondelle
Est-ce que c'est la patte
Ou est-ce que c'est l'aile ?
Si c'était de la tarte
Je la couperais en quatre...

Rien à faire. La voix du maître se changeait en berceuse; il faisait nuit sur le tableau noir; le plafond chuchotait à Tistou : « Psst, psst, par ici les beaux rêves ! » et la classe de Mirepoil devenait la classe aux songes.



— Tistou! criait brusquement le maître.

— Je ne l'ai pas fait exprès, Monsieur, répondait Tistou réveillé en sursaut.

— Cela m'est égal. Répétez-moi ce que je viens de dire!

— Six tartes... divisées par deux hirondelles...

— Zéro!

Le premier jour d'école, Tistou rentra chez lui les poches pleines de zéros.

Le second jour, il reçut en punition deux heures de retenue, c'est-à-dire qu'il resta deux heures de plus à dormir dans la classe.

Au soir du troisième jour, le maître remit à Tistou une lettre pour son père.

Dans cette lettre, Monsieur Père eut la douleur de lire ces mots :

« Monsieur, votre enfant n'est pas comme tout le monde. Il nous est impossible de le garder. »

L'école renvoyait Tistou à ses parents.

(à suivre)



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *Tistou ignora l'école.* Avait-il des connaissances scolaires cependant ? Grâce à qui ?

2 Pourriez-vous continuer la méthode d'apprentissage de la lecture avec d'autres lettres ?

3 Que pensez-vous de l'exemple de division de sept hirondelles par deux fils ?

4 A quel âge Tistou alla-t-il vraiment à l'école ? Avait-il tout ce qu'il fallait pour réussir, pour faire *des merveilles en classe ?* Pourtant, quels furent les résultats ?

5 Les méthodes de lecture et de calcul employées à l'école ressemblaient-elles aux méthodes par lesquelles vous avez appris à lire et à compter ?

6 Tistou faisait-il preuve de bonne volonté ? Citez deux attitudes de l'enfant qui justifient votre réponse. Citez également trois qualités de Tistou. Citez enfin la phrase qui résume l'ensemble des comportements et des attitudes de Tistou.

7 Que pensez-vous de la chanson de Tistou ? Êtes-vous surpris si la *voix du maître se changeait en berceuse ?*

8 Qu'est-ce qui tirait Tistou de son rêve ? Qu'est-ce qui montre bien qu'il était en effet en plein *songe ?*

9 Que pensez-vous des *poches pleines de zéros ?* des *deux heures de retenue ?* A quoi furent-elles employées ?

10 *Votre enfant n'est pas comme tout le monde.* Qui est « tout le monde » dans l'esprit du maître ? En quoi Tistou n'est-il pas *comme tout le monde ?* Pensez-vous qu'il était absolument *impossible de le garder ?*

68 | Avec le jardinier moustache

• — Il avait jugé *logique* : raisonnable conforme aux règles d'une bonne méthode.

• — Un homme *solitaire* : qui vit toujours *seul*.

TISTOU mit son chapeau de paille pour aller prendre sa leçon de jardin.

Monsieur Père avait jugé logique • de commencer par là l'expérience du nouveau système d'éducation. Une leçon de jardin c'était au fond une leçon de terre, la terre sur laquelle nous marchons, qui produit des légumes que nous mangeons, les herbes dont on nourrit les animaux jusqu'à ce qu'ils soient assez gros pour être mangés.

— La terre, avait déclaré Monsieur Père, est à l'origine de tout.

« Pourvu que le sommeil ne me reprenne pas ! » se disait Tistou en se rendant à la leçon.

Dans la serre, le jardinier Moustache, prévenu par Monsieur Père, attendait son élève.

Le jardinier Moustache était un vieil homme solitaire •, peu bavard et pas toujours aimable. Une extraordinaire forêt, couleur de neige, lui poussait sous les narines.

La moustache de Moustache, comment vous la décrire ? Une véritable merveille de la nature. Les jours de bise, lorsque le jardinier s'en allait la pelle sur l'épaule, c'était superbe à voir ; on aurait dit deux flammes blanches qui lui sortaient du nez et lui battaient les oreilles.

Tistou aimait bien le vieux jardinier mais il en avait un peu peur.

— Bonjour, Monsieur Moustache, dit Tistou en soulevant son chapeau.

— Ah ! te voilà, répondit le jardinier. Eh bien ! on va voir de quoi tu es capable. Voici un tas de terreau et voici des pots à fleurs. Tu vas remplir les pots avec du terreau, enfoncer ton pouce au milieu pour faire un trou et ranger les pots en ligne le long du mur. Après, nous mettrons dans les trous les graines qui conviennent.

Les serres de Monsieur Père étaient admirables et dignes en tout point du reste de la maison. Sous l'abri des vitres étince-



lantes, on entretenait, grâce à un gros calorifère •, une atmosphère humide et chaude, les mimosas y fleurissaient en plein hiver, il y poussait des palmiers importés d'Afrique ; on y cultivait des lis pour leur beauté, des tubéreuses et des jasmins pour leur parfum, et même des orchidées qui ne sont pas belles et qui ne sentent rien pour une qualité tout à fait inutile à une fleur et qui s'appelle la rareté.

• — Un gros *calorifère :* un gros poêle muni de nombreux tuyaux pour la distribution de la chaleur dans toute la maison, ici dans la serre.

Moustache était seul maître dans cette partie du domaine. Quand Madame Mère faisait visiter les serres à ses amies du dimanche, le jardinier, habillé d'un tablier neuf, s'installait sur la porte, aimable et causant comme une pioche.

A la moindre tentative de la part d'une de ces dames de toucher aux fleurs, ou seulement d'en respirer le parfum, Moustache bondissait sur l'imprudente et lui disait :

— Non mais! Vous voulez peut-être me les tuer, me les étrangler, me les suffoquer • ?

• — *Suffoquer :* étouffer, perdre (ou dans le texte, faire perdre) la respiration.

Tistou, en accomplissant la tâche que Moustache lui avait donnée, eut une bonne surprise : ce travail ne l'endormait pas. Au contraire, il y prenait plaisir.

Il trouvait que le terreau avait une bonne odeur. Un pot vide, une pelletée, un trou avec le pouce, et le tour était joué. On passait au suivant. Les pots s'alignaient le long du mur.

Pendant que Tistou continuait avec beaucoup d'application, Moustache faisait lentement le tour du jardin. Et Tistou découvrit ce jour-là pourquoi le vieux jardinier parlait si peu aux gens ; c'est qu'il parlait aux fleurs.

• — *Tourner* le compliment : adresser le compliment de manière élégante, en termes choisis.

Vous comprenez aisément que tourner le compliment • à chaque rose d'un massif, à chaque œillet d'un buisson, ne laisse guère de voix, le soir venu, pour lancer des « Bonne nuit, Monsieur » ou « Bon appétit, Madame » ou encore des « A vos souhaits ! » lorsqu'on éternue, devant vous, toutes choses qui font dire de quelqu'un : « Comme il est poli ! »

Moustache allait d'une fleur à l'autre, s'inquiétait de la santé de chacune.

— Alors, la rose-thé, toujours gamine, on joue à garder des boutons en réserve pour les faire éclater quand personne ne s'y attend ? Et toi, le volubilis, tu te prends pour le roi de la montagne, à vouloir t'échapper vers le haut de mes châssis ! En voilà des façons !

Puis, il se tourna vers Tistou et lui cria de loin :

— Alors, c'est pour aujourd'hui ou c'est pour demain ?

— Ne vous impatientez pas, professeur ; je n'ai plus que trois pots à remplir, répondit Tistou.

Il se hâta de terminer et alla rejoindre Moustache à l'autre bout du jardin.

— Voilà, j'ai fini.

— Bon, nous allons voir ça, fit le jardinier.



(à suivre)

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Quel était le *nouveau système d'éducation* de Monsieur Père ? Ressemblait-il à celui de l'école de Mirepoil ? Qui était le professeur ?

2 Relisez le portrait du jardinier. Qu'est-ce qui attirait surtout l'attention ? Dites ce que cette particularité avait valu au jardinier.

3 Quels sentiments Tistou éprouvait-il pour le vieux jardinier ?

4 *On va voir de quoi tu es capable.* Le travail confié à Tistou vous paraît-il facile ou difficile ?

5 Relisez la description des serres. Quel adjectif les qualifie ? A qui le mérite en revenait-il ? Était-ce un bon signe pour l'éducation qui serait donnée à Tistou ?

6 Quelle est la principale qualité des orchidées ? Comment cette qualité est-elle jugée ? Qu'en pensez-vous ?

7 *Moustache était seul maître...* Citez un geste, une attitude qui le prouve. Expliquez l'expression : *aimable et causant comme une pioche* et dites ce que vous pensez.

8 Quelles sont les premières impressions de Tistou dans son nouvel apprentissage ? De quelle qualité faisait-il preuve ? Montrez qu'il était aussi un bon observateur et expliquez pourquoi le jardinier était si peu *causant* avec tout le monde.

9 Relisez les compliments adressés par le jardinier à la rose-thé et au volubilis. Vous paraissent-ils bien choisis ? Sur quel ton sont-ils faits ?

10 Dites également sur quel ton le jardinier s'adresse à Tistou et comment répond l'élève.

69 | LES POUCES VERTS

Ils revinrent lentement, parce que Moustache en profitait, ici pour féliciter une grosse pivoine de sa bonne mine, là pour encourager un hortensia à devenir bleu... Soudain, ils s'immobilisèrent, ébahis •, bouleversés, stupéfaits.

• — Ils étaient *ébahis* : très surpris. Citez l'adjectif qui, dans la phrase, a la même signification.

— Voyons, voyons, je ne rêve pas, dit Moustache en se frottant les yeux. Tu vois bien la même chose que moi ?

— Mais oui, Monsieur Moustache.

Le long des murs, là, à quelques pas, tous les pots remplis par Tistou avaient fleuri, en cinq minutes.

Entendons-nous bien ; il ne s'agissait pas d'une floraison timide, de quelques pousses hésitantes et pâles. Non ! dans chaque pot s'épanouissaient de superbes bégonias et tous ces bégonias alignés formaient un épais buisson rouge.

— Ce n'est pas croyable, disait Moustache. Il faut au moins deux mois pour faire des bégonias comme ceux-ci !

Un prodige • est un prodige ; on commence par le constater et ensuite on essaie de l'expliquer.

• — Un *prodige* : une chose merveilleuse, surprenante, qui n'est pas conforme aux lois naturelles, qui est presque un miracle, qui demeure incompréhensible, mystérieuse.

Tistou demanda :

— Mais puisqu'on n'avait pas mis de graines, Monsieur Moustache, d'où viennent ces fleurs ?

— Mystère... mystère... répondit Moustache.

Puis brusquement, il prit entre ses mains rugueuses les petites mains de Tistou, en disant :

— Montre-moi donc tes pouces !

Il examina attentivement les doigts de son élève, au-dessus, au-dessous, dans l'ombre et dans la lumière.

— Mon garçon, dit-il enfin après mûre réflexion, il t'arrive une chose aussi surprenante qu'extraordinaire. Tu as les pouces verts.

— Verts ? s'écria Tistou, fort étonné. Moi, je les vois roses, et même plutôt sales pour le moment. Ils ne sont pas verts.

— Bien sûr, bien sûr, tu ne peux pas le voir, reprit Moustache. Un pouce vert est invisible. Cela se passe sous la peau ; c'est ce qu'on appelle un talent • caché. Seul un spécialiste peut le

• — Un *talent* : une très grande aptitude et, dans le texte, *une qualité merveilleuse*. Dans ce même texte trouvez un nom synonyme.



découvrir. Or, je suis spécialiste et je t'affirme que tu as les pouces verts.

— A quoi ça sert les pouces verts ?

— Ah! c'est une qualité merveilleuse, répondit le jardinier, un vrai don du ciel! Vois-tu, il y a des graines partout. Non seulement dans la terre; mais il y en a sur le toit des maisons, sur le rebord des fenêtres, sur les trottoirs, sur les palissades, sur les murs. Des milliers, des milliards de graines qui ne servent à rien. Elles sont là, elles attendent qu'un coup de vent les pousse vers un champ ou un jardin. Souvent, elles meurent, prises entre deux pierres, sans avoir pu se changer en fleurs. Mais si un pouce vert se pose sur une de ces graines, où qu'elle soit, la fleur pousse, instantanément. Du reste, tu en as la preuve devant toi. Tes pouces ont découvert dans la terre des graines de bégonias, et tu vois le résultat. Crois-moi, je t'envie, ça m'aurait été bien utile dans mon métier, d'avoir les pouces verts.

Tistou ne parut pas enchanté de la révélation.

— On va encore dire que je ne suis pas comme tout le monde, murmura-t-il.

— Le mieux, répliqua Moustache, c'est de n'en parler à personne. A quoi bon éveiller la curiosité ou la jalousie. Les talents cachés risquent toujours de nous attirer des ennuis. Tu as les pouces verts, c'est entendu. Eh bien! garde-le pour toi, et que cela reste un secret entre nous.

Sur le carnet de notes, remis par Monsieur Père, et que Tistou devait faire signer à la fin de chaque leçon, le jardinier Moustache écrivit simplement :

« Ce garçon présente de bonnes dispositions pour le jardinage. »

Maurice DRUON
Tistou les pouces verts
Librairie PLON



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Tout en revenant lentement vers Tistou, le jardinier Moustache continue ses compliments. A qui les adresse-t-il ? Expliquez pourquoi ces compliments sont bien choisis.

2 Le jardinier et Tistou ont-ils une bonne raison d'être *ébahis, bouleversés, stupéfaits ?* L'auriez-vous été à leur place ?

3 Il *faut deux mois pour faire des bégonias...* dit le jardinier. Expliquez ce qu'il veut dire par le verbe « faire ».

4 Le jardinier donne-t-il tout de suite l'explication de la floraison *d'un épais buisson rouge ?* Que dit-il d'abord ? Que fait-il ? Que dit-il *après mûre réflexion ?*

5 Que pensez-vous de la remarque de Tistou : *je les vois roses, et même plutôt sales ?* Le jardinier se laisse-t-il surprendre par cette observation ? Lisez ses paroles.

6 Jusque-là, les propos du jardinier ne nous apportent guère d'explication facile à comprendre. Mais, à un certain moment, il explique mieux. Relisez cette explication. Êtes-vous pleinement convaincus par son affirmation : *« Où qu'elle soit, la fleur pousse, instantanément » ?*

7 *Tistou ne parut pas enchanté de la révélation.* Pourquoi ? Essayez de vous mettre à sa place et développez sa réflexion.

8 Quelle est finalement l'attitude du jardinier, auprès de l'enfant ? auprès de sa famille ? Pensez-vous qu'elle soit sage ?

9 Dites ce que vous pensez de l'histoire de Tistou.

70 | Félix au pays inconnu

VOIR LA MER...

L'IMPRESSION la plus vive qu'il eût gardée de la première année passée chez les Marceau, c'était le désir de voir la mer. Il n'avait jamais vu la mer, quoiqu'il fût demeuré plusieurs années à Calais, où l'on parlait souvent du port, des bateaux, de l'Angleterre et des tempêtes.

Lorsqu'il vint à Namur avec les Marceau, il ne comprit pas tout de suite qu'il se trouvait loin de la mer. Au cours d'une promenade, Mme Marceau l'avait conduit certain dimanche au confluent de la Meuse et de la Sambre. Il avait demandé si c'était la mer, et on lui avait répondu que la mer était par là-bas, et il s'était mis en tête d'aller par là-bas.

Félix suivait les cours de la petite école. Toujours quelque voisine, si ce n'était Mme Marceau, l'accompagnait et lui donnait la main. Il n'avait pas la permission de jouer sur le trottoir. Jamais il ne se trouvait seul dans la rue et il n'eut l'occasion de pousser une pointe • hors des faubourgs. Mme Marceau l'emmenait dans de courtes promenades à travers la ville. On ne passait presque jamais près de la Meuse. Parfois, on gagnait la Citadelle •. Le dimanche, on allait aussi en voiture sur les petites routes de la campagne pour visiter quelque cousine. Et il y avait de loin en loin les concerts que dirigeait M. Marceau.

Pas de vacances. Pendant l'été, on conduisait le jeune Félix à un patronage •. Il demeurait du matin au soir dans le parc de cette maison d'accueil. Quand il restait à la maison, il passait beaucoup d'heures dans l'arrière-boutique au milieu de cartons empilés. Ce fut là qu'il fit ses premiers devoirs et qu'il commença d'apprendre à lancer avec précision des boulettes de papier. Il était un enfant sage et d'ailleurs tout à fait heureux avec la seule nostalgie • de la mer.

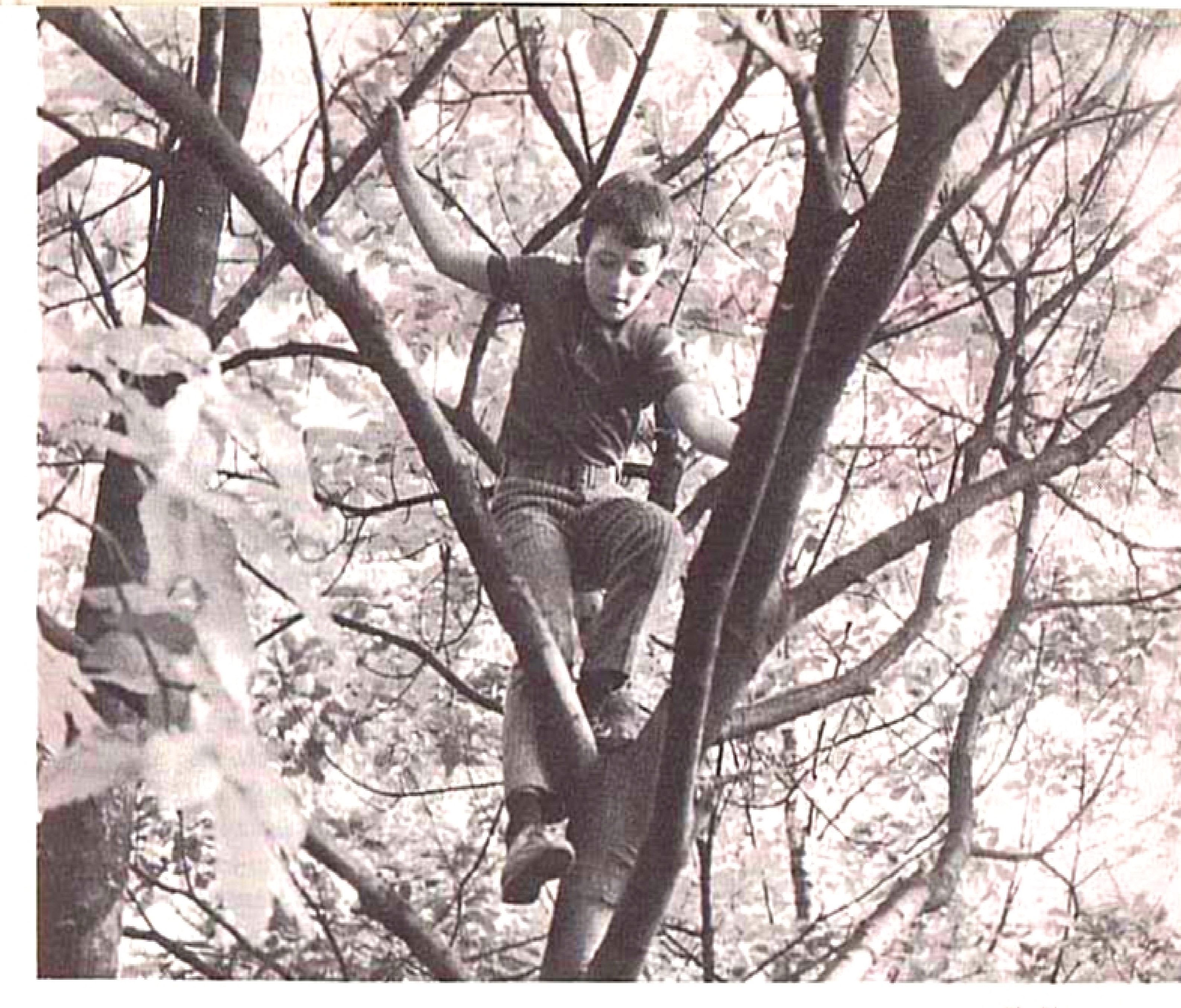
Lorsqu'il eut dix ans, on lui permit de jouer aux billes dans la rue. Il profita de cette liberté pour explorer les environs. Il n'avait que des camarades de hasard et, le plus souvent, il demeurait seul. Il s'était donc risqué jusqu'au bout de la rue.

• — *Pousser une pointe* hors des faubourgs : continuer son chemin pour aller au-delà.

• — La *Citadelle* : la partie centrale de la forteresse ou des fortifications qui protégeaient ou défendaient la ville jusqu'au XVIIIe siècle. Beaucoup de villes ont conservé leur citadelle comme monument historique.

• — Un *patronage* : une organisation qui *patronne*, qui dirige une association de bienfaisance et de protection. C'est aussi la maison d'accueil, le centre aéré tenus par l'association.

• — La *nostalgie* de la mer : la mélancolie, la tristesse causée par le désir de voir la mer.



Ph. Bloncourt

Les Marceau étaient établis dans le faubourg Saint-Servais qui remonte sur la route de Bruxelles et son idée c'était de gagner les hauteurs. Il voulait croire que du haut de quelque colline il verrait enfin la mer. Cependant, il fut bientôt arrêté par le forgeron qui lui demanda où il allait et il dut rebrousser chemin. Une autre fois, ayant réussi à se glisser dans une rue adjacente•, un marchand de primeurs l'interpella. Il se rendit compte bientôt qu'il était surveillé par les amis des Marceau. Comme M. Marceau dirigeait une Harmonie, tous les musiciens amateurs du quartier étaient ses amis et ses obligés•. Félix était ainsi épié par la clarinette, la petite flûte ou le trombone. La petite flûte, c'était le forgeron bien sûr, et le trombone un marchand de timbres-poste. Félix, assez dérouté• par cette surveillance, comprit que ses parents adoptifs• se méfiaient de lui beaucoup plus qu'il n'est normal.

• — Une rue *adjacente* : qui débouche sur une autre. Dessinez deux rues adjacentes.

• — Les musiciens étaient les *obligés* du directeur de l'Harmonie : ils avaient des *obligations*, des devoirs de reconnaissance.

• — Félix était assez *dérouté* par la surveillance : étonné, déconcerté, surpris, il ne comprenait pas bien.

• — Ses parents *adoptifs* : qui avaient *adopté* l'enfant, l'avaient pris pour fils alors qu'ils n'étaient pas son père et sa mère.

Il les aimait, parce que c'étaient des gens paisibles et justes, et il redoutait leurs remontrances. Il s'appliquait à bien faire. Il devenait un excellent élève à l'école, mais il se mit lui-même à épier les moindres expressions, les moindres gestes des Marceau, afin d'étudier les possibilités d'échapper à leur discipline austère •.

Il réussit deux ou trois fois à se faufiler jusqu'aux limites du quartier. Il jouait à la balle, passait et repassait dix fois devant l'atelier du forgeron pour rattraper la balle et finalement s'échappait à la faveur de ces manœuvres. Mais il devait revenir assez vite de ces promenades car on était bientôt à ses trousses.

Quand il eut une douzaine d'années il réussit, certain jeudi, à faire un véritable voyage jusque sur les hauteurs de la Sambre. Tiburce n'existait pas encore pour lui à cette époque. Il le voyait au collège, mais il était dans une autre classe que la sienne.

Il garda un souvenir très vif de ce voyage.

(à suivre)

• — Une discipline *austère* : sévère, rigoureuse.



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 Situez Calais et Namur sur une carte. A partir de Namur, remontez les cours de la Sambre et de la Meuse, descendez le cours de la Meuse. Félix, malgré tous ses efforts, pouvait-il avoir quelque chance de *voir la mer ?*

2 *La première année passée chez les Marceau.* Les Marceau étaient-ils les vrais parents de Félix ? Vers quel âge pensez-vous que Félix ait été adopté par les Marceau ? Justifiez vos réponses en vous aidant du texte.

3 *Il profita de cette liberté pour explorer les environs.* Relevez toutes les attitudes des Marceau et de leurs amis qui montrent que *ses parents adoptifs se méfiaient de lui.* Félix s'en rend-il compte ? A quoi utilise-t-il les rares moments de liberté qui lui sont laissés ?

4 Félix était-il heureux chez les Marceau ? En vous aidant du quatrième paragraphe, dites une ou plusieurs professions que les Marceau pouvaient exercer. Félix donnait-il à ses parents adoptifs des motifs de satisfaction ?

5 Félix réussit-il à tromper la surveillance de ses parents et de leurs amis ? Comment s'y prit-il pour *échapper à leur discipline austère ?* Que pensez-vous de son escapade ?

71 PRISONNIER dans la cour enchantée

UNE fois, il fit une longue course jusqu'aux usines, il ne savait combien de kilomètres. Il avait même oublié qu'il aurait voulu voir la mer, et dès qu'il s'était trouvé sur la route libre, il avait eu l'idée qu'il s'enfonçait dans un pays qui n'était ni la campagne de Namur, ni la Belgique, ni rien qui soit mentionné • sur les géographies, une sorte de contrée inconnue de tous où la lumière était reine. Il ramassa des pierres, de petits objets sur le chemin et des fleurs. En tout cela il n'y avait aucun mal, mais le retour fut empoisonné.

Le père Marceau l'attendait sur le seuil de la boutique.

— D'où viens-tu? Voilà des heures qu'on te cherche.

— Je ne savais pas qu'il était si tard, répondit Félix.

— Où es-tu allé?

— J'ai joué dans le quartier avec des camarades. Je suis allé à droite et à gauche. Je suis revenu de temps en temps par ici.

— Ce n'est pas vrai, dit le père Marceau. Nous t'avons cherché. Nous avons interrogé les gens du quartier. Personne ne t'a vu. Où es-tu allé?

— Je me suis avancé un peu sur la route de Charleroi, déclara Félix.

— C'est bien. A partir de ce soir tu prendras tes récréations dans la deuxième cour, et tu ne sortiras plus jamais sans que l'un de nous t'accompagne.

Il n'y eut pas d'autre punition. Elle sembla légère à l'enfant qui ne croyait pas qu'elle pût durer. Mais lorsque les semaines s'écoulèrent, il ne fut pas question, malgré ses timides requêtes •, de l'envoyer jouer dans la rue. Seul l'hiver le délivra, car le temps fut si mauvais qu'il n'était guère possible de vagabonder. Rien que le chemin de l'école.

Le printemps revint. Félix voulait bien reconnaître qu'il n'aurait pas dû faire ce grand tour sur la route de Charleroi sans avoir obtenu la permission, et il ne demandait qu'à recevoir un châtiment mémorable •, qui l'aurait guéri pour un temps mais

• — Rien qui soit *mentionné* : qui soit indiqué, dont il soit fait *mention*.

• — Ses *timides requêtes* : ses demandes sans hardiesse, sans assurance.

• — Un *châtiment mémorable* : une punition exemplaire, dont il aurait gardé le souvenir, la *mémoire*.



pas pour toujours de cette passion banale • des découvertes et du voyage. Mais il ne parvenait pas à admettre qu'on le maintînt prisonnier dans cette cour par les beaux temps qu'il fit. Les Marceau, malgré leur austérité, l'avaient toujours traité avec douceur.

Il finit par surprendre une conversation que le père Marceau tint dans le magasin avec un client qui devait être un médecin ou plutôt un notaire.

— Vous avez raison, disait l'homme, on peut craindre que ce soit un enfant fugueur •.

— Cela m'ennuie de le retenir ainsi, reprenait le père Marceau. Mais songez qu'il peut aller aussi bien jusqu'à Bruxelles et se perdre, et même jusqu'à la mer, puisqu'il nous pose toujours des questions sur la mer...

La cour où on l'avait relégué, c'était une sorte de petit bagne enchanté.

Une cour où les Marceau ne se rendaient jamais. Entourée de hauts murs, de remises et de petites maisons dont on ne voyait que les toits, elle paraissait perdue dans un lacis inextricable • de bâtisses. Mme Marceau faisait sa lessive dans la première cour qui était vaste, couverte de dalles, ornée d'un poirier et de sympathiques • objets, fourneau à lessive, outils, qui témoignaient de la vie. La deuxième cour avait un pavage de briques irrégulier et crevé en maints endroits où poussaient l'herbe et quelques fleurs champêtres. Elle était tout à fait vide. On y trouvait

• — Cette *passion banale* : ce désir très vif, ce grand amour, pourtant sans originalité, assez commun des découvertes et du voyage.

• — Un enfant *fugueur* : qui aime faire des *fugues*, s'échapper, se libérer des tutelles, des surveillances.

• — Un *lacis inextricable* de bâtisses : un réseau embrouillé de maisons, de constructions diverses séparées par des cours et des ruelles.

• — Des objets *sympathiques* : qui attirent la *sympathie*, ont un attrait naturel. Citez des objets qui vous sont sympathiques, ou, au contraire, *antipathiques*.

parfois des débris de pots ou une vieille casserole, qu'un voisin avait jetés par-dessus les murs. Le mur de droite était couvert de mousse, de minuscules fougères, de saxifrages presque invisibles. Les autres murs étaient peints à la chaux.

Les premiers temps que Félix passa dans ce réduit, il les avait occupés à des lectures, à des jeux de billes. Il les avait occupés aussi à tailler des morceaux de planches avec son couteau pour fabriquer divers bibelots. Il crut même parvenir, avec le secours de bobines, à confectionner des patins à roulettes. Dès qu'il eut entendu la conversation entre son père et le client aux réflexions judicieuses •, Félix envisagea son séjour de façon nouvelle, et il prit la peine de considérer ce qui l'environnait.

• — Des réflexions *judicieuses* : qui témoignent d'un bon jugement, juste.

Les murs avaient pris soudain une signification. Leur profondeur révélait des sortes de cavernes ou de caches. Félix s'amusa à coller l'oreille contre les pierres et il entendit des bruits qui devaient parvenir d'un atelier voisin et qui semblaient terrifiants. Par-dessus les murs, parfois des voix lointaines s'élevaient, mais il ne comprenait pas les paroles qui pouvaient aussi bien être des appels ou des cris d'alarme. Il y avait encore le sifflet des trains. Des oiseaux se posaient sur les toits voisins et chantaient. Un chat passait là-haut dans un silence si parfait qu'on croyait percevoir ses projets malfaisants.

(à suivre)

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 La *longue course* de Félix est-elle agréable ? Dans le premier paragraphe, cherchez la phrase qui indique qu'elle a presque transformé Félix.

2 *Mais le retour fut empoisonné.* Dites pourquoi. Félix dit-il d'abord toute la vérité ? Que pensez-vous de son attitude ? de l'attitude du père Marceau ?

3 *La punition sembla légère à l'enfant.* Expliquez l'adjectif *légère*. Comment la punition apparut-elle, à la longue ? Qu'est-ce qui y mit fin momentanément ? A quel moment Félix va-t-il sentir de nouveau le poids de la punition ? Est-ce de gaieté de cœur que le père Marceau a puni son fils adoptif ?

4 *La cour où on l'avait relégué, c'était une sorte de petit bagne enchanté.* Le bagne était autrefois un établissement pénitentiaire où l'on reléguait, où l'on mettait à l'écart les condamnés aux travaux forcés. Expliquez comment Félix était *relégué*. Comparez son *réduit* à la cour où *Madame Marceau faisait sa lessive.*

5 Félix voit-il sa cour de la même façon avant la *conversation entre son père et le client aux réflexions judicieuses* et après cette conversation ? En vous aidant du dernier paragraphe, expliquez la phrase : *les murs avaient pris soudain une signification.* Comprenez-vous maintenant comment ce *petit bagne* pouvait être *enchanté ?* Expliquez le sens de cet adjectif.

6 Lisez et expliquez la dernière phrase. Comment peut-on deviner les intentions du chat ? Quels peuvent être ses *projets ?*

72 | Les évasions de Félix

Un soir d'été, s'étant allongé sur l'herbe du carrelage, les yeux au ciel, il avait vu deux hirondelles passer très haut comme des flèches, et les avait entendues crier très haut. Alors il s'ingénia à imiter les cris, et au bout d'une heure employée à cet exercice, il y réussit inespérément. Certes, c'était un don •.

Il ne se préoccupa jamais d'attirer les hirondelles. Parfois, certaines d'entre elles vinrent se poser et gazouiller sur des fils électriques à trente pas de là, à mi-chemin du ciel. En vérité, les hirondelles étaient ailleurs, et il souhaitait qu'elles demeurent ainsi dans ce monde supérieur. Quel monde supérieur ? Sans doute, c'était le même que celui où il vivait, mais qui avait pris cette hauteur où criaient les hirondelles. Pas seulement la hauteur : encore l'étendue et la lumière dans tous les sens avec pour répondant • ces sifflets de locomotives, ces voix, ces rumeurs dans la profondeur des bâtisses, tout cela terrestre et céleste à la fois.

Cependant, au lieu de s'abandonner aux rêveries qui l'envahissaient, Félix songea surtout dès lors à s'appliquer à des imitations comme celles des cris d'hirondelles. Il réussit ainsi, au cours des heures passées dans cette cour, à reproduire en d'excellentes modulations • le sifflet des locomotives avec toutes les nuances de leur éloignement nostalgique. Puis ce furent le miaulement des chats, l'aboiement du roquet, la tirade du pinson, la chanson-scie de la mésange, les variations mélodiques du merle. Bientôt, il eut la parfaite maîtrise d'une vingtaine ou d'une trentaine de manifestations sonores y compris le grincement des portes et la gamme du piano. (Il entendait parfois aussi un piano dans la profondeur des murs.)

Dans le même temps, il s'exerçait avec les débris du carrelage à perfectionner son tir, si bien que le jour où se montra par-dessus le mur la tête d'un garçon curieux, le vieux chapeau de paille que portait ce garçon bascula et disparut en un quart de seconde sous l'effet d'un de ces projectiles meurtriers •.

• — Un *don* : une aptitude, une facilité, un avantage qui lui avait été *donné* en naissant, qu'il portait en lui depuis toujours.

• — Le *répondant* c'est celui qui *répond*. Les sifflets de locomotives, les voix, les rumeurs terrestres *répondent* aux bruits et aux images célestes (les hirondelles dans le ciel).

• — Les *modulations* : les inflexions, les passages d'une tonalité à une autre.

• — Un *projectile meurtrier* : un objet (caillou - balle - obus) qui, en étant *projeté*, lancé violemment, est très dangereux et peut entraîner la *mort* de celui qui le reçoit.



Le personnage lui-même disparut aussitôt. Mais il se montra de nouveau sur une autre région du mur et il agita un mouchoir en signe de paix. Comment était-il venu jusqu'ici à travers toutes les bâtisses ? Il ne tarda pas à l'expliquer.

— Je désirerais causer avec toi, s'il te plaît, Félix Marceau, dit-il. On se voit au collège, mais on n'est pas du même cours, et toi, tu ne sais même pas comme je m'appelle.

— Je ne sais pas, reconnut Félix.

— Je me nomme Tiburce Peridel pour la famille. Pour le monde je suis Magellan, le chef de la bande des Huit.

— Pourquoi Magellan ?

— C'est comme ça. La bande des Huit est en guerre avec celle des Oulaf, et nous avons besoin de renfort.

— Je n'y peux rien, dit Félix.

— Il ne s'agit pas de se bagarrer comme des ivrognes, poursuivit Tiburce. C'est une guerre de ruse et d'intelligence et pour l'honneur, pas seulement pour le profit.

Tiburce demeura un moment silencieux afin de peser l'effet de ses paroles chevaleresques •. Il avait un visage radieux tout illuminé par ses yeux d'un bleu violet ainsi que par ses cheveux dorés et mal peignés. Il se hissa sur le mur où il se mit à califourchon. Félix observa la maigreur de son long corps. Il dit :

— Comment est-ce que je puis vous rendre service ?

• — Des paroles *chevaleresques* : qui ont le caractère généreux des *chevaliers* d'autrefois. Les deux bandes se battent *pour l'honneur*, dit Tiburce.

• — Une *ressource inestimable* : une possibilité de se tirer d'embarras, une richesse qui n'a pas de prix, qu'on ne peut *estimer*.

• — Les *gargouilles* : les conduites pour l'écoulement des eaux des toitures.

— J'ai constaté, dit l'autre, que tu étais un tireur de première force, à preuve mon chapeau. Et puis la semaine dernière je t'ai écouté. Tu imites tous les bruits que tu veux, tous les chants d'oiseaux et n'importe quoi. Ça, c'est une ressource inestimable • pour des gars qui sont sur le sentier de la guerre. Si tu veux, tu viens avec nous et on s'appellera la bande des Neuf.

— D'abord, je suis bouclé, dit Félix.

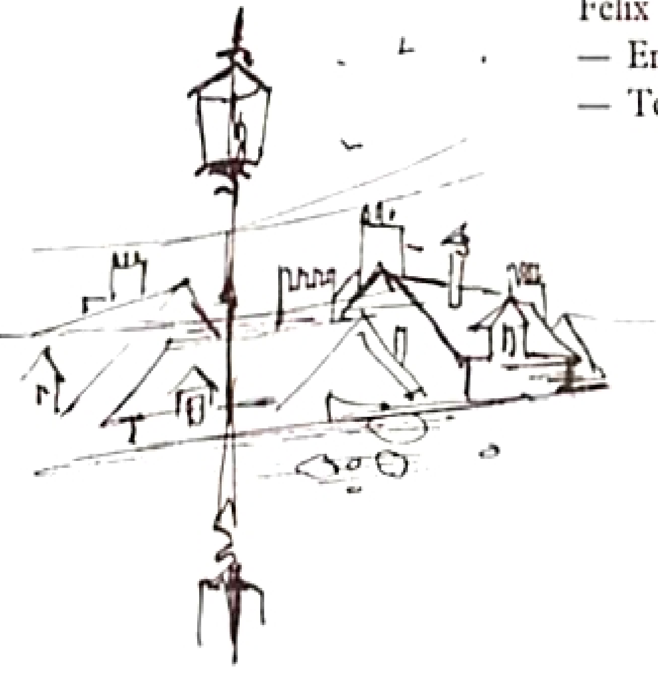
— Bouclé ? s'écria Tiburce. Mais il y a par ici un chemin pour te sauver, un chemin du tonnerre sur les gargouilles • et sur les poulaillers sans que personne le sache jamais.

Félix réfléchit et déclara :

— Entendu. Quand est-ce qu'on commence ?

— Tout de suite, rétorqua Tiburce.

(à suivre)



NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *Bientôt, il eut la parfaite maîtrise d'une trentaine de manifestations sonores.* Expliquez cette phrase en vous aidant du premier et du troisième paragraphes. Comment Félix s'aperçut-il qu'il avait un *don ?*

2 *En vérité, les hirondelles étaient ailleurs.* Où étaient-elles ? Pendant ses *rêveries*, Félix est-il toujours *prisonnier dans la cour enchantée ?* Cherchez dans le deuxième paragraphe les deux noms qui caractérisent le monde imaginaire dans lequel les hirondelles entraînent Félix. Comprenez-vous maintenant le titre de la lecture ?

3 Félix a le *don* d'imitation. Quelle autre qualité se manifeste dans le quatrième paragraphe ? Quelles réflexions vous suggère *le vieux chapeau de paille* qui *bascula en un quart de seconde ?* Que pensez-vous du comportement du *garçon curieux ?*

4 *Il agita un mouchoir en signe de paix.* Autrefois, quand des combattants voulaient parlementer avec l'ennemi et cesser le combat, ils hissaient un drapeau blanc. Expliquez pourquoi le garçon prend la précaution d'agiter un mouchoir ?

5 Le garçon a deux noms. Dans quelles occasions chacun est-il employé ? Quel nom pensez-vous que le garçon utilise le plus volontiers ?

6 Quelle proposition le garçon fait-il à Félix ? Pensez-vous qu'elle soit de nature à enthousiasmer Félix ? Quelle est sa première réponse ? sa deuxième réponse après avoir *réfléchi ?*

7 Relisez les deux dernières phrases du dialogue. N'êtes-vous pas un peu surpris par l'acceptation de Félix et par sa question ? Quel trait de caractère manifeste la réponse de Tiburce ?

73 | TIBURCE et la bande des huit

Au début, ce fut rayonnant. Il était cinq heures quand Tiburce aida Félix à se hisser en haut du mur. Après quoi, ils en suivirent le faîte • et obliquèrent à angle droit sur un autre mur. Le toit d'un poulailler, un petit hangar et puis un jardin presque toujours désert qu'on traversait. On sautait enfin par-dessus une porte basse et on tombait dans la ruelle.

Tiburce mena Félix tout en haut du faubourg, jusqu'à une zone où se mêlaient des jardins clos de petits champs. Quelques maisonnettes ici et là et des sentiers. Tiburce indiqua bientôt un trou dans un grillage. Ils s'y faufilèrent et pénétrèrent dans un petit bois de sureaux et de lilas où s'élevait une cabane.

— C'est à une vieille cousine qui habite un peu plus bas, dit Tiburce.

Puis aussitôt :

— Miroir et tabatière.

Une voix répondit :

— Miroir et tabatière.

— Viens, dit Tiburce, on nous attend.

Ils arrivèrent devant la porte de la cabane où sept autres gars étaient accroupis en cercle et jouaient aux dominos. Félix reconnut deux camarades de sa classe, mais dans ce lieu les personnalités • n'étaient plus les mêmes. Tiburce dit aux gars :

— Je vous présente Manches Longues.

C'était Félix qui devait porter désormais ce nom dans la bande, d'ailleurs sans grande raison. Il fut prié de s'asseoir, et Tiburce lui nomma ses acolytes • parmi lesquels il y avait notamment Cœur Perdu et La Banque. Ce dernier surnom venait peut-être du fait que le personnage en question, qui avait une figure de betterave, possédait plus d'argent de poche que ses camarades.

— Enfin, voilà ce que nous voulons de toi, avait dit Tiburce.

• — Le *faîte* : le sommet.

• — Les *personnalités* : les caractères, les façons d'être, de se comporter, de se présenter.

• — Ses *acolytes* : ses compagnons, ceux qui travaillent avec lui dans une même entreprise.



L'affaire était simple, mais il fallait se garder de ne pas la prendre au sérieux. La bande des Oulaf qui était constituée par une demi-douzaine de garçons de l'école technique avait convenu avec les Huit (qui devenaient aujourd'hui les Neuf) de mener un combat loyal •. Il s'agissait de surprendre quelque type de l'autre bande et de le faire prisonnier, après quoi on le relâchait sur parole contre une rançon. Les garçons amassaient les éléments d'une sorte de trésor qu'ils gardaient dans une cache : couteaux, cartes postales, ballons, frondes, cigares, c'est-à-dire toutes choses utiles et familières mais aussi d'autres objets qui avaient le plus grand prix : flacons d'eau de Cologne, anneaux de rideaux, tenailles, vieilles pendules.

• — Un combat *loyal* : franc, honnête, où les règles sont respectées.

— Alors, quand on a fait un prisonnier, poursuivait Tiburce, il s'agit de négocier. Le malheur, c'est que depuis des semaines, nous avons le dessous et nous avons épuisé presque toutes nos réserves.

— Pourtant, ils ne sont que six, observa Félix. Des gars costauds • ?

— Des gringalets •, répondit Tiburce. Mais ils sont dirigés par une fille qui ne fait pas partie du groupe, et qui vient de par là-haut sur la Sambre. Nous l'avons à peine entrevue et les Oulaf eux-mêmes ne la connaissent guère mieux que nous. Elle se masque le visage avec un foulard quand elle est avec eux.

• — Des gars *costauds* : solides, robustes par opposition à des *gringalets* : des chétifs, des faibles.

Or, cette fille était extrêmement rusée. Elle connaissait parfaitement les moindres recoins de Saint-Servais et de Namur et elle savait poster les gars où il fallait et leur ménager des itinéraires pour s'enfuir et retomber sur le dos des autres. C'était cela la grande affaire. Il s'agissait d'abord d'explorer la région où l'on opérait, et puis de dépister l'adversaire et de le surprendre à un tournant. Il fallait se méfier aussi lorsque l'on poursuivait un gars qui semblait seul et perdu, car ce gars en se sauvant vous menait aussi bien dans un traquenard•.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous? demanda Félix.

— Voilà, dit Tiburce, ils ont un cri de ralliement. C'est entre le sifflet de locomotive et le cri du chat à qui on marche sur la queue. Nous ne sommes jamais arrivés à l'imiter. Toi, Manches Longues, tu saurais. Et puis tu nous apprendrais un cri de ralliement• que les autres ne puissent pas attraper. Nous avons essayé le corbeau, le chat, le chien, même l'alouette. Mais on n'est pas doués•, et ils arrivent toujours à nous voler notre cri et ils nous attirent bêtement. Eux non plus ils ne sont pas doués mais Puceronne leur fait la leçon.

— Puceronne? demanda Félix.

— Oui, la fille, nous l'appelons Puceronne. Eux, ils l'appellent l'Ange. Elle a tout juste douze ans.

(à suivre)

• — Un *traquenard* : un piège, une embuscade.

• — Un cri de *ralliement* : de rassemblement. *Rallier* les camarades, c'est se regrouper avec eux.

• — On n'est pas *doués* : on n'a pas d'aptitudes, de *dons*.

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *Au début, ce fut rayonnant.* Expliquez cette phrase, en vous aidant de la suite de la lecture.

2 Essayez de vous mettre à la place de Félix, le *prisonnier de la cour*, pendant son évasion, réelle cette fois. Suivez-le jusqu'à *la porte de la cabane* et dites vos pensées, vos impressions.

3 Que pensez-vous du signal de reconnaissance ? du nouveau nom de Félix ? du surnom de ses *acolytes ?*

4 *On relâchait le prisonnier sur parole contre une rançon.* Autrefois, la rançon était la somme d'argent que le prisonnier de guerre (ou sa famille, ou ses amis) donnait pour retrouver sa liberté. La rançon était *négociée*, discutée entre le prisonnier ou ses représentants et ses ennemis. Les Oulaf ou la bande des Huit demandaient-ils de l'argent comme rançon ?

5 Malgré leur infériorité numérique (combien sont-ils ?) les Oulaf ont la supériorité. A quoi est-elle due ?

6 Quelles sont les qualités de Puceronne ? *Elle se masque le visage avec un foulard.* Pouvez-vous donner deux raisons de cette attitude ?

7 En quoi doit consister l'aide apportée par Félix ? Comprenez-vous pourquoi Tiburce tenait tant à adjoindre Félix à sa bande ?

74 | Une vie nouvelle

AINSI commença pour Félix une vie nouvelle. Chaque jeudi après-midi, il filait sur le haut des murs et le soir il parvenait à quitter la maison par le même moyen pour participer aux opérations nocturnes •.

• — Des opérations *nocturnes* : qui se font la *nuit*.

• — Une *équipée* : une escapade, une entreprise un peu audacieuse.

La première équipée • eut lieu au printemps, une semaine après que la bande à Tiburce eut accueilli Félix. Ce soir-là, Félix avait encore dû se sauver de la maison en passant par-dessus les murs pour rejoindre le quartier général de Tiburce, à l'heure dite.

— Il est convenu avec les Oulaf que nous déclencherons les opérations à la nuit tombée, avait déclaré Tiburce. Nous irons sur les hauteurs pour écouter leurs cris de ralliement et pour étudier la question.

• — Aller en file *indienne* : l'un derrière l'autre, comme faisaient les Indiens d'Amérique lorsqu'ils marchaient dans « le sentier de la guerre ».

Ils étaient donc allés en file indienne • à travers le faubourg et s'étaient avancés sur un des coteaux entre lesquels passait la route de Bruxelles. De là-haut, ils dominaient les maisons. Le plus souvent, les opérations se déroulaient dans ce secteur, ou tout au moins elles y débutaient. Il arrivait que le hasard des courses les menât les uns et les autres jusqu'à la Sambre ou sur les pentes de la Citadelle, mais ce n'était pas avant que les adversaires se fussent un peu tâtés • dans cette région familière.

• — Avant que les adversaires se fussent un peu *tâtés* : qu'ils se fussent reconnus, mesurés, défiés et attaqués de loin.

Ils s'étaient tous assis contre un mur et ils attendaient. Une immense lancée d'étoiles s'éparpillait devant leurs yeux. Ce qui comptait pour eux c'étaient les ombres entre les étoiles et dans les couloirs des rues entre les réverbères. Derrière eux, des grillons chantaient. Tiburce avait imposé aux gars un silence absolu.

— Écoutez bien, dit-il à un moment.

Vers le bas s'élevait une sorte de plainte sur trois notes.

— Ils ont changé leur cri, dit Tiburce. Mais je suis sûr que c'est elle.

— Elle ? demanda Félix.

— Puceronne ou l'Ange, comme tu veux.



« A la fois un cri et un chant. Quelque chose entre le grincement d'une porte et la trompe de péniche », prétendit Tiburce. Presque aussitôt, un signal identique, dont la modulation était moins savante, répondit, mais derrière les Neuf.

— Nous sommes entre les deux, murmura Félix. On pourrait intercepter • les gars quand ils rejoindront la fille.

— Une feinte •, expliqua Tiburce. Le gars là-haut va faire un détour. Les autres sont déjà vers le bas. Essaie plutôt d'imiter le signal. On verra plus tard.

— Il faut que je l'entende encore une fois.

Une minute passa, et le cri se fit de nouveau entendre. Celui de la fille, assura encore Tiburce. Félix procéda à quelques essais à mi-voix, puis il lança le cri avec une étonnante perfection.

— Formidable, dit Tiburce. C'est presque trop bien.

Il y eut un silence qui dura assez longtemps, puis on entendit le cri plus loin, vers la gauche.

— Elle se méfie. Je leur ai fait savoir bien sûr qu'on avait embauché un nouveau gars et ils m'ont répondu qu'avec elle ils ne craignaient pas un régiment.

Et puis de nouveau la voix de la fille, plus loin encore.

— C'est elle qu'il faudrait prendre, dit Félix.

— On n'a pas le droit, dit Tiburce. C'est convenu comme cela parce qu'ils ne sont que six et nous neuf. D'abord ce n'est pas possible.

— Pas possible ?

• — *Intercepter* : arrêter au passage, par surprise.

• — Une *feinte* : un piège, une tromperie.

— Elle sait se camoufler comme personne.

— Vous ne la connaissez même pas ?

— On ne la connaîtra jamais, dit Tiburce. Venez, il faut agir maintenant. C'est dans les règles.

Tiburce siffla sur deux notes.

— Voilà notre signal pour ce soir. Tu nous apprendras à faire mieux une autre fois. Filons vers le bas. Cinq de ce côté. Nous autres par là.

Ils se défilèrent. Au croisement de rues, Tiburce siffla de nouveau. Leurs compagnons répondirent. Le cri des Oulaf se fit entendre, mais encore plus loin.

— Ils veulent nous entraîner de l'autre côté, vers la Sambre, dit Tiburce.



Le groupe de Tiburce s'avança et lança le signal pour que le second groupe les suivît dans une rue parallèle. Bientôt on entendit à plusieurs reprises les cris des adversaires, mais cette fois dispersés.

Dans les rues, à cette heure de la nuit, les rares passants se dérobaient. De temps à autre, une voiture. Félix songea que la nuit était comme les grands arbres d'une forêt au-dessus de lui.

André DHOTEL
Pays Natal
GALLIMARD

NOUS RÉFLÉCHISSONS

1 *Une vie nouvelle.* Donnez le caractère essentiel de cette vie nouvelle en résumant en une phrase les deux premiers paragraphes.

2 Expliquez l'expression : *étudier la question.*

3 Relisez les deux paragraphes qui présentent la bande des Neuf prenant position avant le *déclenchement des opérations.* Observez leurs mouvements, leurs attitudes. Quels sens sont en éveil chez les gars ? Que peut être cette *immense lancée d'étoiles devant leurs yeux ?* Que peuvent signifier *les ombres dans les couloirs des rues entre les réverbères ?*

4 Quel est le premier signe qui indique que les Oulaf ont aussi pris leurs dispositions de combat ? A quoi reconnaît-on que Tiburce a plus d'expérience que Félix et qu'il est le chef ?

5 Expliquez la phrase : *ils m'ont répondu qu'avec elle ils ne craignaient pas un régiment.*

6 Dans la lecture précédente, Tiburce parle d'un *combat loyal.* Citez une parole de Tiburce où s'exprime sa loyauté.

7 Montrez comment, aux yeux de Tiburce, la Puceronne joue un rôle véritablement très important.

8 Essayez d'expliquer la dernière phrase.

9 Comparez la *vie nouvelle* de Félix avec sa vie lorsqu'il était *prisonnier dans la cour enchantée.*

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE TARDY QUERCY S.A. - BOURGES
N° d'Éditeur : B 31855 - XXVIII (PSM. C. VII)
2e trimestre 1982 - N° d'Imprimeur : 10521

Imprimé en France


150 024